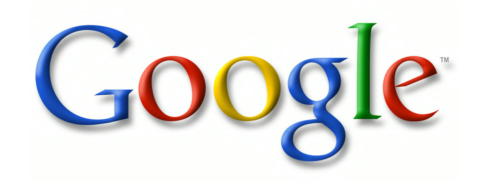



ersity Libraries
8 132 492


·LINDEN TOWERS·
MENLO PARK·CALIFORNIA
·MAVD·LEE·FLOOD·



ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.

TOME CINQUIÈME.

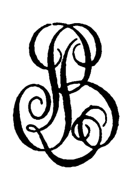
Se Trouvent

CHEZ GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 6;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

ŒUVRES CHOISIES DE LE SAGE.

Avec Figures.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.
1810.

Aleman, Mateo.

HISTOIRE

DE

GUZMAN D'ALFARACHE.

TOME PREMIER.

T.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Les auteurs espagnols mettent presque toujours à la tête des productions d'esprit qu'ils donnent au public des sonnets ou des acrostiches, ou bien des éloges en prose qui leur sont adressés par leurs amis; ce qui d'ordinaire ne fait pas plus d'effet sur les Castillans, que les obligeantes approbations de nos livres en font sur les François.

On a suivi cet usage lorsqu'on a imprimé l'histoire de Guzman d'Alfarache. Nous voyons, au commencement de la première partie, un long discours à la louange de ce roman et du célèbre Mateo Aleman, son auteur. Ce discours est d'un certain Alfonse de Barros, qui s'efforce de faire concevoir une grande opinion de cet ouvrage. Il loue d'abord les peintres qui gardent avec autant de soin dans leurs cabinets les portraits des

insignes fripons, que ceux des hommes vertueux. Il prétend que les premiers ne sont pas moins propres que ceux-ci à la correction des mœurs, parceque si les uns, par leur vertu, nous excitent à les imiter, les autres, par leurs mauvaises actions, nous inspirent de l'horreur pour le vice. « L'histoire de Guzman d'Alfarache, dit-il ensuite, parlant par enthousiasme, est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais, et par la variété des bonheurs et des disgraces qui arrivent successivement au héros ». Il ajoute que Mateo Aleman mérite les titres « d'excellent historien et de prudent philosophe, par les instructions politiques et morales qu'il cache en habile peintre sous des ombres; et qu'enfin il a mêlé l'utile et l'agréable, selon le conseil d'Horace ».

A la tête de la seconde partie il y a un autre éloge d'Aleman, composé par Louis de Valdés, enseigne de la garde espagnole. Ce nouveau panégyriste nous apprend que ce fameux auteur étoit des environs de

Séville; qu'après avoir exercé pendant plus de vingt années la charge de *Contador de resultas*, sous le règne de Philippe II, il quitta la cour, et fit entr'autres ouvrages l'histoire fabuleuse de son Guzman.

Si l'on en croit ce Valdés, lorsqu'elle parut pour la première fois en Espagne, elle y fut reçue si favorablement, qu'on appela par excellence son auteur *le divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce temps-là vingt-six éditions. Elle a été traduite en italien, en françois, en allemand; et elle n'a guère moins plu dans toutes ces langues que dans la sienne. Il ne faut pas s'en étonner : tous les romans de cette espèce, pour peu qu'ils aient de sel et de gaieté, ont ordinairement une approbation générale.

D'où vient cela? c'est que les faits qu'ils contiennent sont des tableaux de la vie civile, des portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive, en offrant aux yeux des images qui, passant dans l'ame, y font plus d'impression que n'en pourroient faire tous

les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple; et instruire ainsi, comme dit si joliment M. Dacier, c'est la fine fleur de la philosophie [1].

Véritablement, il y a dans l'histoire de Guzman d'Alfarache beaucoup d'instructions de cette nature-là. Tantôt, par la peinture fidèle d'une action humaine, on vous avertit, en vous divertissant, que vous ne sauriez être trop en garde contre les femmes; et tantôt, dans un caractère ridicule, vous vous voyez comme dans un miroir. Mais l'auteur devoit s'en tenir à ces leçons ingénieuses, que Perse appelle parfaitement bien *une règle qui trompe* [2], et ne pas couper à tout moment le fil des aventures de son héros, pour se jeter dans de longues déclamations contre les mœurs. D'où il arrive que la plupart des lecteurs qui veulent suivre l'aventurier, voyant qu'il s'arrête à

---

[1] M. Dacier, dans ses Remarques sur la satire IX du livre I.er d'Horace.

[2] *Fallere solers regula.* Pers. Sat. V.

chaque pas pour leur faire essuyer un sermon, l'abandonnent comme un babillard qui les fatigue et les ennuie, malgré tout son esprit et la vivacité de ses censures.

Il me semble qu'un pareil précepteur de morale, quoi qu'en puisse dire Alfonse de Barros son ami, n'est pas un de ces habiles peintres qui cachent leurs leçons sous des ombres, et que ce n'est point de cette façon qu'Horace veut qu'on mêle l'utile avec l'agréable. *Quidquid præcipies, esto brevis,* dit ce grand poëte. Que vos discours instructifs soient courts, autrement on ne les retiendra point. *Omne supervacuum pleno de pectore manat.* Tout ce qu'il y a de trop s'écoule. C'est autant de bien perdu. Au-lieu qu'une instruction laconique, ne faisant que donner matière à des réflexions, laisse aux lecteurs le secret plaisir de les faire.

Aleman a donc trop chargé de moralités son Guzman d'Alfarache. Pour surcroît d'ennui, M. Bremont, qui l'a traduit, les a encore augmentées; sur-tout dans les

endroits qui regardent les gens de justice, il ne finit point. Quand il tient par exemple un juge ou un greffier, il ne les lâche point qu'il n'en ait dit tout le mal qu'on en peut penser. Mais il faut le lui pardonner; on sait qu'il a fait sa traduction dans les prisons de Hollande: un prisonnier s'égaye volontiers aux dépens de ces messieurs; cela le soulage. Il n'est donc pas étonnant que les trois quarts et demi du monde, perdant patience en lisant cet ouvrage, demeurent dégoûtés d'un livre qui deviendroit plus utile et plus amusant, si, sans lui rien ôter de ce qu'il a de solide, on pouvoit le dépouiller de son air dogmatique.

C'est ce que j'ai voulu essayer, après avoir été excité à ce travail par plusieurs personnes d'esprit, qui m'ont enfin déterminé à l'entreprendre, en m'assurant que je ferois plaisir au public de lui donner une traduction de Guzman d'Alfarache, purgée des moralités superflues. Il m'a fallu, pour cet effet, abréger ou même retrancher les écarts de morale qui font perdre de vue le héros.

M. Bremont auroit bien dû nous les ôter; mais il aimoit trop lui-même le verbiage, pour pouvoir se résoudre à nous rendre ce service : car ce n'étoit pas un traducteur assez timide pour respecter ce qui lui auroit déplu dans son original, comme on le peut voir par sa préface, où il s'applaudit des changements qu'il a faits. « J'ai, dit-il, passé le rabot sur plusieurs choses, et ajouté *de petites façons*, qui, sans vanité, n'ont pas gâté l'ouvrage. Ce n'est pas une petite affaire, que d'un habit à l'espagnole en faire un à la françoise, et sur-tout d'un habit vieux ».

Il est constant que la différence des génies des deux nations peut justifier une grande partie des licences qu'il a prises. Sa traduction n'auroit pas été supportable, si elle eût été littérale. Aussi ne l'est-elle point du tout; et au-lieu de ce qu'il a dit, il devoit plutôt dire qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consistent *ces petites façons*, qu'il se sait si bon gré d'avoir ajoutées à son original. Premièrement, il s'écarte presque

à tout moment du texte, pour y faire des suppléments, qui sont à-la-vérité quelquefois si nécessaires, qu'il faut lui en tenir compte, quoiqu'il les fasse le plus souvent d'une manière trop diffuse.

Il est vrai que Mateo est quelquefois trop concis. S'il s'étend presque toujours plus qu'il ne faudroit lorsqu'il moralise, il rabat cela sur les actions comiques, qu'il raconte trop succinctement. On diroit qu'il appréhende que ses lecteurs ne lui sachent mauvais gré de chercher à les divertir. Il revient vite à ses réflexions sérieuses. Le copiste, pour éviter ce défaut, tombe dans un autre, en mettant beaucoup du sien dans les aventures comiques; ce qui va souvent si loin, que le *divin Espagnol* n'y a que la moindre part. J'en veux donner un exemple. C'est le tour que Fabia, dame romaine, joue à Guzman, quand il va lui parler la nuit de l'amour que l'ambassadeur d'Espagne a pour elle. M. Bremont en a fait l'épouse du comte Gabrieli des Ursins; et oubliant sa qualité de traducteur, il a composé l'aven-

ture à sa fantaisie. J'ai été plus scrupuleux que lui. J'ai copié Aleman dans cet endroit. Je crois que le public n'y perdra point assez pour m'en faire un reproche.

Je ne pense pas non plus qu'il s'avise de me chicaner sur la suppression de l'histoire de don Louis de Castro, et de don Rodrigue de Montalve. Comme M. Scarron l'a tirée du livre de Guzman d'Alfarache, et qu'il en a fait une de ses meilleures nouvelles, il me siéroit mal d'être plus hardi que M. Bremont, qui, malgré *les petites façons* qu'il sait donner aux ouvrages espagnols, n'a pas osé courir le risque de la comparaison.

A l'égard de l'histoire de Daraxa, quoiqu'il ne l'ait pas fidèlement traduite, on ne laisse pas d'y reconnoître presque par-tout son modèle, et même il l'a fort embellie, en l'augmentant de quelques incidents agréables que j'ai conservés; mais, pour me servir de ses propres termes, j'ai passé à mon tour le rabot sur ses additions.

Pour l'histoire de Dorido et de Clorinia,

qu'il appelle le comte de Palviano et Eléonore, il l'a chargée de tant d'évènements de son invention, que ce n'est plus l'ouvrage de l'auteur espagnol, c'est le sien. Cependant cette histoire, telle que Mateo l'a écrite, toute simple qu'elle est, ne me paroît pas avoir besoin d'être plus composée, aussi l'ai-je traduite presque à la lettre; et l'on jugera peut-être, après qu'on l'aura lue, que M. Bremont auroit pu se passer de l'alonger.

Ce n'est pas que je fasse peu de cas des choses qui y sont ajoutées par ce traducteur; au contraire, j'avoue qu'elles sont ingénieusement imaginées, et qu'il a répandu par-tout un goût galant. Je dirai même encore à sa gloire que sa traduction, en général, est fort égayée et remplie d'expressions si heureuses, que si j'eusse affecté de les éviter toutes, mes lecteurs n'y auroient pas gagné. Je lui rends cette justice, et je déclare que je me suis moins attaché à parler autrement que lui, qu'à faire un ouvrage où les faits de Guzman fussent détaillés tout

de suite, sans être interrompus par les dogmes éternels dans lesquels ils sont noyés.

C'est cela que je me suis proposé. Je n'ignore point qu'en retranchant toute la morale superflue de mon auteur espagnol je m'expose à révolter les esprits singuliers, qui ne manqueront pas de me faire un crime d'avoir hasardé une si grande opération : j'en connois entr'autres quelques-uns qui n'aiment rien dans Guzman d'Alfarache que les moralités, au-lieu que presque tous les lecteurs les sautent, pour suivre les aventures du héros. Ils passent eux les aventures, pour en venir aux déclamations. Vous avez beau combattre leur goût, bien loin de vouloir se laisser persuader, ils ne vous font pas même l'honneur de se défier de leur sentiment. Encore ceux-ci sont-ils du-moins de bonne foi, puisqu'ils disent ce qu'ils pensent. Il y en a d'autres qui vantent les tirades de morale, quoiqu'ils n'aient jamais eu la patience de les lire.

Mais qu'il me soit permis de représenter à ces messieurs que je n'ai point fait pour

eux ma traduction. Qu'ils s'en tiennent à la première, qui certainement a de quoi les contenter, et qu'ils souffrent sans murmure que la mienne amuse toutes les autres personnes qui ne sont pas de leur goût, c'est-à-dire tout le reste du monde.

HISTOIRE
DE
GUZMAN D'ALFARACHE.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS.

Curieux lecteur, j'avois tant d'impatience de te conter mes aventures, qu'il s'en est peu fallu que je n'aye débuté parlà, sans faire aucune mention de ma famille. Ce que quelque pointilleux dialecticien n'auroit pas manqué de me reprocher : N'allons pas si vîte, ami Guzman, m'auroit-il dit ; commençons, s'il vous plaît, par la définition avant que d'en venir au défini. Apprenez-nous d'abord quelles gens furent vos parents ; ensuite vous nous entretiendrez à loisir de ces beaux faits dont vous avez si grande démangeaison de parler.

Hé bien, pour faire les choses dans l'ordre, je

vais donc mettre sur le tapis mes parents. Si je te racontois leur histoire, je suis sûr que tu la trouverois plus réjouissante que la mienne ; mais ne t'imagine pas que j'aille me donner carrière à leurs dépens, révéler tout ce que je sais d'eux : qu'un autre batte s'il veut les cartes, et se nourrisse de corps morts, comme la hyène ; pour moi je prétends, par respect pour la mémoire de mes parents, passer sous silence les choses qu'il ne me conviendroit pas de dire. Je veux même farder si bien celles que je rapporterai, qu'on dise de moi : *Béni soit l'homme qui couvre ainsi les défauts de ses proches.*

Véritablement leur conduite n'a pas toujours été irréprochable, et quelques-unes de leurs actions, entr'autres, ont fait tant de bruit dans le monde, que j'entreprendrois en vain de les rendre blancs comme neige. Je démentirai seulement les gloses qui ont été faites sur le texte, car, Dieu merci, on aime aujourd'hui à commenter. Tout homme qui fait un conte, soit par malice, soit par vanité, y mêle ordinairement du sien, et toujours plus que moins. Telle est la bonne nature de notre esprit : il faut qu'il ajoute des choses de son propre fonds à celles qu'on attend de lui. Je veux t'en citer un exemple.

J'ai connu à Madrid un gentilhomme étranger qui aimoit les chevaux d'Espagne. Il en avoit deux

fort beaux ; un aubère et un gris-pommelé. Il auroit souhaité de les emmener dans sa patrie ; mais il ne lui étoit pas permis ni même possible, à cause qu'il étoit d'un pays trop éloigné ; il voulut dumoins les emporter en peinture, pour sa propre satisfaction et pour les montrer à ses amis. Il chargea deux peintres fameux d'en peindre chacun un, leur promettant, outre le prix qu'ils conviendroient, de faire un présent à celui qui s'en acquitteroit le mieux.

L'un de ces grands ouvriers peignit l'aubère merveilleusement bien, et remplit le reste de sa toile de clairs et d'ombres. L'autre peintre ne tira pas le gris-pommelé avec tant de perfection ; mais, en récompense, il orna le haut de son tableau d'arbres, de nuages, d'admirables lointains, d'édifices ruinés ; et il peignit au bas une campagne pleine d'arbrisseaux, de prairies et de précipices. On voyoit encore dans un endroit un tronc d'arbres d'où pendoit un harnois de cheval, et au pied une selle à la genette, si bien représentée, que l'art ne pouvoit aller plus loin.

Quand le gentilhomme vit ces deux tableaux, il fut, avec raison, plus frappé de l'aubère que de l'autre, et commençant par payer celui-là, il donna sans marchander ce que l'ouvrier lui demanda, avec une bague par-dessus le marché. L'autre peintre voyant l'étranger si libéral, et croyant

mériter encore mieux d'être récompensé que son confrère, mit son ouvrage à un prix excessif. Le cavalier en fut surpris et lui dit : Mon ami, vous n'y pensez pas ; pourquoi voulez-vous que j'achète plus cher votre tableau, qui, sans contredit, est au-dessous de l'autre ? Au-dessous, répondit le peintre ! A-la-bonne-heure pour le cheval : mon confrère peut m'avoir surpassé en cela ; mais les seuls arbrisseaux et les ruines qui sont dans mon tableau valent autant que le sien. Il n'étoit pas besoin, répondit le gentilhomme, que vous fissiez ces arbres et ces bâtiments ruinés ; il n'y a que trop de tout cela dans mon pays. En un mot, je ne vous ai ordonné que de peindre mon cheval.

Là-dessus le peintre lui voulut persuader qu'un cheval tout seul n'auroit pu faire qu'un très-mauvais effet dans un si grand tableau, au-lieu que les ornements dont il l'avoit accompagné lui donnoient beaucoup de relief. D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai pas cru devoir laisser le cheval sans selle et sans bride, et celles que j'ai faites sont telles, que je ne les troquerois pas contre d'autres toutes d'or. Encore une fois, dit l'étranger, je ne vous ai demandé qu'un cheval, et je veux bien vous payer le vôtre comme bon : à l'égard de la selle et de la bride, vous n'avez qu'à les vendre à qui vous voudrez. Ainsi l'ouvrier, pour avoir plus fait qu'on n'avoit exigé de lui, ne fut pas payé de sa peine.

Qu'il y a de peintres semblables dans le monde! On ne leur demande simplement qu'un cheval, et ils veulent absolument faire une selle et une bride. Encore une fois les commentaires sont à la mode et l'on n'épargne personne. Juge, lecteur, si l'on a respecté mes parents.

CHAPITRE PREMIER.

Quels furent les parents de Guzman, et particulièrement son père.

Mes aïeux et mon père étoient originaires du Levant, mais je les appellerai Gênois, attendu que s'étant venus établir à Gênes, ils y furent agrégés à la noblesse. Ils s'attachèrent au négoce du change et du rechange, emploi ordinaire des nobles de cette ville. Il est vrai qu'ils s'en acquittèrent de façon qu'ils furent bientôt décriés. On les accusa d'usure. Ils prêtoient, disoit-on, de l'argent à gros intérêts sur de bonne argenterie pour un temps limité, passé lequel les gages, si l'on n'avoit pas été exact à les retirer, leur restoient : quelquefois même ils payoient de défaites les personnes qui venoient pour les reprendre dans le temps mar-

qué, et l'on étoit presque toujours obligé de les appeler en justice pour les ravoir.

Mes parents s'entendirent plus d'une fois reprocher ces infamies; mais comme ils étoient prudents et pacifiques, ils alloient toujours leur train : ils laissoient parler les médisants. En effet, quand on fait bien, pourquoi s'embarrasser du reste? Mon père fréquentoit les églises, portoit un rosaire de quinze dixaines, et dont les grains étoient plus gros que des noisettes. Il falloit le voir à la messe! Humblement prosterné devant l'autel, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, il poussoit des soupirs avec tant d'ardeur, qu'il inspiroit de la dévotion à tous ceux qui se trouvoient autour de lui. N'est-ce pas lui faire une horrible injustice, que de croire, sur de si beaux dehors, qu'il étoit capable des vilains trafics dont on l'accusoit? Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu seul qu'il appartient de juger du cœur d'un homme. J'avoue que si pendant la nuit je voyois un religieux armé d'une épée entrer par une fenêtre dans une maison suspecte, je pourrois le soupçonner de n'avoir pas de bonnes intentions; mais que l'on taxe d'hypocrisie un homme, en lui voyant faire des actions chrétiennes, c'est une malignité que je ne puis souffrir.

Quoique mon père se fût bien promis de mépriser tous les bruits qu'on faisoit courir de lui

dans Gênes, il n'en eut pourtant pas toujours la force. Pour les faire cesser, ou du-moins pour ne les plus entendre, il résolut de s'éloigner de cette ville. Il eut encore, à-la-vérité, un autre sujet de prendre cette résolution : il apprit que son correspondant à Séville venoit de faire banqueroute, et lui emportoit une somme assez considérable. A cette fâcheuse nouvelle, voulant courir après le fripon, il s'embarqua sur le premier vaisseau qui partit pour l'Espagne; mais, pour son malheur, il rencontra des corsaires d'Alger qui le firent esclave, avec toutes les personnes qui étoient avec lui.

Le voilà donc dans les fers fort affligé d'avoir perdu la liberté et de se voir hors d'espérance de rattraper son argent. Dans son désespoir il prit le turban, et, par des manières insinuantes qui produisent par-tout un bon effet, ayant eu le bonheur de plaire à une riche dame d'Alger, il l'épousa.

Cependant on apprit à Gênes qu'il avoit été enlevé par des pirates, et cette nouvelle parvint jusqu'aux oreilles de son correspondant à Séville. Ce voleur en eut d'autant plus de joie qu'il crut le Génois en esclavage pour toute sa vie. Ainsi, se regardant comme débarrassé d'un homme qui étoit son principal créancier, et se voyant de l'argent de reste pour satisfaire les autres tant bien que mal, il ne tarda guère à s'accommoder avec eux. De sorte qu'après avoir payé ses dettes, suivant

le tarif des banqueroutiers, il se trouva plus en état que jamais de reprendre son premier train.

D'une autre part, mon père, sans cesse occupé de la banqueroute de son correspondant, ne manquoit pas d'écrire en Espagne toutes les fois qu'il en avoit occasion. Il apprit un jour que son débiteur avoit rajusté ses affaires, et qu'il étoit dans une plus belle passe qu'auparavant. Cela réjouit un peu notre captif, qui se flatta dès ce moment d'en tirer pied ou aile. Il est vrai qu'il avoit endossé l'habit turc et pris pour femme une Algérienne; mais rien ne lui paroissoit plus aisé que de sortir de cet embarras. Il commença par persuader à la dame de faire de l'argent comptant de tous ses effets, parce qu'il avoit envie, lui dit-il, de se mettre en état de commercer. A l'égard des pierreries qu'elle pouvoit avoir, il n'étoit nullement en peine de les lui ravir, sans qu'elle eût le moindre soupçon de son dessein.

Lorsqu'il eut tout disposé pour faire son coup de ce côté-là, il ne songea plus qu'à s'assurer de quelque capitaine chrétien qui voulût bien, par compassion et pour quelque argent, le jeter sur les côtes d'Espagne, et il fut assez heureux pour en rencontrer un. C'étoit un Anglois, homme très-pitoyable et fort pieux, comme ceux de sa nation le sont pour la plupart. Ils prirent ensemble de si justes mesures, que mon père étoit déjà bien loin

avec son trésor, avant que sa femme s'aperçût de sa fuite. Pour surcroît de bonheur, le vaisseau alloit à Malaga, d'où il n'y a jusqu'à Séville que trois petites journées. Mon père s'imaginoit tenir déjà son banqueroutier, et cette imagination lui causoit une joie qui devint parfaite quand il fut à terre. Il se réconcilia d'abord avec l'Église, moins peut-être de peur d'être puni de sa faute en l'autre monde, que d'être obligé d'en faire pénitence en celui-ci.

Dès qu'il se vit hors d'une affaire si importante, il s'occupa tout entier de celle de Séville, où il ne manqua pas de se rendre en diligence. On avoit eu nouvelle dans cette ville qu'il avoit embrassé le mahométisme, et son correspondant en étoit si persuadé, qu'il jouissoit de son argent sans avoir la moindre crainte d'être un jour contraint à le lui restituer. Aussi, c'est une chose plaisante à se représenter que la surprise où il fut de voir le Gênois un beau matin entrer chez lui d'un air et sous un habillement qui ne sentoit point l'esclave. Il crut, pendant quelques moments, que c'étoit un fantôme qui lui apparoissoit sous la figure de son principal créancier; mais ayant reconnu, malgré lui, que c'étoit mon père en chair et en os, il demeura bien sot. Il fallut en venir aux éclaircissements. Alors le banqueroutier, payant d'audace, convint qu'il étoit juste de compter;

mais ils avoient eu ensemble un si grand commerce, que cela demandoit une longue discussion : j'ajouterai même, et je le puis hardiment, que dans ce commerce ils avoient fait l'un et l'autre mille friponneries dont eux seuls avoient connoissance; et comme les tours de passe-passe ne se marquent pas sur les livres, mon scélérat de correspondant eut la hardiesse d'en nier les trois-quarts, contre cette bonne-foi que les voleurs se gardent si religieusement les uns aux autres.

Que te dirai-je enfin? Après bien des paperasses lues et relues; après une infinité de demandes et de réponses accompagnées de reproches et d'injures réciproques, l'accommodement fut que le banqueroutier rendroit une partie, et que son créancier ne perdroit pas tout. De l'eau tombée on en ramasse ce qu'on peut, et certainement mon père avoit agi fort prudemment de s'être fait guérir à Malaga de sa gale d'Alger. S'il n'eut pas pris cette précaution, il ne tenoit rien ; il n'auroit pas touché une blanque de sa dette. Un homme du caractère de son correspondant auroit bien pu lui jouer quelque mauvais tour à Séville : peut-être eût-il donné la moitié de sa dette aux bons religieux de la Sainte-Inquisition pour lui faire faire son procès. On peut juger de la disposition où il étoit à son égard par tous les bruits désavantageux qu'il répandit de lui dans

cette capitale de l'Andalousie. Quelles sottises ne dit-il pas à tous les marchands du change, au sujet de deux misérables banqueroutes que le Gênois avoit faites, et qui véritablement avoient été un peu frauduleuses ! Mais les négociants en font-ils d'autres ? et faut-il tant crier contre un malheureux commerçant qui, pour raccommoder ses affaires dérangées, a recours à une petite banqueroute ? Ce n'est rien entre marchands ; ils ne font que se le prêter et se le rendre les uns aux autres. Dans le fond, si c'étoit un si grand mal, la justice ne prendroit-elle pas soin d'y remédier ? Sans doute. Nous la voyons bien quelquefois, tant elle est sévère, faire fouetter et envoyer des pauvres aux galères pour moins de cinq ou six réaux.

Notre enragé de correspondant ne fut pas satisfait d'avoir diffamé mon père en divulguant les deux banqueroutes ; il poussa la malignité jusqu'à vouloir lui donner un ridicule dans le monde, en disant qu'il avoit plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette, et que son visage étoit toujours couvert de rouge et de blanc. Je conviens que mon père se frisoit et se parfumoit ; il étoit idolâtre de ses dents et de ses mains : enfin il s'aimoit, et, ne haïssant pas les femmes, il ne négligeoit rien de tout ce qu'il croyoit devoir leur rendre sa personne agréable. Il donna par-là beau jeu à notre correspondant, qui lui fit d'abord quel-

que tort; mais si tôt que mon père fut un peu plus connu dans Séville, il sut effacer toutes les mauvaises impressions que la médisance avoit faites. Il se conduisit d'une manière si honnête, et affecta de montrer dans ses actions tant de droiture et de bonne-foi, qu'il gagna l'estime et l'amitié des meilleurs marchands de cette ville.

Il pouvoit bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres, tant de ce qu'il avoit arraché des griffes de son correspondant, que de ce qu'il avoit apporté d'Alger : ce qui n'étoit pas une petite somme pour lui, qui savoit à merveille trancher du gros négociant. Personne à la bourse ne faisoit autant de bruit que lui ; si bien, qu'après quelques années, il fut en état d'acheter une maison à la ville et une autre à la campagne. Il les meubla toutes deux magnifiquement, et sur-tout sa maison de plaisance qui étoit à Saint-Jean d'Alfarache, dont j'ai pris la seigneurie. Mais comme il aimoit fort les plaisirs, cette maison le ruina par les fréquentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépense. Insensiblement il négligea ses affaires, s'en reposa sur des commis, et, pour soutenir la figure qu'il faisoit, il s'avisa de jouer et de faire jouer chez lui de riches marchands qu'il engageoit au jeu, après les avoir régalés, et qui avoient toujours le malheur de perdre leur argent.

CHAPITRE II.

Guzman raconte comment son père fit connoissance avec une dame, et ce qu'il en arriva.

Telle étoit la vie que menoit mon père, lorsque se trouvant un jour dans la place du Change avec plusieurs de ses confrères, il découvrit de loin un baptême qui alloit à Saint-Sauveur, et qui paroissoit être de personnes de condition. Tout le monde s'empressa d'abord à le voir passer, et cet empressement venoit de ce qu'on disoit tout bas que c'étoit un enfant de qualité qu'on portoit à l'église pour y être baptisé à petit bruit.

Mon père le suivit comme les autres jusque dans Saint-Sauveur. Il s'approcha des fonts de baptême, moins pour être spectateur de la cérémonie qui se préparoit, que pour observer une dame qu'un vieux commandeur conduisoit, et qui, selon toutes les apparences, devoit nommer l'enfant avec ce cavalier suranné. La dame avoit la taille belle et très-bon air. Le Gênois en fut frappé. Quoiqu'en négligé, elle avoit des graces qu'il admiroit; et comme elle se découvrit un instant, il vit un

visage qui acheva de le charmer. Aussi n'y avoit-il point à Séville de femme plus aimable. Il eut toujours la vue attachée sur la dame, qui s'en aperçut avec plaisir; car les belles ne sont pas fâchées qu'un homme les regarde, quand il seroit de la lie du peuple. Elle examina de son côté le marchand avec beaucoup d'attention; et ne le jugeant pas indigne d'être favorisé d'un tendre regard, elle lui en lança un qui fit sur lui tout l'effet qu'elle désiroit. Il en fut si troublé, si hors de lui-même, qu'il ne savoit plus où il en étoit. Il n'oublia pas néanmoins, malgré le désordre où il se trouvoit, de la faire suivre après la cérémonie, pour être informé de sa demeure et de sa condition. Il apprit qu'elle étoit la maîtresse de ce commandeur, qui la logeoit chez lui et l'entretenoit à grands frais du bien des pauvres, je veux dire des biens ecclésiastiques qu'il retiroit de deux ou trois gros bénéfices qu'il possédoit.

Mon père fut d'autant plus satisfait de cette heureuse découverte, qu'il étoit persuadé qu'une pareille commère ne pouvoit pas être fort contente de son vieux compère. Dans cette pensée, il chercha toutes les occasions de la revoir et de lui parler; mais il eut beau tous les matins courir les églises, dans l'espérance de la retrouver, il ne put jamais la rencontrer sans son amoureux vieillard, qui ne pouvoit la perdre de vue. Toutes ces difficultés

ne servirent qu'à irriter les feux du nouveau galant et qu'à lui aiguiser l'esprit. Il fit si bien, à force de présents et encore plus de promesses, qu'il gagna une duègne telle qu'il la lui falloit pour réussir dans son entreprise. C'étoit une bonne vieille qui entroit librement chez le commandeur, à la faveur d'un rosaire qu'elle avoit toujours à la main. Tout vieux routier qu'il étoit, il ne se défioit nullement d'elle. Cette fausse dévote, vrai suppôt de satan, mit le feu aux étoupes en parlant sans cesse à la dame de l'amour et de la persévérance du Gênois, dont elle ne manquoit pas de lui exagérer le mérite. La dame n'étoit pas tigresse : elle prêta volontiers l'oreille aux discours de la vieille, et la chargea même de dire au nouvel amant qu'il pouvoit tout espérer. Il est constant qu'elle penchoit plus de ce côté-là que de l'autre. Le commandeur étoit un personnage fort dégoûtant, incommodé de la gravelle et souvent de la goutte ; et le marchand paroissoit un jeune gaillard alerte et vigoureux. Il n'y avoit point à balancer entre eux pour une jolie femme. Mais comme la prudente dame aimoit encore plus par intérêt que par tendresse de cœur, elle ne laissa pas de se trouver embarrassée. Elle faisoit trop bien ses affaires avec son vieillard, pour avoir envie de perdre sa pratique ; et en même-temps, se voyant jour et nuit obsédée de ce jaloux, elle désespéroit de pouvoir

impunément entretenir un commerce secret avec le Gênois.

Cependant cette dame et celui-ci convinrent de leurs faits par l'entremise de la duègne ; après quoi, il ne fut plus question que du moyen dont ils se serviroient pour avoir une entrevue et de l'endroit où ils l'auroient : mais rien n'est impossible à l'amour. Dès que deux amants sont d'accord, les montagnes même se séparent pour leur ouvrir un passage. La dame, qui étoit une maîtresse femme, imagina l'expédient que je vais te rapporter. Elle proposa au bon commandeur de s'aller promener à Gelves, où il avoit une maison de plaisance, et d'y passer la journée. C'étoit dans le beau temps. Le galant suranné accepta la proposition, moins par complaisance, que parce qu'elle étoit fort de son goût. Ils avoient déjà fait tous deux cette partie plus d'une fois, et le vieillard se plaisoit infiniment à cette campagne. L'Andalousie, sans contredit, est le plus agréable pays de toute l'Espagne, et l'Andalousie n'a point de quartier si charmant, ni qu'on puisse appeler à plus juste titre le paradis terrestre, que Gelves et Saint-Jean d'Alfarache, qui sont deux villages voisins, que le Guadalquivir arrose de ses eaux. Cette fameuse rivière fait tant de détours autour d'eux, qu'on diroit qu'elle s'en éloigne à regret : aussi trouvez-vous là des jardins, des fleurs, des fruits, des

bocages, des fontaines, des grottes, des cascades, en un mot, tout ce qui peut délicieusement flatter la vue, le goût et l'odorat.

La partie faite, on en arrêta le jour; et quand il fut arrivé, on envoya de grand matin des domestiques à Gelves, pour y préparer toutes choses. Quelques heures après, le commandeur et sa mignonne se mirent en chemin avec la duègne, qui étoit de toutes les fêtes et qui ne fut point de trop à celle-là, tous trois montés sur de pacifiques mules et suivis de deux valets. Lorsqu'ils furent à quatre ou cinq cents pas de la maison de plaisance de mon père, devant laquelle il falloit passer, il prit tout-à-coup à la jeune dame une colique de commande si violente, qu'elle pria le vieillard d'ordonner qu'on fît halte là, s'il ne vouloit la voir mourir; puis, se laissant aller de dessus sa selle tout doucement à terre, comme une personne à demi-morte, elle demanda d'une voix foible qu'on la délaçât, en disant qu'elle n'en pouvoit plus. Le vieux soupirant, qui faisoit assez connoître la vive douleur dont son ame étoit saisie, ne savoit que dire, ni encore moins que faire, pour secourir sa maîtresse; mais la vieille, jouant alors son rôle, représenta d'un air prude à la dame, que la bienséance ne permettoit pas de la soulager sur un grand chemin; outre que le lieu n'étoit pas commode pour cela, qu'il valoit beaucoup mieux

qu'elle se traînât comme elle pourroit, ou se laissât porter jusqu'à la maison qu'ils voyoient assez près de là, et qui, selon toutes les apparences, appartenoit à d'honnêtes gens : qu'ils ne refuseroient pas, s'ils étoient chrétiens, de donner quelque secours à une dame qui en avoit si grand besoin. Le commandeur approuva l'avis de la duègne; et la bonne pièce de malade dit là-dessus qu'on fît d'elle tout ce qu'on voudroit; mais qu'il ne lui étoit pas possible, avec les cruelles douleurs qu'elle sentoit, de marcher jusque-là. Aussitôt les deux valets la prirent entre leurs bras pour la porter, tandis que le vieillard affligé alloit devant pour parler aux personnes de cette maison, et les engager, par ses prières, à y recevoir sa dame pour quelques heures.

Je t'ai déjà dit, ami lecteur, que cette maison étoit celle de mon père. Il y avoit dedans une vieille gouvernante à laquelle il en avoit confié le soin, et qui en savoit pour le moins aussi long que lui. Il n'eut pas besoin de lui donner d'amples instructions sur ce qu'elle devoit faire pour le servir. D'abord qu'elle entendit frapper à la porte, elle y courut; et feignant d'être étonnée de voir un homme qu'elle ne connoissoit point, elle lui demanda, comme en tremblant, ce qu'il souhaitoit. Je voudrois, lui répondit le cavalier, qu'une dame que je conduis à Gelves, et qui vient de se trouver

mal à quelques pas d'ici, pût, sans vous incommoder, se reposer un moment chez vous, et que vous nous permissiez de la soulager par quelque remède. S'il ne s'agit que de cela, reprit la gouvernante, vous aurez tout lieu d'être content; il n'y a dans cette maison que des gens de bien, et qui se plaisent à exercer la charité. Comme elle achevoit ces paroles, la prétendue malade, que les deux valets apportoient, arriva. Vous la voyez, s'écria douloureusement le commandeur. Il vient de lui prendre tout-à-l'heure une maudite colique dont elle est prête à mourir. Entrez, seigneur cavalier; entrez, madame, dit la gouvernante. Soyez tous deux les bien-venus; je suis fâchée seulement que mon maître ne soit pas ici pour vous recevoir: il n'épargneroit rien pour vous traiter de la manière dont vous paroissez mériter de l'être; mais, en son absence, je vais remplir, le mieux qu'il me sera possible, les devoirs de l'hospitalité.

La première chose que fit la gouvernante fut de faire porter la malade dans une fort belle chambre, où il y avoit un magnifique lit, qui n'étoit qu'à demi-garni, et qu'on avoit exprès mis en cet état pour ôter au vieux jaloux tout sujet de soupçonner le tour qu'on lui jouoit. Mais tout étant prêt, draps parfumés, oreillers fins et couvertures de satin piquées, on eut bientôt préparé le lit, et couché dedans la dame, qui ne cessoit de se plain-

dre de l'opiniâtreté de son mal. La gouvernante et la duègne, également disposées à faire de bonnes œuvres, commencèrent, comme à l'envi, à chauffer des linges, que la malade poussoit doucement vers ses pieds, à mesure qu'on les lui mettoit sur le ventre; sans quoi elle auroit été indubitablement incommodée de cette chaleur, puisque, malgré tout le soin qu'elle prenoit de s'en défendre, peu s'en fallut qu'elle n'eût des vapeurs. On lui fit aussi avaler du vin chaud, dont elle se seroit fort bien passée; de sorte que, pour prévenir quelque autre remède qui auroit pu lui être encore plus désagréable, elle témoigna qu'elle se sentoit soulagée, et que si on la laissoit en repos seulement un quart-d'heure, elle seroit entièrement guérie. Le bon vieillard fut bien aise qu'elle eût envie de reposer: cela lui parut une marque certaine qu'elle se portoit mieux. Ainsi, pour lui donner la satisfaction qu'elle demandoit, il sortit de la chambre, dont il n'oublia pas de fermer la porte, recommandant aux domestiques de ne point faire de bruit. La duègne seule demeura par son ordre auprès de la malade, comme une garde dont elle pourroit avoir affaire. Pour lui, il alla se promener dans le jardin, en attendant l'heureux moment de revoir sa chère maîtresse délivrée de sa colique.

Il est, je crois, inutile de te dire que mon père pendant ce temps-là étoit dans cette maison, où

je puis t'assurer qu'il ne dormoit pas. Il se tenoit caché dans un cabinet, d'où, après avoir entendu tout, et aperçu par une fenêtre le commandeur dans le jardin, il se glissa dans la chambre de la jeune dame par une petite porte que couvroit une tapisserie. La duègne, de peur de surprise, se mit en sentinelle d'un côté, tandis que de l'autre la gouvernante, suivant les ordres qu'elle avoit reçus, observoit le vieux jaloux. Alors les deux amants, croyant n'avoir rien à craindre, eurent ensemble une tendre et vive conversation, qui dura deux bonnes heures, et à laquelle, si je ne me trompe, je dois la naissance.

Déjà le soleil commençoit à se faire sentir dans le jardin, malgré l'ombrage des bosquets et la fraîcheur des eaux. Le vieux galant n'y pouvant plus résister, et avec cela plein d'impatience d'apprendre des nouvelles de sa nymphe, prit le parti de regagner la maison; mais il y retourna d'un pas si grave, que les deux surveillantes eurent tout le loisir d'en avertir le Gênois, qui se renferma promptement dans le cabinet. La dame, que je puis désormais appeler ma mère, fit semblant d'être encore tout endormie, quand le vieillard entra dans sa chambre; et comme si le bruit qu'il avoit fait en entrant l'eût réveillée, elle se plaignit de ce qu'il n'avoit pas la complaisance de la laisser reposer un quart-d'heure. Comment un quart-d'heure,

s'écria-t-il ! Par vos beaux yeux, ma mie, il y a plus de deux mortelles heures que vous dormez. Non, non, répliqua-t-elle, il n'y en a pas seulement une demie; il me semble que je ne fais que de m'endormir : mais quelque temps qu'il y ait, ajouta-t-elle, je sens que je n'ai jamais eu plus besoin de repos. Peut-être disoit-elle la vérité, quoiqu'elle ne parlât ainsi que pour mentir. Elle prit pourtant un air gai, en assurant le commandeur qu'elle se portoit beaucoup mieux, graces aux remèdes qu'on lui avoit donnés : ce qui causoit une joie infinie au bon-homme. Il proposa lui-même à sa fidèle maîtresse de passer la journée en cet endroit, attendu que la chaleur étoit devenue trop grande pour qu'ils osassent se remettre en chemin, et que d'ailleurs ils se trouvoient dans une maison plus jolie que celle où ils avoient compté d'aller. La dame fut assez complaisante pour y consentir, à condition toutefois que les personnes du logis l'auroient pour agréable. Là-dessus le vieux galant en demanda la permission à la gouvernante, qui lui répondit qu'il pouvoit faire dans cette maison tout ce qu'il jugeroit à-propos; que son maître, bien loin de le trouver mauvais, en seroit ravi. Les voilà donc résolus de s'arrêter là. Aussitôt ils envoyèrent un de leurs valets à leur maison de Gelves, avec ordre de dire aux autres domestiques, qui y étoient

déjà, de se rendre auprès d'eux avec leurs provisions.

Tandis que le commandeur s'occupoit de ces soins, mon père sortit de la maison à la dérobée, monta vîte à cheval et piqua vers Séville, pour se montrer seulement à la bourse et s'en revenir ensuite souper et coucher à Saint-Jean d'Alfarache : ce qu'il avoit coutume de faire presque tous les soirs. Le temps lui parut un peu long; mais outre qu'il devoit être assez content de sa journée, il hâta son retour et arriva sur les six heures à sa maison de plaisance. Son rival suranné s'empressa d'aller au-devant de lui pour le prier d'excuser la liberté qu'il avoit prise. Grands compliments de part et d'autre, sur-tout de celle de mon père, à qui les belles paroles ne coûtoient rien, et qui, par ses manières honnêtes et polies, enleva tout-à-coup le cœur du vieillard. Ce bon homme le conduisit lui-même à la dame, qui venoit d'entrer dans le jardin, où, si l'on ne pouvoit pas encore se promener, on n'étoit pas du-moins fort incommodé du soleil. Le rusé marchand la salua comme une personne qui lui auroit été inconnue; elle le reçut avec tant de dissimulation, qu'on eût dit qu'elle ne l'avoit vu de sa vie.

En attendant l'heure de la promenade, ils entrèrent tous trois dans un cabinet de verdure, où il faisoit d'autant plus frais, qu'il étoit sur le bord

de la rivière. Ils se mirent à jouer à la prime, et la dame gagna; le Gênois étant trop galant pour ne pas se laisser perdre. Après le jeu, ils firent plusieurs tours d'allées, et le plaisir de la promenade fut suivi d'un bon souper, qui dura si longtemps, qu'ils ne se levèrent de table que pour s'en retourner par eau à Séville, dans une petite barque ornée de feuillages et de fleurs. Cette barque appartenoit à mon père, qui l'avoit fait ajuster ainsi pour se rendre plus agréablement de sa maison de campagne à la ville : ce qui lui arrivoit quelquefois. Pour comble de satisfaction, ils entendirent des concerts de musique agréables, formés par des chanteurs et des joueurs d'instruments, qui descendoient comme eux le Guadalquivir dans un bateau qui suivoit le leur. Enfin la dame et son vieux galant, après s'être fort réjouis, remercièrent le marchand de la généreuse réception qu'il leur avoit faite. Le commandeur particulièrement en étoit si pénétré de reconnoissance, qu'il s'imaginoit ne pouvoir assez le lui témoigner; et je crois qu'il n'auroit jamais pu se résoudre à le quitter, sans l'espérance qu'il avoit de le revoir le lendemain, tant il avoit conçu d'amitié pour lui dès ce jour-là.

Cette amitié fut si bien ménagée par la dame et par le Gênois, qu'elle ne finit qu'avec la vie du commandeur, lequel, à la vérité, n'alla pas loin depuis ce temps-là. C'étoit un corps usé, un vieux

pécheur qui avoit fait un usage immodéré des plaisirs, sans s'embarrasser si l'on trouveroit cela bon dans ce monde, et sans craindre qu'on le trouvât mauvais dans l'autre. J'avois déjà quatre ans quand il mourut; mais je n'étois pas son seul héritier au logis. Le bon-homme avoit eu d'autres enfants de quelques maîtresses qu'il avoit entretenues avant ma mère, et nous étions tous chez lui comme des pains de dîmes, chacun de sa fournée. Dans le fond, peut-être n'étoit-il pas plus leur père que le mien. Quoi qu'il en soit, comme j'étois le plus jeune de mes frères, et que la foiblesse de mon âge ne me permettoit pas de me servir de mes mains aussi-bien qu'eux, j'aurois eu peu de part à l'héritage du défunt, si je n'avois pas eu dans ma mère une personne fort propre à suppléer à ce défaut. Mais c'étoit une femme d'Andalousie, c'est tout dire. Elle n'avoit point attendu, pour faire son paquet, que le vieillard fût mort. Dès qu'elle l'avoit vu abandonné des médecins, elle s'étoit saisie du plus beau et du meilleur, ne laissant à mes co-héritiers que des guenilles. Étant maîtresse dans la maison, et ayant les clefs de tout, il lui avoit été facile de divertir les effets les plus précieux. Le jour qu'il mourut, on fit un ravage effroyable dans sa maison. Dans le temps qu'il rendoit l'ame, on lui prit jusqu'aux draps de son lit. Dans ses derniers moments tout

fut pillé et enlevé. Il ne restoit que les quatre murailles, lorsque les parents arrivèrent la gueule, comme on dit, enfarinée. Ils eurent beau regarder par-tout, ils virent bien qu'on les avoit prévenus, et il leur fallut encore, par honneur, faire les frais des funérailles. Elle furent, je l'avoue, très-modestes, et l'on n'y répandit point de larmes. On ne pleure pas les morts qui ne laissent rien : c'est aux héritiers seuls à paroître affligés; ils sont payés pour cela.

Les parents du commandeur avoient pourtant compté sur une riche succession. Ils ne pouvoient comprendre comment un homme qui avoit plus de quinze mille livres de rente en bénéfices mouroit dans un état si misérable. Ils avoient vu sa maison meublée d'une manière convenable à sa qualité. Ils ne doutèrent point qu'on n'eût volé ses effets. Ils firent faire sur cela de grandes informations. Peine inutile! Ils eurent recours ensuite aux monitoires, qui furent affichés aux portes des églises, où ils sont encore. Les voleurs ont l'estomac bon; ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pris : les excommunications ne les épouvantent point. Après tout, ma mère avoit une très-bonne raison pour posséder sans inquiétude les nippes du commandeur; car, peu de temps avant qu'il mourût, il lui disoit quelquefois, quand il visitoit son coffre-fort ou ses bijoux, ou qu'il faisoit emplette de quelque beau

meuble : *Tenez, mon cher cœur, tout ceci vous appartient.* Quand ces donations, qu'elle regardoit comme faites en bonne forme, n'auroient pas été capables de lui mettre la conscience en repos, elle croyoit qu'une jolie femme, qui avoit pu se résoudre à passer quelques années avec un vieillard dégoûtant, méritoit bien d'en être l'héritière. Aussi d'habiles docteurs, qu'elle consulta sur ce point, levèrent tous ses scrupules, en l'assurant que c'étoit une chose qui lui étoit due.

CHAPITRE III.

Le père de Guzman se marie et meurt peu de temps après son mariage. Suite de cette mort.

Après la mort du commandeur, à Dieu fasse miséricorde, sa chaste veuve eut un galant, et moi, un père tout retrouvé dans la personne du Génois, qui devint à son tour le patron de la case. Cette habile femme avoit eu l'adresse de leur persuader à tous deux en particulier que j'étois leur fils, tantôt en disant à l'un que j'étois sa vivante image, et tantôt en disant à l'autre que lui et moi nous nous ressemblions comme deux œufs. Heureu-

sement je ne pouvois manquer d'être d'un sang noble, soit que je dusse mon existence au commandeur, soit que je fusse de la façon du Gênois. Pour du côté maternel, je suis d'une noblesse incontestable. J'ai cent fois ouï dire à ma mère que mon aïeule, qui toute sa vie s'étoit piquée de chasteté comme elle, comptoit parmi ses alliés tant d'illustres seigneurs, qu'on auroit pu faire de sa famille un arbre généalogique aussi grand que celui de la maison de Tolède.

Malgré tout cela, je ne voudrois pas jurer que ma discrette mère n'eût point un troisième galant de race roturière : une femme qui ne se fait pas une affaire de tromper un homme est bien capable d'en tromper deux. Mais par instinct, ou sur la bonne-foi de ma mère, j'ai toujours regardé le noble Gênois comme le véritable auteur de ma naissance. Je puis t'assurer que de son côté, mon père ou non, il nous aimoit, ma mère et moi, avec une extrême tendresse. Il le fit assez connoître par la résolution hardie qu'il s'avisa de prendre : il résolut d'épouser cette dame, que l'on appeloit, dans Séville, *la commandeuse*. Il n'ignoroit pas la réputation qu'elle avoit, ni qu'il alloit se faire montrer au doigt dans la ville. Qu'importe ? c'étoit un homme qui savoit bien ce qu'il faisoit. Dès le temps qu'il lia connoissance avec elle, ses affaires commençoient à se gâter, et cette galanterie ne

servit pas à les améliorer. La dame, qui étoit fort ménagère, et encore plus friponne, avoit si bien su mettre à profit les faveurs qu'elle avoit accordées, qu'elle possédoit au-moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable, mon père se sauva d'une nouvelle banqueroute qu'il étoit sur-le-point de faire, et se trouva plus en état que jamais de figurer parmi les gros négocians. Il aimoit le faste, l'éclat et le bruit; c'étoit là sa passion dominante : mais comme il ne pouvoit la satisfaire long-temps sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mère l'avoit tiré, il arriva, quelques années après son mariage, qu'il se vit obligé de faire sa dernière banqueroute. Je dis sa dernière, car, se voyant alors sans ressource et dans l'impuissance d'entretenir sa famille sur un bon pied, il aima mieux se laisser mourir de chagrin, que de survivre à sa prospérité.

La vie eut plus de charmes pour ma mère, qui soutint avec assez de fermeté le changement de notre fortune. Cependant la mort de mon père l'affligea vivement. Nos maisons n'étoient plus à nous : il avoit fallu les abandonner aux créanciers. Il ne nous restoit de tous nos biens que quelques bijoux avec une grande quantité de meubles assez beaux; ma mère en fit de l'argent, et prit le triste parti de se retirer dans une petite maison pour y vivre tranquillement. Ce n'est pas qu'elle n'eût pu

soutenir encore notre ménage par de nouvelles galanteries : quoiqu'elle eût déjà quarante ans, elle s'étoit toujours si bien conservée, que ce n'étoit pas une conquête à dédaigner; mais elle auroit été obligée de faire les avances; et c'est à quoi elle ne pouvoit se résoudre, après avoir vu toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes graces avec empressement. Cette noble fierté s'accordoit si mal avec nos affaires domestiques, qu'elles empiroient à vue d'œil.

Je ne doute pas que ma mère n'ait mille et mille fois souhaité d'avoir une fille au-lieu de moi, et véritablement cela eût été plus avantageux pour elle; une fille lui auroit servi de support, comme elle avoit été elle-même celui de ma grand'mère, dont il faut que je te fasse un éloge détaillé. Mon aïeule maternelle étoit dans ses beaux jours une des plus belles personnes du royaume; elle avoit beaucoup d'esprit et entendoit son monde parfaitement bien. Elle ne recevoit ordinairement dans sa maison que de jeunes seigneurs qui avoient envie de se polir; et l'on pouvoit dire qu'ils savoient vivre quand ils avoient pris de ses leçons pendant quelques années. Mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'elle avoit le rare talent de faire régner entre ses écoliers une parfaite union; ils n'avoient jamais ensemble le moindre démêlé. Pendant qu'elle s'attachoit à façonner ces jeunes

gens, il arriva qu'elle eut ma mère par un coup de hazard; elle ne manqua pas de leur en faire honneur à chacun en particulier, et de trouver que sa fille leur ressembloit à tous par quelque endroit. Voilà votre bouche, disoit-elle à celui-ci; voilà vos yeux, disoit-elle à celui-là; vous ne sauriez désavouer cet enfant. Pour mieux le leur persuader encore, lorsqu'elle tenoit ma mère entre ses bras, elle affectoit toujours de l'appeler du nom du cavalier qui étoit présent; et, supposé qu'il y en eût deux, ce qui n'étoit pas extraordinaire, elle l'appeloit tout court *Dona Marcella*, qui étoit le nom propre de ma mère : il y auroit aussi de l'injustice à lui contester le *Dona*, puisqu'on ne peut la soupçonner de n'être pas une fille de qualité. Mais pour t'apprendre quelque chose de plus positif touchant sa naissance, tu sauras que ma grand'mère, parmi ses galants, en avoit un qu'elle aimoit plus que tous les autres; et, comme ce seigneur étoit un Guzman, elle jugea qu'elle pouvoit en conscience faire descendre sa fille d'une si grande maison. C'est du-moins ce que mon aïeule a dit confidemment à ma mère, en l'assurant même qu'elle la croyoit fille d'un seigneur parent fort proche des ducs de Medina Sidonia.

Tu vois donc bien que ma grand'mère étoit une femme admirable pour les intrigues d'amour; néanmoins, aimant autant la dépense qu'elle l'ai-

moit, bien loin d'amasser des richesses immenses dans le trafic des plaisirs, elle auroit couru risque dans sa veillesse de sentir l'indigence, si la fleur de la beauté de sa fille n'eût commencé d'éclore à mesure que celle de la sienne se flétrissoit. La bonne dame avoit beaucoup d'impatience de voir sa petite Marcelle assez formée pour être établie; et la trouvant à douze ans fort avancée pour son âge, elle ne différa point à la pourvoir. Un marchand nouvellement arrivé du Pérou, et plus riche qu'un juif, en devint le premier possesseur, moyennant quatre mille ducats dont il fit présent à mon aïeule, qui, donnant chaque jour au marchand quelque successeur libéral, vécut par ce moyen toute sa vie dans l'abondance.

Il eût donc fallu à ma mère une fille à ma place, ou du-moins avec moi; ma sœur nous auroit servi de port dans notre naufrage; et nous aurions bientôt fait fortune avec une pareille marchandise à Séville, où il y a des marchands pour tout. C'est la retraite des honnêtes gens qui n'ont pour tout bien que de l'esprit; c'est la mère des orphelins et le manteau des pécheurs. En tout cas, si cette ville eût trompé notre attente, nous aurions été tout droit à Madrid, où l'on peut dire qu'on est en fonds quand on possède un semblable joyau. Si d'abord nous n'eussions pas trouvé à le vendre, nous aurions pu du-moins le mettre en gage, et

faire toujours à bon compte une chère de prince. Je ne suis pas plus mal-adroit qu'un autre, et je crois qu'avec une jolie sœur je n'aurois pas manqué de parvenir à quelque bon emploi; mais enfin le ciel en voulut ordonner autrement et me rendre fils unique pour mes péchés.

J'entrois alors dans ma quatorzième année, et comme j'avois déjà du sentiment, la misère dont nous étions menacés me fit prendre la résolution d'abandonner ma mère et ma patrie pour aller chercher fortune ailleurs. Je me proposai de voyager pour apprendre à connoître le monde, et j'avois raison de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois étoit de passer à Gênes pour y voir mes parents paternels. Si bien qu'un beau jour, ne pouvant résister plus long-temps au désir qui me pressoit d'exécuter mon dessein, je sortis de Séville la tête pleine de chimères et la bourse presque vide d'argent.

CHAPITRE IV.

Guzman quitte sa mère et sort de Séville. Sa première aventure dans une hôtellerie.

Comme je me souvenois d'avoir ouï dire qu'il importoit aux aventuriers de se parer de noms de conséquence, sans quoi ils passoient pour des misérables dans les pays étrangers, je me donnai le nom de Guzman que portoit ma mère, et qui sans doute étoit le plus honorable de notre maison : j'y ajoutai la seigneurie d'Alfarache. Cela me sembla fort bien imaginé ; et me voilà déjà dans mon esprit l'illustre seigneur Guzman d'Alfarache.

Ce seigneur de fraîche date, ne s'étant mis en chemin que l'après-dînée, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vîte que si on l'eût poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez tôt s'éloigner de Séville. Effectivement je bornai ma journée à la chapelle de Saint-Lazare, à une demi-lieue de cette ville. J'étois déjà las ; je m'assis sur les degrés de l'église, où remarquant que la nuit approchoit, je commençai à m'attrister et à sentir quelque inquiétude sur ce que je

deviendrois. Là-dessus il me vint une idée pieuse que je contentai : j'entrai dans la chapelle, où je me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma prière fut fervente, mais courte, car on ne me donna pas le temps de la faire longue. L'heure de fermer l'église arriva ; l'on m'obligea de sortir, et on me laissa sur le perron où je demeurai fort en peine de ma personne.

Représente-toi en effet, pour un moment, à la porte de cette chapelle, un enfant de famille, aussi chéri qu'un fils de marchand de Tolède, et nourri dans l'abondance ; considère que je ne savois où aller ni à quoi me déterminer. Il n'y avoit là, ni près de-là aucune hôtellerie ; je ne voyois que de l'eau claire qui couloit à quelques pas de moi : le mauvais commencement de voyage ! Pour comble de misère, mon ventre m'avertissoit qu'il étoit temps de souper. Je connus alors la différence qu'il y a entre un homme qui a faim et un homme rassasié ; entre celui qui se voit à une bonne table, et celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sachant donc que faire, ni à quelle porte aller frapper, je me résolus à passer la nuit sur le perron, puisque la nécessité le vouloit ainsi. Je m'y couche tout de mon long, le nez et les yeux couverts de mon manteau, mais non sans appréhension d'être dévoré par les loups, que je m'imaginois quelquefois entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquiétudes, et se rendit si bien maître de mes sens, que je ne me réveillai que deux heures après le lever du soleil; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs paysannes, qui alloient en chantant et en dansant apparemment à quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte; et trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étoient également inconnus, je choisis le plus beau, en disant : Puisse cette route, que je prends au hazard, me conduire tout droit au temple de la fortune! Je faisois comme cet ignorant médecin de la Manche, qui portoit ordinairement un sac rempli d'ordonnances, et qui, quand il étoit auprès d'un malade, en tiroit la première qui se rencontroit sous sa main, et disoit : *Dieu te la donne bonne*. Mes pieds faisoient l'office de ma tête, et je les suivois sans savoir où ils me conduisoient.

Je fis deux petites lieues cette matinée : ce n'étoit pas peu pour un garçon qui n'en avoit jamais tant fait; je croyois déjà être arrivé aux Antipodes, et avoir découvert un nouveau monde, comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'étoit rien autre chose qu'une misérable taverne, où j'entrai tout en sueur, couvert de poussière, fatigué et mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner; on me dit qu'il n'y avoit que

des œufs frais : Des œufs frais, m'écriai-je ! Soit, je m'en contenterai ; hâtez-vous de m'en accommoder une demi-douzaine ; faites-m'en une omelette. L'hôtesse, qui étoit une effroyable vieille, se mit à me considérer avec attention. Elle vit bien que j'étois un cadet de haut appétit ; et je lui parus si neuf, qu'elle jugea qu'on pouvoit impunément me servir pour œufs frais des demi-poussins. Dans cette confiance, elle s'approcha de moi, et me riant au nez : D'où êtes-vous, mon fils, me dit-elle d'un air gai ? Je lui répondis que j'étois de Séville, et je la pressai de nouveau de m'apprêter les œufs ; mais avant que de faire ce que je lui disois, elle me passa sa vilaine main sous le menton, en disant : Et où va le petit badin de Séville ? En même-temps elle voulut me baiser ; mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entièrement : la vieille me fit sentir son haleine, et il me sembla qu'elle venoit de me communiquer sa vieillesse et ses infirmités ; heureusement je n'avois que du vent dans l'estomac ; sans cela je lui aurois rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allois à la cour, et je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse, devant une table de pierre, qu'elle couvrit d'une nappe qui avoit tout l'air d'un écouvillon de four ; ensuite

elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé, et de l'eau dans un vaisseau de la même matière, où ses poules buvoient ordinairement, avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart-d'heure, elle me servit, sur une assiette plus noire que de l'encre, une omelette, ou, pour mieux dire, un cataplasme d'œufs. L'omelette, l'assiette, le pain, le pot, la salière, le sel, la nappe et l'hôtesse paroissoient de la même couleur. Mon cœur auroit dû se soulever contre des choses si dégoûtantes; mais outre que j'étois un voyageur tout neuf, il falloit entendre le bruit que mes boyaux faisoient dans mon ventre creux; on eût dit qu'ils s'entre-mangeoient. Cependant, malgré la malpropreté du couvert et le mauvais assaisonnement des œufs, je me jetai sur l'omelette comme un cochon sur le gland; j'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents, quoique cela dût me devenir suspect, je ne laissai pas de passer outre; néanmoins, lorsque j'en fus aux derniers morceaux, il me sembla que cette omelette n'avoit pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeoit chez ma mère; ce que j'attribuai bonnement à la différence des climats, m'imaginant que les œufs pouvoient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays : comme si j'eusse été à cinq cents lieues du mien. Enfin, quand j'eus expédié

cet excellent mets, je me sentis tout autre que je n'étois auparavant, et je m'estimois trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il est vrai qu'à bon appétit il ne faut point de sauce.

Le pain m'amusa plus long-temps que les œufs, attendu qu'il étoit très-mauvais, et que pour l'avaler il falloit, en dépit de moi, y aller lentement, ou bien j'aurois joué à m'étrangler; il n'y avoit pas de milieu, sur-tout lorsqu'après avoir mangé la croûte, ce que je fis d'abord, je voulus en venir à la mie, qui étoit encore tout en pâte; j'en sortis pourtant à mon honneur, mais ce fut à l'aide du vin, qui, dans ce quartier-là, est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner; je payai mon hôtesse et me remis gaiement en chemin. Mes pieds, qui avoient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étois déjà pour le moins à une bonne lieue de la taverne, et tout alloit bien jusque-là, quand la digestion, qui se faisoit, excita peu-à-peu dans mon estomac un tumulte, qui fut suivi de rapports dont je tirai un très-mauvais augure; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avoient trouvée en broyant les œufs, et je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait : je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette

amphibie. Aussi, ne pouvant la porter plus loin, je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

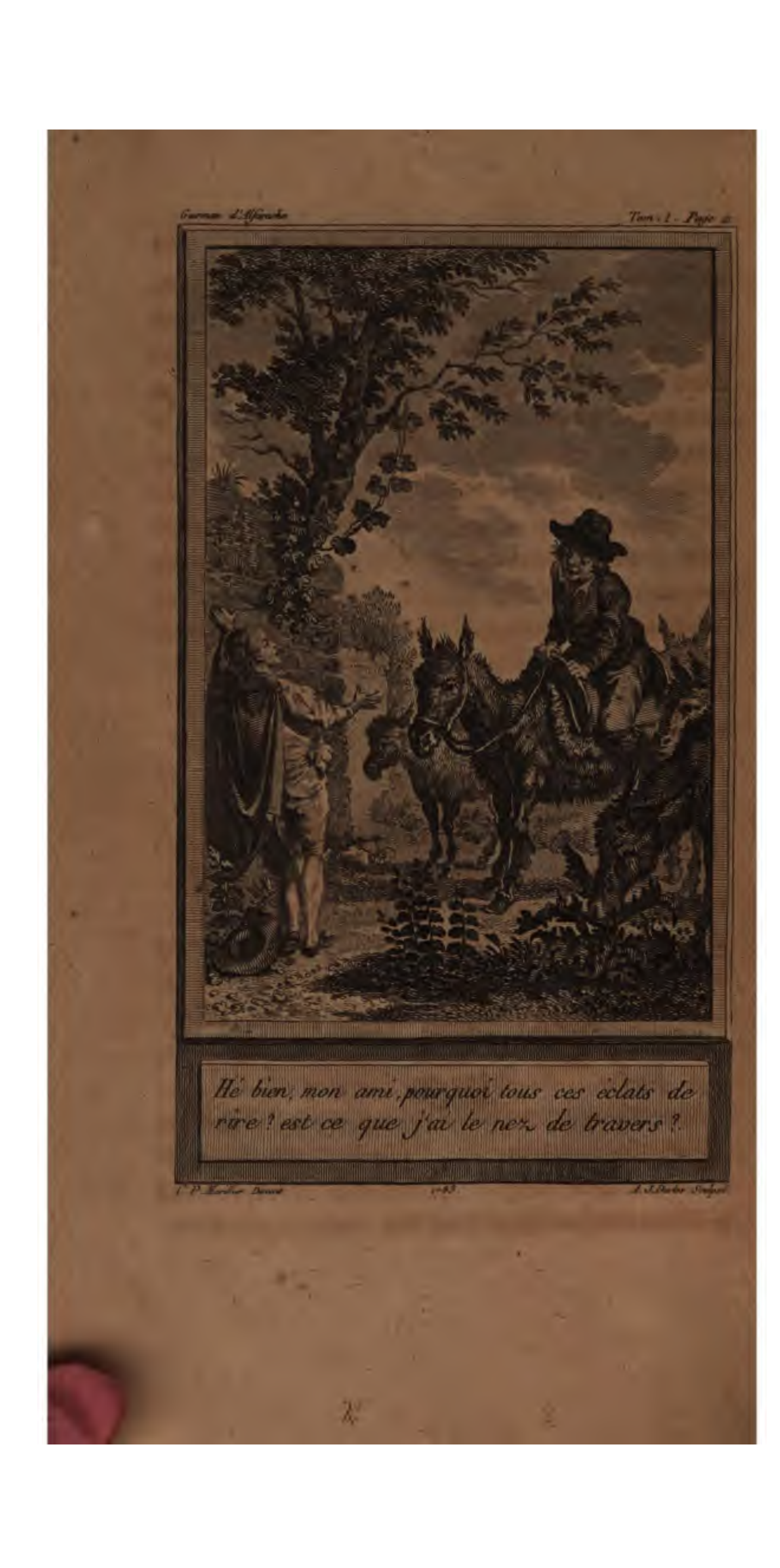
CHAPITRE V.

Il rencontre un ânier et deux ecclésiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et de quelle façon l'ânier et lui furent régalés dans une hôtellerie à Cantillana.

Je demeurai quelque temps appuyé contre une muraille qui servoit d'enclos à une vigne; j'étois pâle et abattu des efforts que j'avois faits. Il passa par cet endroit un ânier avec plusieurs ânes qui n'étoient point chargés; il s'arrêta pour me regarder; et, touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étois, il me demanda ce que j'avois. Je lui contai l'accident qui venoit de m'arriver; mais je ne lui eus pas si tôt dit que je l'imputois à certaine omelette que j'avois mangée dans la dernière hôtellerie, qu'il se mit à rire, mais à rire d'une si grande force, que, s'il ne se fût pas tenu à deux mains au bât de son âne, mon homme en seroit infailliblement descendu la tête la première.

Quand nous sommes affligés, nous n'aimons pas





Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire ? est ce que j'ai le nez de travers ?

qu'on se moque de notre affliction. Mon visage, qui étoit plus pâle que la mort, devint plus rouge que le feu : je regardai de travers ce maraud, et lui fis connoître, par un petit air mécontent, que son procédé ne me plaisoit point du tout ; je ne fis par-là que l'exciter à continuer ses ris : alors, jugeant que plus je me fâcherois, plus il auroit envie de rire, je le laissai s'en donner tout son saoûl ; aussi-bien je n'avois ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voies de fait, et je crois qu'à coups de poing je n'aurois pas été le plus fort ; cette considération fut cause que je filai doux, en quoi je marquai bien de la prudence. Il est d'un homme d'esprit, quelque offensé qu'il soit, de ne pas faire le brave pour s'en repentir ; d'ailleurs, je voulois ménager l'ânier à cause de ses ânes, dont je comptois bien que quelqu'un me porteroit jusqu'à la couchée, qui étoit encore assez loin de là. Néanmoins je ne pus m'empêcher de lui dire : Hé bien, mon ami, pourquoi tous ces éclats de rire ? Est-ce que j'ai le nez de travers ? Pour toute réponse à ces paroles, le voilà qui renouvelle ses ris immodérés.

Il plut pourtant à Dieu que cela finît. L'ânier, n'en pouvant plus, reprit peu-à-peu son sérieux, et me dit tout essoufflé : Mon petit seigneur, je ne me moque point de votre aventure : elle est assurément bien triste pour vous ; mais c'est qu'en me la racontant, vous m'avez fait ressouvenir d'une

autre qui vient d'arriver, dans la même hôtellerie, à cette vieille sorcière qui vous a si mal traité. Deux soldats qu'elle a régalés comme vous, lui ont fait payer le tout ensemble. Puisque nous allons le même chemin, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à monter sur un de mes ânes, et je vais à loisir vous conter cette histoire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je montai sur un de ces animaux, et me préparai à entendre ce que l'ânier avoit à me dire de ces deux soldats, que j'avois effectivement vus entrer dans l'hôtellerie dans le temps que j'en sortois.

Ces deux grivois, me dit-il, ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avoit à leur donner. Elle leur a répondu ainsi qu'à vous, qu'elle n'avoit que des œufs; là-dessus ils ont ordonné qu'on leur fît une omelette, et la vieille leur en a, peu de temps après, apporté une. Ils ont voulu la couper, et, trouvant quelque chose qui résistoit au couteau, ils l'ont examinée attentivement; ils ont aperçu trois petits paquets qui ressembloient fort à trois têtes mal formées de poussins, et dont les becs déjà un peu fermes ne permettoient nullement de douter de ce que c'étoit. Les soldats, après avoir fait une si belle découverte, sans en rien témoigner, ont couvert l'omelette d'une assiette, et demandé à l'hôtesse si elle n'avoit pas quelqu'autre chose qu'ils pussent manger : elle leur a proposé deux ruelles d'une alose qu'elle venoit de faire griller;

ils les ont acceptées et expédiées à la sauce blanche; après cela, l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille, comme pour compter avec elle, lui a appliqué sur le visage l'omelette qu'il tenoit dans sa main, et lui en a si bien frotté les yeux et le nez, qu'elle s'est mise à pousser de grands cris : alors l'autre soldat, feignant de blâmer son camarade et d'avoir pitié de cette malheureuse femme, a couru à elle, sous prétexte de la consoler, et lui a passé sur la face ses mains barbouillées de suie; ensuite ils sont sortis tous deux de la taverne en chargeant encore d'injures la vieille, qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous assure, poursuivit l'ânier, que c'étoit une chose à voir que l'hôtesse en cet état, et les mines agréables qu'elle faisoit en pleurant et en criant!

Le récit de cette ridicule aventure me consola un peu de la mienne, et me fit oublier les ris de l'ânier, qui ne manqua pas de se remettre à rire aussitôt qu'il eut achevé de parler; sans cela, il n'auroit pas été content de sa narration. Pendant ce temps-là nous avancions toujours; nous rencontrâmes deux ecclésiastiques qui, nous ayant aperçus de loin, nous attendoient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons prêtres, qui étoient fatigués, en avoient un très-grand besoin pour se rendre à Caçalla, où ils alloient aussi-bien

que l'ânier. Ils eurent bientôt fait leur marché avec lui. Ils montèrent chacun sur un âne, et nous continuâmes tous quatre notre chemin.

Le maître des montures étoit encore trop occupé du plaisir qu'il avoit eu dans l'hôtellerie de la vieille pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours : et moi, m'écriai-je en l'interrompant brusquement, je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse ; mais patience, elle n'est pas encore morte, et tout se paye à la fin. Les ecclésiastiques prirent garde à la vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles, et furent curieux de savoir pourquoi je les avois dites : l'ânier, qui ne demandoit pas mieux que de recommencer cette histoire, pour avoir une nouvelle occasion de rire, en fit part à ces messieurs ; et, comme il étoit en train, il leur conta aussi la mienne ; ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les ecclésiastiques désapprouvèrent fort la conduite de la vieille hôtesse, et ne blâmèrent pas moins mon ressentiment : Mon fils, me dit le plus âgé des deux, vous êtes jeune, un sang bouillant vous emporte et vous ôte l'usage de la raison ; sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un,

que de l'avoir commis en effet. Le prêtre ne borna point là sa remontrance; il me fit un long discours sur la colère et sur le désir de se venger : il sembloit que ce fût un sermon; je suis persuadé même que c'en étoit un qu'il avoit prêché plus d'une fois, et qu'il étoit bien aise de répéter pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certain que la plupart des choses qu'il me débita étoient au-dessus de ma portée et de celle de notre ânier, qui, toujours plein de sa vieille, rioit sous cape pendant que le prédicateur perdoit son temps à me prêcher. Enfin nous arrivâmes à Cantillana; les deux ecclésiastiques mirent pied à terre, prirent congé de nous jusqu'au lendemain matin, et allèrent loger chez un de leurs amis.

Pour moi, je n'abandonnai point l'ânier, qui me dit: Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette ville; l'hôte est un excellent cuisinier, et l'on ne nous donnera point là des œufs couvés. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir, que mon estomac avoit besoin d'un bon repas pour se rétablir. Nous allâmes descendre à la porte d'une maison d'assez belle apparence, et dont le maître vint nous accabler de civilités : c'étoit bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-là, et je ne fis que sauter, comme on dit, de la poêle à frire dans le feu. L'ânier conduisit ses bêtes à l'écurie, où il

demeura quelque temps à pourvoir à leurs besoins; et moi je me couchai par terre comme un homme qui avoit les cuisses rompues, et la plante des pieds enflée, pour avoir été trois ou quatre heures sur un âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation jusqu'à ce que l'ânier, m'étant revenu joindre, me dit : Voulez-vous bien que nous soupions? J'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour, pour arriver avant la nuit à Caçalla; je serois bien aise de me coucher de bonne heure. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de me mettre à table, pourvu qu'il voulût bien m'aider à me relever, et même à marcher, attendu que je ne pouvois me soutenir; il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui sus très-bon gré.

Nous appelâmes l'hôte, à qui nous dîmes que nous avions envie de bien souper : Messeigneurs, nous répondit le matois, il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chère, vous n'avez qu'à parler ; j'ai chez moi d'excellentes provisions. Sa réponse fut fort de mon goût; mais il avoit l'air fourbe, et paroissoit hâbleur en diable : il n'importe, dis-je en moi-même, qu'il soit tout ce qu'il lui plaira, et qu'il nous serve bien. Il faisoit aussi le plaisant et l'homme de belle humeur. Souhaitez-vous, poursuivit-il, que je vous présente une partie de la fressure d'un veau que j'ai tué hier? je vous en

ferai un ragoût des dieux ; c'étoit un veau, ajouta-t-il en me prenant les mains d'une manière caressante, le meilleur petit veau que vous ayez jamais vu. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie, mais je n'ai pu faire autrement ; il me coûtoit trop à nourrir dans ce temps de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard, nous le priâmes, si la fressure étoit apprêtée, de nous en apporter promptement un morceau. Elle est prête, nous dit-il, et tout assaisonnée. A ces mots, il courut à la cuisine en faisant des gambades, et revint quelques moments après avec deux plats, dans l'un desquels il y avoit de la salade, et dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jeter sur la salade dont je ne me souciois guère, et je commençai à manger de la fressure : elle n'avoit pas mauvaise mine ; et ce qui m'en déplaisoit, c'est que je trouvois qu'il y en avoit bien peu pour deux ventres affamés : j'avois plus tôt avalé un morceau que je ne l'avois dans la bouche, et la faim ne me permettoit pas de juger de ce que je mangeois. L'ânier remarquant, à la façon dont je m'y prenois, que bientôt il n'y auroit plus rien dans le plat de viande, quitta la salade pour venir du-moins me disputer les derniers morceaux, qui disparurent dans le moment. Nous demandâmes encore de la

fressure ; le bourreau d'hôte nous en apporta moins que la première fois, pour irriter notre appétit et nous en faire souhaiter davantage. En effet, le second plat ne nous amusa pas long-temps, et fut suivi d'un troisième.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres. Etant alors à demi rassasié, j'y allois un peu plus doucement, et je pouvois rendre plus de justice à la fressure ; je ne la trouvai plus si bonne, et je dis à l'hôte que s'il avoit quelqu'autre mets à nous servir, je le priois de nous l'apporter : il répondit que si nous voulions de la cervelle du même veau, il nous en feroit dans un instant un ragoût exquis, et qu'en attendant il nous donneroit une andouille faite des tripes, et de la fraise de la même bête ; ce qui, disoit-il, étoit un morceau très-friand. Je n'en portai pas un jugement si favorable lorsque j'en eus goûté ; elle sentoit si fort la paille pourrie, que j'en fis d'abord la grimace : je ne m'en plaignis pourtant point ; je me contentai de lâcher prise et de laisser faire mon camarade, qui, mangeant toujours de la même force, dévora l'andouille en moins de rien.

Enfin la cervelle arriva ; j'espérois qu'elle réveilleroit mon appétit : elle étoit accommodée avec des œufs, de manière que c'étoit une espèce d'omelette ; ce que l'indiscret ânier n'eut pas si tôt remarqué, qu'il fit un éclat de rire : cela me cha-

grina ; je m'imaginai que c'étoit pour me dégoûter de cette omelette, en me faisant souvenir de celle de la dînée : je lui reprochai sa malice ; mais il n'en rabattit pas un ris, ce qui produisit une assez plaisante scène : car l'hôte, qui ne savoit pourquoi l'un rioit tant, ni pourquoi l'autre se fâchoit, nous écoutoit en homme qui se croyoit intéressé dans cette affaire ; ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle, non plus que sur l'andouille et la fressure, il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur, et son trouble redoubla quand il m'entendit dire en colère à l'ânier que s'il continuoit à se moquer de moi, je jetterois la cervelle contre le mur. L'hôte pâlit à ces paroles ; il lui sembla qu'on lui reprochoit son crime ; mais voulant paroître ferme et résolu, il affecta de nous envisager tous deux, et de nous dire d'un air de fureur, en enfonçant son bonnet : Vive Dieu ! il ne faut point tant rire ; je vous soutiens, et vous soutiendrai toujours, que c'est une bonne cervelle de veau : si vous ne voulez pas m'en croire, je m'offre à vous le prouver par témoins ; il y a plus de cent personnes qui m'ont vu tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu surpris, mon compagnon et moi, de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout ; ce fut pour l'ânier un sujet de rire sur nouveaux frais ; et pour le coup je ne pus m'empêcher de suivre son exemple,

quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie : nous achevâmes par-là de déconcerter notre hôte, qui, ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mèche, en devint plus furieux. Il ôta brusquement le plat de dessus la table, en nous disant : Allez rire et manger ailleurs ; je ne loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe : vous n'avez qu'à me payer et sortir de ma maison; après quoi je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade, qui se sentoit de l'appétit, ne vit pas sans peine emporter le plat. Il prit son sérieux, et dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous, cousin? Qui vous demande votre âge? et qui vous appelle grosse tête? Grosse tête ou non, répliqua l'hôte ; je dis que c'est une tête de veau bien fraîche et des meilleures. Il prononça ces mots avec toutes les démonstrations d'un homme qui se préparoit à nous battre ; mais l'ânier, qui le connoissoit mieux que moi, et qui étoit bon pour lui, se levant de table, et faisant à son tour le rodomont : Par saint Jacques! s'écria-t-il, est-ce qu'il y a quelque ordonnance qui règle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie? ou si l'on a mis une taxe là-dessus? Je ne vous dis pas cela, répondit l'hôte d'un air radouci ; je dis seulement que je ne souffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi, ni qu'on me fasse passer pour un

homme qui traite mal ses hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement? reprit l'ânier? Qui songe à se moquer de vous? Remettez promptement sur la table cette cervelle, vous verrez que ce n'est point de cela que nous rions. Croyez-moi, laissez rire et pleurer les gens chez vous sans y trouver à redire.

Ce discours de l'ânier fit son effet; le délicieux ragoût, qui nous avoit été comme arraché des mains, nous fut rendu, et nous voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit sa place, et continuant de parler à l'hôte : Apprenez, lui dit-il, que si je me moquois de vous, je ne vous en cacherois pas la cause, tant je suis franc; c'est mon caractère : ce n'est donc pas de vous que nous rions; c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez là; elle m'a fait souvenir de certaine aventure que mon petit camarade que vous voyez a eue aujourd'hui dans une taverne où nous avons dîné. Si l'ânier en fût demeuré là, j'en aurois été quitte à bon marché; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer pour la troisième fois l'histoire des deux soldats et la mienne, dont il fit impitoyablement le récit à notre hôte dans des termes, et avec de si grandes démonstrations de joie, qu'il sembloit se baigner en eau rose en faisant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail, et jugeant qu'il avoit

pris l'alarme mal-à-propos, il s'avisa de jouer un autre personnage. Il interrompoit à tout moment l'ânier par des *Sainte Vierge! Grand Dieu du ciel!* et autres semblables exclamations dont toute la maison retentissoit, et qu'il accompagnoit de grimaces hypocrites : *Que Dieu punisse*, dit-il, quand l'autre eut cessé de parler, *Que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir!* Comme le sien étoit de voler, et qu'il s'en acquittoit fort bien, il ne se croyoit pas apparemment intéressé dans cette imprécation. Après avoir achevé ces mots, il se tut et se promena quelques moments dans la salle; puis tout-à-coup reprenant la parole d'une voix tonnante : « Comment est-il possible, s'écria-t-il, que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille, et que sa maison ne soit pas abîmée? Il n'y a pas un voyageur qui ne se plaigne de cette créature-là, et de ce qu'elle donne à manger. Il ne sort pas de chez elle un passager qui ne la maudisse et ne fasse serment de ne plus s'arrêter dans sa taverne. Si les officiers de justice qui, par le devoir de leurs charges, sont obligés de mettre ordre à ses friponneries, les souffrent sans rien dire, ils savent bien pourquoi. O ciel! dans quel temps vivons-nous »!

Cet honnête homme, en cet endroit, poussa un profond soupir et garda le silence, mais d'un air à nous persuader qu'il en pensoit encore plus qu'il

n'en avoit dit. Je comptois qu'il ne nous étourdiroit plus de pareils discours; je comptois sans mon hôte. Il se remit de plus belle sur la friperie de la vieille, et, sans exagération, nous en eûmes pour une grosse demi-heure. Après quoi il finit en disant : « Je rends un million de graces au ciel de ne pas ressembler à cette maudite hôtesse, et d'être un homme de bien et d'honneur. Je vais tête levée par tout le monde, sans craindre que quelqu'un m'ose faire le moindre reproche. Tout pauvre que je suis, il ne se fait point de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, Dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle est : un chat n'y passe pas pour un lièvre, ni une vieille brebis pour un agneau. Que personne ne songe à tromper les autres; c'est s'abuser soi-même. Qui mal fait, mal trouvera ».

Heureusement pour l'ânier et pour moi, l'hôte manquant d'haleine fut obligé de s'arrêter là; je saisis ce moment pour lui demander s'il n'avoit point de fruits. Il répondit qu'il lui étoit arrivé depuis peu de très-bonnes olives : tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de dévorer la cervelle. J'avois fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'andouille; cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reste. Jamais loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'ânier; il ne pouvoit se

rassasier : il y avoit pour le moins une heure que nous étions à table, et l'on eût dit, à le voir, qu'il ne faisoit que de s'y mettre. Pour moi, je m'accommodai fort bien des olives, qui étoient excellentes, de même que le vin. A l'égard du pain, quoiqu'assez méchant, il pouvoit passer pour bon en comparaison de celui de la dînée.

Tel fut notre souper. Comme nous devions partir de grand matin le jour suivant, nous recommandâmes à notre hôte de nous préparer de bonne heure à déjeûner ; ensuite nous allâmes nous coucher sur de la vieille paille, après avoir étendu dessus quelques couvertures pour nous servir de matelas. La fatigue de la journée et la quantité de vin que j'avois bu me procurèrent un sommeil si profond, que les puces, dont je fus la proie toute la nuit, n'eurent pas le pouvoir de le troubler ; je crois que j'aurois dormi jusqu'au lendemain au soir, si l'ânier ne m'eût réveillé au lever de l'aurore, pour m'avertir qu'il étoit temps de songer à notre départ. Je fus bientôt prêt, je n'eus qu'à me secouer et qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étoient mêlés ; j'avois tout l'air d'un petit monstre, dans l'état où les puces m'avoient réduit. Elles m'avoient tellement défiguré le visage, qu'on m'auroit pu prendre pour un garçon qui avoit la rougeole ; si dans ce moment-là j'eusse été transporté dans la place de

Séville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour-là étoit un dimanche : nous commençâmes par aller entendre la messe, puis nous revînmes à l'hôtellerie, où mon gourmand de camarade n'oublia point le déjeûner; ce fut le premier soin dont il s'embarrassa. Messeigneurs, nous dit l'hôte, j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir, et je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être présenté. L'ânier, à qui ce discours faisoit venir l'eau à la bouche, courut se mettre à table, et se jeta sur le ragoût, qui lui parut aussi bon que s'il eût été de chair de paon : je demeurai quelques moments à le regarder, sans me sentir la moindre envie de l'imiter, soit que mon appétit ne fût pas ouvert de si bon matin, soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac; mais il y alloit d'une manière à persuader qu'il mangeoit la meilleure chose du monde. Outre cela, craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeûner, je fis un effort pour avaler quelques morceaux : bien loin de trouver le veau aussi ragoûtant que mon camarade le disoit, le goût m'en parut désagréable; quant à la sauce, comme l'hôte avoit eu ses raisons pour y prodiguer le poivre et le sel, elle prenoit si fort à la gorge, qu'il m'y fallut renoncer aussitôt que j'en eus tâté; de plus, la

viande étoit si dure, que je ne pus m'empêcher de dire : voilà un veau bien coriace; j'ajoutai même qu'il n'avoit pas le goût de son espèce. Notre hôte qui m'entendoit prit la parole, en rougissant un peu, malgré son impudence : Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'il n'est pas assez mortifié. L'ânier croyant ce qu'avançoit l'hôte, ou du-moins que j'avois tort d'être si délicat, s'écria d'un ton railleur : Ce n'est pas cela, c'est que notre jeune cadet de Séville a toujours été nourri d'œufs frais et de craquelins; tout autre chose est mauvaise pour lui.

Je haussai les épaules à ce trait de mon camarade, et ne dis pas un mot; ne sachant si je n'étois pas effectivement trop difficile, ou plutôt m'imaginant être déjà dans un autre monde : cependant je ne pus me résoudre à mettre la main au plat, et je commençai à faire des réflexions qui n'étoient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emportement de l'hôte lorsqu'il nous avoit vus rire le soir au souper; le serment qu'il nous avoit fait sans nécessité; et comme toute personne qui veut se justifier avant qu'on l'accuse se rend suspecte, je jugeai qu'il y avoit de la friponnerie là-dedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenue contre lui, la vue et l'odeur de son vilain veau commencèrent à me faire mal au cœur; je ne pus demeurer plus long-temps à table, et je

me levai en attendant qu'il plût à l'ânier d'en faire autant; ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fût une pièce de résistance, mon compagnon n'en fit qu'un fort léger repas : après quoi, je lui dis de compter avec l'hôte, pour savoir ce que nous devions; mais il me répondit d'un air honnête que c'étoit si peu de chose, qu'il se chargeoit de le satisfaire, que je ne devois point m'embarrasser de cela.

Ce procédé noble d'un ânier me surprit extrêmement, ou pour mieux dire me charma; si j'eusse été bien en espèces, je me serois sans doute piqué d'honneur : je n'aurois pas souffert qu'il eût payé pour moi; mais ma bourse étoit si plate, qu'il ne me convenoit point de disputer de générosité : je le laissai donc sans façon faire tous les frais; par reconnoissance je l'aidai à étriller, à frotter, à mener boire ses ânes, à leur faire manger leur orge, et à les accommoder. Il n'y avoit rien que je ne fusse prêt à faire pour lui marquer jusqu'à quel point j'étois pénétré de ses belles manières à mon égard.

CHAPITRE VI.

L'hôte vole le manteau de Guzman. Grande rumeur dans l'hôtellerie.

Pour être plus propre à rendre service à mon ami l'ânier, et mieux l'aider à mettre ses ânes en état de partir, je fis un paquet de mon manteau que je posai sur un banc ; mais, peut-être un quart-d'heure après, ayant jeté la vue de ce côté-là, je m'aperçus que mon manteau n'y étoit plus : cela m'alarma d'abord ; néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine, croyant que l'hôte ou l'ânier l'avoit caché exprès pour me le faire chercher et se divertir un peu de l'inquiétude que cela me causeroit.

Je ne pouvois soupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour, attendu qu'il n'y avoit qu'eux qui fussent entrés dans l'écurie où mon manteau avoit été pris. Je le demandai premièrement à mon camarade, qui me dit qu'il ne s'amusoit point à ces sortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôte, qui d'abord eut recours aux serments pour me persuader qu'il n'avoit aucune part au vol dont je lui parlois : là-dessus je me

mis à chercher mon manteau dans la maison; je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut, sans oublier le moindre endroit qui pouvoit le recéler: j'accusois de ce larcin, dans le fond de mon ame, mon hôte, dont la seule physionomie justifioit mon accusation.

J'entrai par hazard dans une arrière-cour, dont je n'ouvris pas sans peine la porte, et là j'aperçus des objets qui détournèrent pour quelques instants ma pensée de mon manteau: je vis sur le pavé une grande mare de sang fraîchement répandu, et à côté la peau d'un jeune mulet étendue avec les quatre pieds qui y tenoient encore, aussi-bien que les oreilles et la tête qu'on avoit ouverte, pour en tirer la cervelle et couper la langue. Je considérai ce spectacle, non sans horreur, et je dis en moi-même: Voilà donc la dépouille de notre excellent veau; il est juste que mon compagnon la voye de ses propres yeux; il y a pour le moins autant d'intérêt que moi. J'allai vîte à l'écurie retrouver l'ânier, à qui je dis tout bas que je voulois lui faire voir quelque chose qui en valoit bien la peine. Il me suivit. Je le menai à l'arrière-cour, où lui montrant les restes des deux bons repas que nous avions faits: Hé bien, mon ami, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci? est-ce que je ne me nourris que de craquelins et d'œufs frais? Contemplez avec volupté ce veau délicat

dont l'hôte vous a fait ces ragoûts que vous avez trouvés si friands. Voyez de quoi cet habile cuisinier nous a régalés.

Le bon ânier demeura si honteux qu'il ne put me répondre : C'est donc là, poursuivis-je, cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des lièvres, ni des brebis pour des agneaux, mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau. Mon compagnon, triste et rêveur, regagna l'écurie, et moi je cherchai l'hôte pour lui parler vigoureusement. Je m'imaginois que, pour l'obliger à me restituer mon manteau, je n'avois qu'à lui faire connoître que j'avois tout découvert, et le menacer d'en avertir la justice : comme en effet, il est défendu, par une loi expresse et sous de grosses peines, en Andalousie, d'avoir chez soi de pareilles bêtes, et de faire couvrir les juments par des ânes. Il se soucioit peu d'observer cette loi, ayant eu depuis huit jours un mulet d'un âne et d'une petite jument galicienne, qu'il mettoit sur leur bonne-foi dans la même écurie : il s'étoit imaginé qu'il pouvoit impunément le présenter pour du veau à des passagers, qui d'ordinaire ne manquent pas d'appétit.

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits, où il s'occupoit à laver une pièce du veau supposé ; il la cacha si tôt qu'il m'aperçut. Je l'abordai d'un air d'assurance, et lui dis d'un ton ferme de me

rendre mon manteau, ou bien que j'irois me plaindre à la justice. A ces mots, qui ne l'épouvantèrent point, il me regarda d'un œil méprisant, m'appela petit fat, et me dit qu'il me donneroit le fouet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la manière dont il me traitoit : je m'abandonnai à mon ressentiment; et, sans avoir égard à l'inégalité de nos forces, je lui répondis qu'il n'étoit qu'un voleur et qu'un fripon; que je le défiois d'oser mettre la main sur moi. Il parut piqué de ma réponse, et s'avança comme pour me maltraiter; mais sans attendre ce géant, car c'en étoit un par rapport à moi, je lui jetai à la tête une pierre que j'avois ramassée : par bonheur pour lui elle ne fit que friser ses oreilles. Alors, au-lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de son corps, il courut à sa chambre, d'où il revint un instant après avec une longue épée nue à la main. Loin de fuir devant ce matamore, je me mis à l'apostropher dans des termes injurieux, jusqu'à le traiter de lâche et de poltron, qui n'avoit pas honte de se servir d'une rapière contre un enfant qui n'avoit point d'autres armes que des pierres pour se défendre.

Au bruit de mon apostrophe, les valets et les servantes accoururent, et furent tout effrayés de voir leur maître armé d'une épée; d'un autre côté,

mon camarade, irrité contre le fripon auquel il en vouloit pour les ragoûts détestables qu'il lui avoit fait manger, vint à mon secours avec une fourche; de sorte que l'ânier et moi d'une part, l'hôte, sa femme, ses enfants et ses domestiques de l'autre, nous faisions un vacarme de tous les diables; on eût dit de dehors qu'indubitablement il se passoit une sanglante scène dans l'hôtellerie: tous les voisins en sont en peine, tout le monde accourt; on frappe à la porte qui étoit encore fermée; on l'enfonce pour être plus tôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend: une troupe de gens de justice paroît, des archers, des greffiers et des alcades; car, pour les péchés des habitants, il y avoit des juges dans la ville de Cantillana.

Ces alcades ne furent pas plus tôt dans la maison avec toute leur séquelle, que chacun d'eux prétendit que la connoissance de cette affaire lui appartenoit; ce qui forma deux partis. Les greffiers et les archers se divisèrent aussi selon leurs divers intérêts, et leur partage sur la compétence excita une furieuse dispute entre eux. Nouvelle guerre, nouveau bruit; on ne s'entend plus: voilà les juges et les greffiers qui s'échauffent les uns contre les autres; ils se font des reproches, se disent d'horribles vérités; ils en viennent aux injures, et des injures ils en seroient peut-être venus aux mains, si quelques honnêtes bourgeois de la ville, qui

étoient entrés avec eux dans l'hôtellerie pour savoir de quoi il s'agissoit, ne se fussent entremis pour les accorder; ce qui ayant été fait, Dieu sait comment, il ne fut plus question que de notre querelle: on débuta, comme de raison, par me saisir; c'est toujours par l'endroit le plus foible que la corde se rompt. J'étois un étranger sans appui et sans connoissance; la justice ne pouvoit manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces alcades; ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner: je leur contai tout naturellement le sujet de mon démêlé avec l'hôte pour mon manteau; ensuite, les ayant tirés à part, j'ajoutai à cette histoire celle du mulet; je leur dis qu'ils trouveroient encore la peau de cet animal dans l'arrière-cour, et quelques morceaux en étuvée dans la cuisine. Sur ce dernier article de ma déposition, les juges laissèrent là mon manteau pour courir à l'arrière-cour, après avoir, par provision, fait arrêter l'hôte, qui n'en fit que rire, s'imaginant que c'étoit au sujet du manteau, que personne ne lui avoit vu prendre; mais lorsqu'on lui produisit la peau du mulet avec toutes les autres pièces justificatives, il devint pâle comme un criminel confondu; et dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il en dit plus qu'on ne lui en demandoit; il ne marqua de la fermeté que sur mon

manteau: le scélérat, par un esprit de vengeance, ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les alcades envoyèrent ce misérable en prison; ce qui me causa quelque joie au milieu de mes peines : je dis au milieu, car je n'étois pas encore au bout. Les greffiers, gens aussi humains que désintéressés, jugeant que j'étois un garçon de famille, et que je pouvois avoir un père riche, conseillèrent chrétiennement aux juges de me faire arrêter aussi à tout hazard: ce conseil, qui se trouva fort du goût des alcades, alloit être suivi, si les bourgeois qui étoient présents ne se fussent opposés à une si grande injustice, en disant tout haut que si cela s'exécutoit, le battu payeroit l'amende. Les murmures de ces honnêtes gens l'emportèrent pour le coup sur la bonne volonté des officiers de justice, qui me firent grace par politique.

D'une autre part, l'ânier, triste témoin de tout ce qui se passoit, et mourant de peur qu'on ne se saisît de ses ânes et de lui, me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce pays de bénédiction, où le moindre malheur qui pouvoit arriver à un homme de bien étoit de perdre son manteau. J'approuvai fort son avis : nous montâmes à la hâte sur nos bêtes, et nous sortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE VII.

Il arrive un nouveau malheur à Guzman et à l'ânier.

Nous avions tant d'envie d'être hors de la ville, que nous commençâmes à donner du talon à nos ânes, qui servirent bien notre impatience : il sembloit qu'à notre exemple ils eussent pris en aversion cette hôtellerie, et qu'ils craignissent d'y laisser leur peau ; mais quand nous fûmes dans la campagne, nous n'allâmes plus qu'au petit pas, tous deux gardant un profond silence, et chacun occupé de ses pensées. Il faisoit beau voir alors la contenance de mon ami l'ânier : il n'avoit plus envie de rire depuis qu'il avoit vu la dépouille du mulet; il n'étoit nullement tenté de me railler sur nos admirables repas, il craignoit trop les reparties que j'aurois pu lui faire; il avoit mangé six fois plus que moi de l'andouille et de la cervelle ; et pour le ragoût du matin, il l'avoit encore tout entier dans le ventre : enfin j'aurois eu de quoi triompher, s'il se fût avisé de vouloir plaisanter ; mais il étoit bien éloigné d'y penser.

S'il avoit sujet de rêver désagréablement, je n'étois pas plus satisfait des images qui venoient s'offrir à mon esprit. O ciel! disois-je, quelle étoile malheureuse m'a tiré de la maison de ma mère? A-peine ai-je mis le pied dehors, que tout m'est devenu contraire; un malheur n'a fait que m'en présager un autre. Pour premier gîte, il m'a fallu coucher à la porte d'une chapelle, et cela sans souper; le lendemain, j'ai dîné d'une omelette aux poussins, et l'on m'a régalé le soir de divers ragoûts de mulet travesti en veau; la nuit, j'ai été dévoré des puces, heureusement je n'en ai rien senti; aujourd'hui, il n'a tenu qu'à moi de faire aussi bonne chère, et qui pis est, on m'a volé mon manteau: il ne me manquoit plus que d'aller en prison tenir compagnie au voleur, et il n'a pas tenu aux greffiers que cela ne me soit arrivé.

Toutes les fois que je pensois à ce vol, je soupirois amèrement; son souvenir m'affligeoit plus que tout le reste: en effet, j'avois bien raison d'en être touché; l'estomac peut se remettre d'un mauvais repas; une désagréable nuit est réparée par une bonne: mais le moyen de réparer la perte d'un manteau, quand on a aussi peu d'argent que j'en avois? Néanmoins le mal étant sans remède, je me résolus à prendre patience; j'avois ouï dire que la vie de l'homme étoit un mélange de bonheur et de malheur, de plaisir et de peine: si cela

est, disois-je, console-toi, Guzman ; tu es sur-le-point de trouver quelque bonne fortune, puisque tu n'as éprouvé que des disgraces depuis ton départ de Séville.

Plein d'une si douce espérance, je commençois à reprendre courage, lorsque deux hommes, qui avoient assez l'air de ce qu'ils étoient, et qui venoient derrière nous au grand trot sur des mules, nous ayant atteints, me considérèrent avec attention, comme des gens qui cherchoient quelqu'un qui me ressembloit; leur figure toute seule n'étoit que trop capable de me troubler : jamais la Sainte-Hermandad, dont ils avoient l'honneur d'être membres, n'a peut-être eu de confrères d'une mine plus effroyable. Je leur parus surpris, et même un peu effrayé de ce qu'ils me regardoient entre deux yeux : il ne leur en fallut pas davantage pour sauter à terre; en même-temps, ils vinrent fondre sur moi l'un et l'autre; ils me jetèrent à coups de poing de mon âne en bas; puis, me saisissant par un bras, l'un des deux me dit d'un ton d'archer : Ah ! te voilà, fripon de voleur ! nous te tenons enfin : allons, petit misérable, rends cet argent, rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout-à-l'heure à cet arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces mots, quelque chose que je pusse dire pour ma défense, ils se mirent à me houspiller et à

me souffleter de manière qu'un soufflet n'attendoit pas l'autre.

Le trop charitable ânier, touché de compassion de me voir traiter si cruellement, voulut représenter à ces furieux que sans doute ils se méprenoient : il fut fort mal payé de sa remontrance; ils lui tombèrent sur le corps, et quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il étoit mon receleur, et l'arrêtèrent avec tous ses ânes, en lui demandant où il avoit mis cet argent et ces pierreries. Comme il ne pouvoit leur répondre autre chose, sinon qu'il ignoroit de quel argent et de quelles pierreries ils nous parloient, ce fut un nouvel orage de coups de bâton qui creva sur lui. Je confesse ici ma mauvaise inclination, je ressentis une maligne joie en voyant maltraiter ainsi ce pauvre diable, à qui je portois guignon; je m'imaginois que c'étoit à lui que je devois imputer la perte de mon manteau et notre horrible souper. Après qu'ils nous eurent bien étrillés, ils nous fouillèrent exactement; et, ne trouvant pas ce qu'ils cherchoient, ils nous lièrent les mains avec des cordes, dans le dessein de nous mener en laisse à Séville. Nous étions déjà tous deux attachés comme des lévriers, lorsque celui des archers qui m'avoit lié les mains, dit avec surprise à son compagnon : Holà, ho ! camarade, nous faisons les choses avec bien de la précipitation; je crois, Dieu me par-

donne, que nous nous sommes trompés : le drôle que nous poursuivons n'a point de pouce à la main gauche, et il ne manque pas un doigt à celui-ci. L'autre archer sur cela s'avisa de tirer de sa poche leurs instructions, et de les lire à haute voix : le voleur, après lequel ils couroient, y étoit peint d'une façon qui ne s'accordoit point avec ma figure; outre qu'il y étoit marqué qu'il lui manquoit un pouce, il étoit dit qu'il avoit dix-neuf à vingt ans, et des cheveux noirs et longs qui lui tomboient sur le dos en queue de cheval; au-lieu qu'on ne pouvoit me donner tout au plus que quatorze ans, et que j'avois des cheveux très-courts, roux et crépés. Ils virent bien qu'ils avoient fait un quiproquo; ils nous délièrent, prirent pour leurs vacations quelques réaux que l'ânier avoit dans sa poche, nous firent des excuses en nous riant au nez, et remontèrent sur leurs mules, laissant les battus tout roués de coups, principalement mon ami l'ânier, dont les épaules épaisses et robustes avoient été moins ménagées que les miennes : en récompense, j'avois la bouche pleine de sang, et les dents ébranlées des coups de poing que j'avois reçus.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes et de continuer notre route, mais aussi tristement que tu le pourrois faire dans une semblable conjoncture : quand nous fûmes à

un quart de lieue du village del Pedoso, nous aperçûmes et joignîmes nos deux ecclésiastiques, qui marchoient pas-à-pas en nous attendant.

Je leur appris le sujet de notre retardement; car, dans l'état où étoit l'ânier, il n'avoit pas le courage de desserrer les dents. Les bons prêtres nous plaignirent fort; la dernière de nos aventures surtout leur parut la plus fâcheuse, et donna occasion à un de ces messieurs de dire: Dieu garde tout honnête homme de trois saintes qui sont en Espagne; savoir, la sainte Inquisition, la sainte Hermandad et la sainte Cruzada! Dieu préserve un innocent particulièrement de la sainte Hermandad! Il y a encore quelque espérance de justice avec les deux autres; mais tout ce que je puis dire de celle-là: Bienheureux sont ceux qui ne tombent point entre ses mains!

L'ecclésiastique, qui m'avoit régalé d'un sermon le jour précédent, et qui se sentoit une grande démangeaison de prêcher encore, fit adroitement rouler la conversation sur les plaisirs du monde, pour avoir occasion de nous dire qu'il n'y en a que de faux sur la terre, et que si l'on en vouloit trouver de véritables, il falloit les aller chercher au ciel; que toutes les fêtes même où l'on se promettoit les plus grands plaisirs, étoient toujours accompagnées ou suivies de quelques chagrins. Monsieur le bachelier, ajouta-t-il en s'adressant à

son camarade, souhaitez-vous que je vous raconte à ce propos une fable qui me semble digne d'être écoutée? Vous ne serez pas fâché de la savoir; la voici. En même-temps il la débita dans ces termes, sans attendre la réponse de son compagnon.

« Jupiter n'étant pas content d'avoir créé pour les hommes tout ce qui se voit sur la terre, par un excès d'amour pour eux, envoya dès les premiers temps le dieu du plaisir résider dans ce bas monde, uniquement pour les réjouir. Mais les hommes, et encore plus les femmes, s'attachant à ce nouveau dieu qui les charmoit par ses attraits, résolurent de ne reconnoître que lui pour leur divinité; ils se flattèrent qu'il avoit de quoi combler tous leurs vœux : ainsi, croyant pouvoir se passer de tous les autres dieux du ciel, ils commencèrent à les oublier : les prières, les sacrifices, les victimes, tout ne fut plus que pour le dieu du plaisir. Jupiter, comme le plus offensé, fut si sensible à l'ingratitude de ses créatures, qu'il crut devoir se venger d'elles : il assembla les immortels pour les consulter, de peur qu'on ne l'accusât de n'avoir écouté que sa colère.

Tous les dieux en général blâmèrent le procédé des hommes plus ou moins, selon les sentiments que chacun avoit pour eux. Les plus débonnaires représentèrent à Jupiter que les mortels n'étoient que des mortels, c'est-à-dire des créatures foibles,

pleines de défauts, et desquelles on ne devoit attendre que de l'imprudence et de l'indiscrétion; que le maître des dieux, bien loin de voir leur foiblesse d'un œil irrité, il lui convenoit plutôt d'en avoir pitié, et de leur pardonner, au-lieu de songer à les punir. Si nous étions hommes comme eux, ajoutèrent-ils, nous ne nous conduirions pas autrement, peut-être même ferions-nous pis; d'ailleurs, considérez quel dieu vous leur avez donné? voyez de quelle sorte il en use avec eux? Il ne les abandonne point, il flatte leurs désirs, et a des manières ravissantes dont ils sont enchantés. Vous, au contraire, vous ne vous montrez que de temps en temps, et presque toujours la foudre en main; en un mot, vous les effrayez, et vous ne devez pas être étonné s'ils vous aiment moins qu'ils ne vous craignent: au reste, ils peuvent se corriger, et rentrer en eux-mêmes, quand on les aura sérieusement avertis du tort que fait aux immortels, et principalement à vous, l'aveugle attachement qu'ils ont pour cette divinité.

Lorsque les dieux pacifiques eurent fait cette remontrance à Jupiter, Momus, qui haïssoit les hommes, lui en voulut faire une autre toute contraire; mais il la commença dans des termes si libres, que le souverain des cieux lui ferma la bouche en lui disant qu'il parleroit à son tour. D'autres divinités, qui n'étoient pas mieux intentionnées

pour le genre humain que Momus, voulurent persuader au fils de Saturne qu'il devoit détruire les hommes; que c'étoient des êtres inutiles, et dont les dieux n'avoient pas besoin. D'autres immortels moins emportés, croyant lui donner un avis admirable, lui conseillèrent de réduire en poudre ces coupables humains, et d'en créer d'autres plus parfaits, puisque c'étoit une chose qu'il pouvoit faire d'un souffle : alors Apollon demanda permission de parler, et dit, avec cet air de douceur qu'on lui attribue, ces paroles au père des dieux :

Jupiter, divinité remplie d'amour et de bonté, tu es si justement irrité contre les hommes, que quelque vengeance cruelle qu'il te prît envie d'en tirer, aucun habitant de l'Olympe n'oseroit s'opposer à ta volonté : il n'est pas moins de l'intérêt de tous les dieux en général que du tien, que les mortels ne payent pas d'ingratitude les graces et les bienfaits qu'ils reçoivent de nous tous les jours. Mais, après tout, je ne puis m'empêcher de te remontrer que si tu fais périr les humains, c'est ton propre ouvrage que tu détruis. Ce monde, que tu as créé et embelli de mille choses admirables que tu y as fait naître, ne sera plus d'aucune utilité; nous ne quitterons pas le ciel pour aller l'habiter. De détruire les hommes pour en faire de nouveaux, cela ne te fera point d'honneur; on dira que tu ne peux qu'en deux fois rendre tes

œuvres parfaites : laisse le genre humain tel qu'il est ; il y va de ta gloire de le maintenir comme tu l'as créé : je ne sais pas même s'il seroit de l'intérêt des dieux que les hommes n'eussent aucune imperfection : s'ils n'étoient pas foibles et pleins de misères, auroient-ils besoin de nous ?

Cependant, poursuivit-il, ce sont des ingrats qu'il faut punir ; tu leur as fait présent du dieu du plaisir, et ils s'y sont trop attachés : hé bien, il n'y a qu'à le leur arracher, et leur envoyer à sa place le dieu du déplaisir son frère ; ce sera les châtier par le même endroit qu'ils t'ont offensé : ils reconnoîtront bientôt leur faute, et tu les verras recourir à ta bonté, pour la supplier de leur pardonner leur aveuglement ; tu seras alors pleinement vengé, et tu pourras leur faire grace, ou les abandonner à la tyrannie de leur nouvelle divinité. Voilà, grand Jupiter, ce qui me semble convenir à ta gloire en cette occasion ; mais le maître du ciel et de la terre sait mieux que moi quelle résolution il doit prendre.

Apollon cessa de parler, et Momus, qui avoit préparé un discours que sa haîne pour les hommes lui avoit suggéré, voulut agraver leur faute ; il ne laissa pas toutefois d'être la dupe de sa mauvaise volonté : tous les autres immortels, qui connoissoient son aversion pour les humains, rejetèrent son avis, et furent de celui d'Apollon. Mercure,

suivant le résultat de l'assemblée céleste, fendit l'air aussitôt, et descendit sur la terre, où il trouva les hommes occupés, charmés, possédés du dieu du plaisir; mais quand il se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avoit de le leur enlever, ce fut un soulèvement général, tant du côté des femmes que de celui des hommes; on ne vit jamais une telle fureur : ils se rangèrent tous autour de leur divinité chérie, en protestant qu'ils mourroient tous plutôt que de souffrir qu'on la leur ôtât.

Mercure remonta au ciel en diligence, pour informer de ce désordre Jupiter, dont la mauvaise humeur contre les hommes fut augmentée par cette nouvelle; néanmoins Apollon, qui les aimoit toujours, intercéda pour eux encore auprès de lui, et fit si bien, qu'il l'empêcha de lancer la foudre sur ces malheureux : Maître de l'Olympe, lui dit-il, ayez pitié de ces foibles créatures. Au-lieu de laisser tomber votre tonnerre sur ces insensés, permettez que je vous propose un moyen de les rendre plus raisonnables; trompons-les par un tour d'adresse : arrachons-leur le dieu du plaisir sans qu'ils s'en aperçoivent, en mettant à sa place et sous sa figure le dieu du déplaisir.

Le stratagême fut approuvé, et Apollon voulut lui-même s'employer à le faire réussir : il descendit sur la terre avec le déplaisir déguisé; il trouva les femmes et les hommes en armes auprès

du plaisir, pour le défendre envers et contre tous: il leur fascina les yeux, et fit aisément l'échange qu'il avoit dessein de faire; après quoi il retourna vers les immortels pour rire avec eux de l'erreur où il venoit de jeter les humains, qui depuis ce temps-là, croyant avoir encore le dieu du plaisir, sacrifient à son frère sans le connoître ».

Cette fable fut applaudie du bachelier, qui convint, avec l'ecclésiastique qui venoit de la conter, qu'effectivement les plaisirs de la vie nous séduisent par de belles apparences sans avoir aucune réalité. Hélas! disois-je en moi-même pendant qu'ils raisonnoient là-dessus, cela n'est que trop véritable. Quand je me suis mis en tête de voyager, je me formois une idée charmante de mon voyage, je me repaissois l'esprit de mille agréables images dont je ne connois déjà que trop la fausseté. Après que les ecclésiastiques eurent assez long-temps moralisé sur cette matière, le bachelier dit à son compagnon: Pour égayer un peu l'entretien, et nous désennuyer sur la route, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous raconter une histoire du temps de nos guerres avec les Maures. L'autre ecclésiastique parut curieux de l'entendre, et, autant qu'il m'en peut souvenir, le bachelier en fit le récit à-peu-près de cette manière.

CHAPITRE VIII.

Histoire d'Ozmin et de la belle Daraxa.

PENDANT que leurs majestés catholiques Ferdinand et Isabelle assiégeoient Baëça, l'on peut dire que les Maures donnèrent bien de l'occupation aux chrétiens, et qu'il se fit de part et d'autre des actions de la dernière valeur. La place, avantageusement située et en bon état, étoit défendue par une garnison composée des meilleures troupes du roi de Grenade, Mahomet, surnommé *El Chiquito*, c'est-à-dire le très-petit, et avoit pour gouverneur un homme fort expérimenté dans la guerre. Isabelle, à Jaen, s'occupoit à faire pourvoir de munitions l'armée des chrétiens, que Ferdinand commandoit en personne, et qui étoit partagée en deux corps, dont l'un faisoit le siège, tandis que l'autre le soutenoit.

Comme les Maures n'épargnoient rien pour rendre difficile la communication des deux camps, il ne se passoit point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche, qui devenoit toujours sanglante. Il arriva dans une de ces occasions que les assiégés

combattirent avec tant de fureur, qu'ils auroient entièrement défait les assiégeants, si la chose eût été possible; mais ceux-ci, animés par la présence et par l'exemple de leur roi, qui s'étoit mis de la partie, et renforcés à tout moment par de nouveaux secours, firent prendre enfin la fuite aux infidèles, et les poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans le faubourg de Baëça.

Le gouverneur n'auroit pas manqué de profiter de l'ardeur indiscrette des chrétiens, s'il eût eu assez de monde pour faire alors une vigoureuse sortie; mais voyant alors sa garnison trop affoiblie pour oser l'entreprendre, il se contenta prudemment de faire feu sur eux, pour les empêcher de se loger dans le faubourg; ensuite il fit fermer les portes de la ville, de peur qu'elle ne fût emportée d'assaut. On eut beau lui venir dire que sa fille unique étoit malheureusement allée prendre l'air dans un jardin qu'il avoit au faubourg, et qu'il étoit à craindre qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, il répondit, en consul romain, qu'il aimoit mieux perdre sa fille, qu'une place dont son roi lui avoit confié la défense.

Parmi les seigneurs de l'armée chrétienne qui entrèrent dans le faubourg avec les Maures, don Alonse de Zuniga fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Ce cavalier, qui pouvoit avoir dix-

huit ans, faisoit sa première campagne; il aimoit la gloire, et il n'étoit venu au siège de Baëça que pour mériter l'estime de Ferdinand par quelque action d'éclat. La fortune favorisa son dessein : comme il poursuivoit les ennemis, passant au fil de l'épée ceux qui vouloient lui résister, il arriva près d'une maison de fort belle apparence, qu'il jugea devoir appartenir à une personne de qualité; curieux de savoir ce qu'il y avoit dedans, il fit enfoncer les portes à coups de haches : il se présenta d'abord une douzaine d'hommes armés seulement de sabres pour en défendre l'entrée; mais quatre ou cinq d'entre eux, ayant été jetés par terre, abattirent le courage des autres, qui se sauvèrent par-dessus les murs du jardin.

Les cavaliers de don Alonse, ravis de trouver une maison richement meublée, ne songèrent qu'à la piller; pour lui, qui ne cherchoit que l'occasion de la gloire, il parcourut cette maison l'épée à la main avec cinq ou six de ses gens, brisant et enfonçant toutes les portes fermées, pour voir s'il ne rencontreroit pas quelque Maure qu'il fallût combattre. Comme il alloit ainsi d'appartement en appartement, il entendit des cris et des gémissements à l'entrée du dernier : en même-temps il aperçut cinq femmes, dont quatre tout en pleurs et fort effrayées vinrent tomber à ses pieds, en le conjurant de leur sauver l'honneur

et la vie ; mais la cinquième, qui faisoit assez connoître par son air et ses habits qu'elle étoit la maîtresse des autres, au-lieu de s'humilier devant son ennemi, tenoit un poignard, et gardoit une contenance assurée : Arrête, lui dit-elle fièrement en langue castillane, lorsqu'il voulut s'approcher d'elle, ce fer punira l'insolent qui osera mettre la main sur moi.

Don Alonse n'eut pas si tôt envisagé la dame qui venoit de lui adresser ces paroles courageuses, qu'il fut ébloui de sa beauté ; il sentit les premiers mouvements que l'amour excite dans les cœurs qu'il soumet à son empire ; et déjà tout enflammé de son ardeur naissante, il leva la visière de son casque, remit son épée, et dit à la dame, avec autant de douceur que de respect, qu'une personne comme elle n'avoit rien à craindre d'un cavalier tel que lui ; qu'il étoit bien mortifié de l'alarme qu'il lui causoit, mais qu'en même-temps il s'estimoit trop heureux que le sort l'eût conduit auprès d'elle pour la sauver des malheurs qui la menaçoient ; qu'il la supplioit seulement de prendre une entière confiance en lui, et de souffrir qu'il l'emmenât promptement pour prévenir la fureur du soldat, qui, dans ces occasions ne reconnoissant aucune autorité, pourroit le mettre hors d'état de la préserver de toutes sortes d'outrages.

A ces mots, dont elle ne sentit que trop la

force, elle accepta le secours qu'il lui offroit; aussitôt il ordonna aux gens de sa suite d'avoir soin des autres femmes, et de leur laisser emporter tout ce qu'elles jugeroient pouvoir leur être utile: après quoi il présenta la main à sa captive, qui, malgré le trouble où étoient ses esprits, ne laissoit pas d'être un peu rassurée par la politesse et par la vue de ce jeune cavalier; il est vrai que tout armé qu'il étoit, à voir son beau visage et ses longs cheveux qui flottoient par boucles sur sa cuirasse, on l'auroit plutôt pris pour une fille que pour un homme de guerre.

La charmante Maure, qui, sans contredit, étoit la plus piquante beauté du royaume de Grenade, se nommoit Daraxa; c'étoit la fille du gouverneur de la place : dès qu'elle avoit appris que l'on repoussoit les Maures jusque dans le faubourg, elle avoit voulu regagner la ville; mais en ayant trouvé les portes fermées, elle avoit été obligée de revenir au jardin.

Quoique ce fût une grande consolation pour elle d'être tombée entre les mains de don Alonse, néanmoins elle ne pouvoit penser qu'elle devenoit esclave des chrétiens, sans en être pénétrée de douleur. Malgré toute sa fermeté, cette réflexion lui arrachoit des larmes; elle n'eut pas la force de répondre au discours obligeant de son généreux ennemi; elle lui donna seulement la main pour

lui marquer sa confiance. Le jeune guerrier, attendri par les pleurs de sa prisonnière, n'oublioit rien de tout ce qu'il croyoit propre à la consoler; et comme il parloit de l'abondance du cœur, ce qu'il disoit avoit un caractère de tendresse qui auroit fait plus d'impression sur sa belle captive, si elle eût été moins accablée de son malheur; mais quoiqu'elle fût sensible aux efforts qu'il faisoit pour adoucir son infortune, les marques de reconnoissance qu'elle en donnoit ne répondoient guère à la vivacité du consolateur.

D'abord qu'il fut averti qu'on battoit la retraite par ordre du roi, et que déjà les chrétiens commençoient à défiler pour regagner leur camp, il céda son cheval à la dame qui monta dessus légèrement, sans le secours de personne, et fit bien voir qu'elle savoit manier un cheval : il rassembla ensuite à la hâte la meilleure partie de ses cavaliers, au milieu desquels il plaça la belle Maure avec ses femmes; puis s'étant mis à la tête de ce petit corps, qui avoit plutôt l'air d'un cortège que d'une escorte, il suivit les autres troupes qui défiloient.

Il n'étoit pas encore arrivé au camp, que le roi savoit déjà son aventure; il l'avoit apprise avec d'autant plus de joie, qu'il affectionnoit particulièrement ce cavalier, qui lui paroissoit un jeune homme d'une grande espérance. Ce monarque,

impatient de voir une prisonnière de la race des rois de Grenade, et pour lui faire plus d'honneur, alla au-devant d'elle aussitôt qu'il sut qu'elle s'approchoit de sa tente avec don Alonse qui l'amenoit pour la lui présenter. Elle aborda le roi d'un air si majestueux et avec tant de grace, qu'elle charma tous ceux qui en furent témoins : elle voulut se prosterner devant lui ; mais il s'y opposa si poliment, et la reçut d'une manière dont elle fut tellement satisfaite, qu'elle lui dit avec une espèce de transport : Ah ! seigneur, que l'honneur de saluer le grand Ferdinand auroit de charmes pour moi, si le ciel ne l'eût point attaché au plus cruel de tous les malheurs qui me pouvoient arriver. Madame, lui répondit le roi d'un air gracieux, vous ne devez point regarder comme un malheur d'être devenue prisonnière de don Alonse de Zuniga : c'est un aimable cavalier qui aura pour vous tous les égards qu'on vous doit ; il n'épargnera rien pour vous consoler de votre disgrace ; et de mon côté, je vous prépare de si bons traitements, que vous cesserez peut-être bientôt de vous plaindre de la fortune.

Le monarque, après lui avoir parlé dans ces termes, ajouta qu'il lui permettoit d'écrire au gouverneur son père, pour l'assurer qu'elle seroit toujours traitée avec toute la considération que méritoit une fille de sa naissance. Ensuite il dit à

don Alonse en souriant : Continuez d'avoir soin de Daraxa, menez-la sous ma propre tente, qu'elle s'y repose cette nuit avec ses femmes, et demain vous la conduirez vous-même à Jaen ; elle sera plus agréablement auprès de la reine que dans un camp.

Tous les officiers de l'armée qui avoient vu la belle Maure en parlèrent aux autres si avantageusement, qu'ils leur donnèrent envie de la voir ; pour cet effet, ils s'adressoient tous à Zuniga, de qui cela dépendoit, le roi lui en ayant confié la garde : mais don Alonse, jaloux de son bonheur, refusoit de satisfaire leur curiosité, et les écartoit de la tente royale par des défaites. Ils le persécutèrent vivement pour obtenir de lui cette satisfaction, et il n'avoit pas peu de peine à se défendre de la leur accorder ; heureusement la persécution ne dura que ce jour-là. Dès le lendemain, suivant l'ordre de Ferdinand, il partit pour Jaen, où il arriva le soir avec sa charmante captive, qu'il alla présenter à la reine. Cette princesse, à qui le roi avoit envoyé un courrier la nuit précédente, étoit déjà informée de tout : elle fit un accueil très-gracieux à Daraxa, et prit un extrême plaisir à la voir ; elle lui trouvoit dans les yeux un feu brillant qu'on avoit de la peine à soutenir, et elle n'admira pas moins son esprit que sa beauté lorsqu'elle l'eut entretenue quelque temps, de sorte

qu'elle ne pouvoit se lasser de la regarder ni de l'entendre.

Cependant don Alonse, s'étant acquitté de sa commission, se vit obligé de s'en retourner à l'armée : il sentit alors, pour la première fois, que si l'amour a des douceurs, il est aussi accompagné de chagrins, et que ce dieu fait payer bien cher ses moindres plaisirs : il ne pouvoit penser sans une extrême douleur qu'il alloit se séparer de sa belle Maure ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de ne lui avoir pas encore découvert ses sentiments, quoiqu'il en eût eu plus d'une occasion favorable, soit par une timidité qu'ont quelquefois les amants les plus hardis, soit que, faute d'expérience, il eût pris le parti de ne faire paroître son amour que par ses actions : néanmoins, comme il savoit que c'étoit aux hommes à parler les premiers, il résolut enfin de se déclarer; il n'étoit plus embarrassé que de la manière dont il feroit cet aveu; il y rêva long-temps ; et n'étant pas satisfait de ce qui lui venoit sur cela dans l'esprit, il se proposa de faire ce que sa passion lui inspireroit.

Dans ce dessein, il se rendit chez la reine pour recevoir ses ordres, et lui demander la permission de dire adieu à Daraxa. La reine, qui se doutoit bien que ce jeune seigneur n'avoit pu voir impunément pendant deux jours une personne aussi

aimable que la belle Maure, voulut avoir le plaisir d'être témoin de leur séparation. Ce que vous souhaitez est juste, dit-elle à don Alonse, puisque Daraxa est votre prisonnière; mais elle est sous ma garde : je dois veiller sur toutes ses actions, et vous ne pouvez l'entretenir qu'en ma présence. Ces paroles le troublèrent, et lui ôtèrent presque toute espérance de faire connoître à sa captive, qu'en s'éloignant d'elle il alloit s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Il arriva toutefois que ce qu'il envisageoit comme un obstacle à l'accomplissement de ses désirs servit plutôt à les satisfaire. La reine, ayant fait venir la belle Maure, lui dit : Ma fille, car c'est ainsi qu'elle l'appeloit déjà par amitié, vous voyez un jeune guerrier que je crois plus à plaindre et plus prisonnier que vous ; il se fait un devoir de prendre congé de sa captive avant que de retourner au camp : je suis de ses amies, et je lui permets de découvrir devant moi les tendres sentiments qu'il peut et doit avoir conçus pour elle. Daraxa rougit à ce discours ; elle avoit été jusqu'alors tellement occupée de son malheur, qu'elle ne s'étoit point encore attachée à démêler les mouvements de don Alonse, ou si elle y avoit fait quelque attention, elle s'étoit imaginée que la pitié, qui n'est jamais sans tendresse, la faisoit agir toute seule : outre cela, elle avoit le cœur prévenu pour

un autre; elle ne pouvoit voir Zuniga que d'un œil indifférent.

Elle ne laissa pas de répondre à la reine qu'elle n'oublieroit jamais les obligations qu'elle avoit à ce cavalier, et que n'étant pas en état de les reconnoître autrement que par des vœux, elle souhaitoit qu'il n'eût pas le malheur d'être fait prisonnier, ou que si cette infortune lui arrivoit, il fût du-moins aussi-bien traité qu'elle l'étoit. La reine, curieuse d'entendre la réponse que don Alonse feroit à ce compliment, ne voulut point répliquer, pour lui donner lieu de parler; mais ce jeune seigneur, dont on admiroit tous les jours à la cour les réparties brillantes, demeura comme embarrassé, soit que l'amour dans ce moment l'agitât avec trop de violence, soit qu'il fût gêné par la présence de la reine. Il répondit seulement à Daraxa que, quelque disgrace qu'il pût éprouver, il se croiroit trop heureux s'il pouvoit avoir l'honneur de se dire son chevalier, et qu'il venoit avant son départ le prier de lui accorder cette grace. Cela ne se refuse point dans ce pays-ci, dit alors la reine, tant pour échauffer la conversation que pour faire plaisir à Zuniga; et Daraxa pourroit trouver en elle-même plus d'une raison pour y donner son consentement. Madame, répondit la belle Maure, j'en trouverois de reste à prendre pour mon chevalier un homme du mérite et de la qualité de

don Alonse; mais si les loix de la chevalerie sont les mêmes chez les chrétiens et chez les Maures, comment voulez-vous que je m'intéresse pour un guerrier qui va porter les armes contre ma patrie?

Quoique cette réponse parût judicieuse à la reine, cette princesse ne laissa pas de retourner à la charge, en représentant à la belle Maure que c'étoit par un cas particulier; qu'elle pouvoit sans scrupule prendre part à la gloire et à la fortune d'un cavalier à qui elle croyoit avoir de grandes obligations; que cela lui serviroit d'excuse : de plus, qu'elle engageroit par-là don Alonse à traiter avec plus de douceur les Maures qui pourroient tomber entre ses mains. Zuniga étoit charmé de voir la reine entrer avec tant de bonté dans ses intérêts; et Daraxa, craignant de se trop découvrir si elle s'opiniâtroit à combattre les raisons de cette princesse, aima mieux garder le silence, comme si par respect elle eût consenti à ce qu'on attendoit d'elle.

Ce n'est pas tout, reprit la reine, pour achever son ouvrage; quand une dame, chez les chrétiens, choisit un chevalier, elle a coutume de lui donner une marque de son choix, comme une écharpe, son portrait, un mouchoir, un ruban, ou quelque autre semblable galanterie. C'étoit bien aussi la coutume des Maures; mais Daraxa ne vouloit point s'engager si avant : néanmoins, comme les désirs de la reine étoient pour elle des loix, elle

fit présent à don Alonse d'un nœud de rubans qu'elle avoit sur tête, d'un beau tissu à la mauresque. Ce cavalier le reçut un genou à terre et en baisant la main qui le lui présentoit; après quoi, suivant l'usage des amants de ce temps-là, il jura de ne jamais rien faire qui fût indigne de l'honneur de servir sa dame. Ensuite de cette cérémonie, qui fit un extrême plaisir à la reine, cette princesse dit à Zuniga qu'elle ne doutoit nullement qu'il ne se signalât bientôt par de glorieux faits d'armes, pour prouver qu'il méritoit bien la faveur dont il venoit d'être gratifié. Il répondit que c'étoit à la fortune à lui en fournir les occasions, et que s'il les manquoit, ou qu'elles fussent malheureuses pour lui, ce ne seroit pas du-moins par la faute de son cœur.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, il remercia la reine de toutes ses bontés, puis s'adressant à la belle Maure, il la supplia de vouloir bien se souvenir quelques fois d'un chevalier qui mettoit toute sa gloire à servir le roi catholique son maître, et à se rendre digne d'être estimé d'elle. A ces mots, il se retira et partit pour l'armée.

Il apprit en arrivant que les rois Ferdinand et Mahomet avoient eu ensemble une entrevue; que Baëça venoit de capituler, et qu'il étoit dit par un article de la capitulation que tous les prisonniers faits pendant le siège seroient relâchés de part et

d'autre. Cette nouvelle affligea l'amoureux don Alonse, qui dès ce moment-là se crut privé pour toujours de la vue de la belle Maure; mais comme si la reine eût entrepris de faire le bonheur de ce cavalier, elle ne voulut point se défaire de Daraxa, pour qui elle avoit conçu une amitié si forte, qu'elle ne pouvoit plus vivre sans cette aimable personne. Le gouverneur maure, son père, eut beau la demander avec de grandes instances, cette princesse lui fit écrire dans des termes si obligeants, pour le prier de la lui laisser, que, malgré la tendresse qu'il avoit pour sa fille, il ne put se défendre de la lui abandonner, bien persuadé qu'il n'auroit pas sujet de se repentir de cette complaisance.

Le roi voyant la campagne finie prit la résolution d'aller passer l'hiver à Séville. Il manda son dessein à la reine, qui s'y rendit deux ou trois jours avant lui. Jamais la cour de ce monarque n'avoit été plus magnifique; tous les seigneurs à l'envi se mirent en dépense pour y faire une brillante figure : don Alonse sur-tout, qui en étoit un des plus riches, et dont l'absence avoit irrité l'amour, n'épargna rien pour avoir un train et un équipage dignes du *Chevalier de la belle Maure*, nom qu'il s'étoit donné, et dont il se faisoit honneur à la cour, de même que du nœud de rubans qu'il avoit reçu de cette dame, et qu'il portoit à

son jupon, avec un cordon d'or, en forme d'ordre.

Ce qu'il y avoit de malheureux pour lui, c'est que tout cela étoit compté pour rien par Daraxa, qui le traitoit avec autant d'indifférence que les autres seigneurs, qui étoient aussi devenus ses amants; comme don Rodrigue de Padilla, don Juan de Urena, et don Diegue de Castro. Ce que don Alonse avoit par-dessus ses rivaux, c'étoit la liberté de voir sa maîtresse, et de lui parler plus souvent qu'eux; avantage dont il étoit redevable aux seules bontés de la reine, qui, désirant avec ardeur que la belle Maure se fît chrétienne, pour la marier ensuite dans sa cour et l'y retenir, avoit jeté les yeux sur lui, comme sur le parti le plus avantageux pour elle.

La reine, ayant donc dessein d'engager cette dame à changer de religion, en cherchoit tous les moyens; elle lui dit un jour: Ma chère Daraxa, j'ai une curiosité: je serois bien aise de vous voir vêtue à l'espagnole; je m'imagine que cet habit vous siéroit encore mieux que le vôtre; je vous en donnerai un que j'ai porté moi-même; je crois que pour me faire plaisir vous voudrez bien l'essayer. Cette princesse espéroit par-là lui inspirer insensiblement l'envie d'aller plus avant. Daraxa, qui trouvoit l'habillement des femmes espagnoles fort à son gré, et qui ne cherchoit qu'à plaire à la reine, consentit de bonne grace à lui donner cette

satisfaction : elle enchanta Ferdinand et toute sa cour, lorsqu'elle y parut sous ces nouveaux habits; elle effaça un assez grand nombre de belles personnes qui en faisoient tout l'ornement. Qu'elle causa de jalousie et d'infidélités ! Mais plus les yeux des hommes lui furent favorables, plus elle déplut aux femmes, qui lui trouvèrent autant de défauts qu'elle avoit de charmes.

Quoiqu'elle n'ignorât pas l'envie qu'elle leur causoit, elle n'en devenoit pas plus vaine ; au contraire, on eût dit qu'elle en étoit mortifiée ; elle négligeoit jusqu'à sa parure. La reine quelquefois lui en faisoit la guerre, et lui envoyoit tous les jours de nouveaux ajustements, pour l'obliger à prendre plus de soin de sa personne ; elle s'en paroit une fois seulement par complaisance, après quoi elle n'y pensoit plus : ce qui étonnoit tout le monde, c'est qu'elle étoit presque toujours plongée dans une profonde mélancolie que rien ne pouvoit dissiper. Elle se plaisoit à être seule, et le plus souvent on la surprenoit tout en pleurs ; ce qu'on ne manquoit pas d'aller rapporter à la reine, qui en étoit vivement affligée ; cependant cette princesse, croyant qu'elle n'étoit triste qu'à cause qu'elle se voyoit éloignée de ses parents, se flattoit que cette tristesse ne dureroit pas long-temps. D'un autre côté, le roi, pour contribuer au divertissement de son illustre prisonnière et à celui de

tant d'officiers qui l'avoient si bien servi dans cette dernière campagne, fit une partie de course de taureaux et de jeux de *Cânas*, ailleurs appelés des Carousels. Il les publia pour avertir les cavaliers qui souhaiteroient d'en être, de s'y préparer.

Il est temps que je vous dise la cause de la mélancolie de la belle Maure. Cette dame aimoit un jeune seigneur de Grenade, qui descendoit aussi-bien qu'elle des rois maures, et dont la valeur avoit éclaté dans plusieurs occasions : pour les qualités personnelles, il les rassembloit toutes; en un mot c'étoit le premier cavalier de la cour de Grenade. On l'appeloit Ozmin. Daraxa et lui s'aimoient dès leur plus tendre enfance, et leurs pères, qui étoient intimes amis, avoient résolu de les unir ensemble pour resserrer encore davantage les nœuds de leur amitié. A la veille de ces noces, dans le temps qu'on n'attendoit plus, pour les célébrer à Baëça, qu'Ozmin qui étoit à Grenade, il arriva que Ferdinand fit tout-à-coup investir cette première place; ce qui fut exécuté avec tant de secret et de diligence, qu'on n'en eut pas le moindre soupçon à la cour du roi Mahomet.

A cette nouvelle si importante pour les Maures, Ozmin, poussé par l'amour et par la gloire, entreprit de se jeter dans Baëça où il étoit attendu; il se mit à la tête de deux cents cavaliers, la plupart de ses amis ou de ses créatures, qui voulurent

suivre sa fortune et servir leur roi. Ils rencontrèrent en moins de trois heures deux partis qu'ils battirent; mais un troisième, composé de six cents hommes, vint à une demi-lieue de la ville leur tomber sur le corps et les envelopper, en leur criant de se rendre, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Ozmin, sans s'effrayer de l'inégalité du nombre, forma de sa troupe un escadron, au milieu duquel il mit ses blessés; puis, fondant sur les ennemis avec autant de vigueur que s'il n'eût pas eu déjà deux affaires assez vives, il tint pendant plus d'une heure la victoire incertaine; déjà même plus de la moitié du parti chrétien étoit hors de combat, et le reste ébranlé alloit prendre la fuite, sans un nouveau secours de deux cents hommes qui leur arriva fort à-propos. Les choses alors changèrent de face, et Ozmin, blessé en trois endroits, ne songea plus qu'à sauver le reste de ses cavaliers en se retirant; ce qu'il fit en si bon ordre et avec des volte-faces si heureuses, que les chrétiens perdirent bientôt l'envie de le poursuivre. Il entra dans la ville de Grenade avec cent dix hommes, dont douze seulement n'étoient pas blessés.

Ce combat passa pour une des plus rudes rencontres qu'on eût jamais vues, et le nom d'Ozmin devint fameux parmi les troupes chrétiennes. Ce cavalier en arrivant chez lui fut obligé de se mettre

au lit. Le roi Mahomet, son parent, charmé de la gloire qu'il s'étoit acquise par une si belle action, lui donna mille louanges, et l'honora d'une visite pour récompenser sa valeur ; mais ce qui combla de joie ce jeune Maure, fut une lettre qu'il reçut de sa chère Daraxa : elle lui mandoit qu'elle prenoit plus de part à ses blessures qu'à l'honneur qu'elles lui faisoient; qu'elle aimoit moins en lui le héros que l'amant, et qu'enfin elle le conjuroit de se ménager davantage à l'avenir : elle accompagnoit cette lettre d'un grand mouchoir en broderie à la façon des Maures, auquel elle avoit travaillé elle-même, et qui devoit être d'autant plus agréable à son amant, que c'étoit la première faveur qu'elle lui eût faite.

Le brave Ozmin avoit une impatience mortelle d'être guéri de ses blessures et de faire une seconde tentative pour s'introduire dans Baëça ; il ne pouvoit plus vivre sans sa future épouse ; il falloit qu'il fût auprès d'elle, ou qu'il mourût de langueur et de désespoir. Le gouverneur de cette place, ayant été informé de son dessein, trouva moyen de lui faire savoir qu'il ne lui conseilloit pas de s'y prendre par la force des armes, les passages étant trop bien gardés pour qu'il pût passer ; que son avis étoit plutôt qu'il s'habillât à l'espagnole, et qu'une nuit dont ils conviendroient entre eux il partît pour arriver le lendemain à la pointe du jour

auprès de Baëça, où il pourroit entrer à la faveur d'une sortie qui seroit faite exprès pour cela. Le gouverneur se servoit d'un fidèle domestique d'Ozmin pour faire tenir des lettres à Grenade et pour en recevoir. Ce domestique, nommé *Orviedo,* avoit été quatorze ans prisonnier chez les chrétiens; il en avoit pris les manières, et il en parloit si bien la langue, qu'il pouvoit facilement passer pour Espagnol; ajoutez à cela que c'étoit un homme adroit et qui savoit parfaitement les chemins.

Si tôt qu'Ozmin fut en état d'exécuter son projet, il sortit de Grenade la nuit qui lui fut marquée, suivi seulement d'Orviedo, tous deux habillés à l'espagnole. Quoiqu'ils eussent de très-bons chevaux, ils furent obligés de prendre tant de détours pour éviter les partis chrétiens et les passages gardés, qu'ils ne purent arriver avant le jour auprès de Baëça; ils en étoient encore à une lieue quand l'aurore parut. A mesure qu'ils s'avançoient, ils voyoient s'élever de la poussière, et bientôt ils aperçurent les troupes chrétiennes qui faisoient de tous côtés de si grands mouvements, qu'ils jugèrent qu'il y auroit ce jour-là quelque action considérable; comme en effet ce fut dans cette journée que don Alonse enleva la belle Maure. Nos deux Grenadins entrèrent dans un bois, où ils s'arrêtèrent, de peur de s'aller jeter dans quelque fâcheux embarras. Orviedo, en

homme de guerre, accoutumé à trouver des expédients convenables aux conjonctures, dit à son maître : Seigneur, si vous m'en voulez croire, vous demeurerez ici caché, pendant que seul et à pied j'irai reconnoître la disposition des chrétiens, et me couler si je puis dans la place, pour avertir le gouverneur du lieu où vous êtes ; si je ne viens pas vous rejoindre dans deux heures, ce sera une marque certaine que je serai entré dans la ville et que tout sera préparé pour vous y recevoir.

Ozmin approuva ce conseil. Orviedo attacha son cheval à un arbre et marcha vers Baëça ; son maître, malgré toute l'impatience qui l'agitoit, l'attendit plus de deux heures ; après quoi, s'imaginant qu'il étoit temps de s'approcher de la place, et que, suivant ce qu'Orviedo lui avoit dit, il trouveroit des gens qui seconderoient ses intentions, il poussa son cheval jusqu'à un quart de lieue de la ville, par le chemin le plus court.

Il découvrit une troupe de cavaliers maures qui venoient de son côté à bride abattue ; il crut que c'étoit la sortie qu'on devoit faire pour l'amour de lui ; mais ces cavaliers le désabusèrent assez désagréablement : comme ils le prirent pour un chrétien à son habit à l'andalouse, ils tirèrent sur lui, et ils l'auroient tué, sans doute, si par bonheur un officier, qui étoit à la tête de la troupe, et qu'il appela, ne l'eût reconnu à la voix. S'ils furent

étonnés de le voir, il ne le fut pas moins quand ils lui dirent que toute l'armée des chrétiens, commandée par Ferdinand en personne, étoit venue fondre sur deux ou trois mille hommes sortis de la place; qu'après un rude combat où la plupart des Maures avoient péri, les ennemis, en poursuivant le reste jusqu'au faubourg, y étoient entrés pêle-mêle, et s'en étoient emparés : enfin, qu'il ne falloit plus se flatter d'entrer dans la ville; que c'étoit vouloir de gaieté de cœur être prisonnier, ou se faire tuer. Ozmin, vivement touché de ce rapport, et plus encore de la nécessité où il se voyoit de se sauver avec les autres, fit un corps de ces fuyards, qui étoient au nombre d'environ trois cents, et s'en retourna avec eux à Grenade, plus mortifié que la première fois de n'avoir pu réussir dans son entreprise.

Ces tristes nouvelles jetèrent la terreur dans l'ame du roi Mahomet, qui, jugeant bien que la garnison de Baëça devoit être fort affoiblie après une pareille action, désespéra de secourir cette place dont la prise lui parut prochaine. Ce qui lui causoit d'autant plus d'inquiétude, qu'après cette ville, il ne lui en restoit plus qui fussent capables de soutenir un siège, que Grenade, la capitale de son royaume, et sa dernière ressource. Toute la cour maure, à l'exemple de son souverain, étoit dans la consternation.

Pour Ozmin, il en pensa mourir de douleur ; mais un jour après son retour à Grenade, ayant appris que les chrétiens qui étoient entrés avec les Maures dans le faubourg de Baëça, avoient été obligés de l'abandonner, il ne lui en fallut pas davantage pour ranimer son espérance, et le déterminer à se remettre en campagne pour la troisième fois. Comme il se disposoit à partir, Orviedo, son écuyer zélé, revint de cette ville chargé d'un paquet du gouverneur pour le roi, et d'une lettre pour Ozmin, dans laquelle étoit tracé le malheur arrivé à Daraxa.

La lecture de cet événement fut un coup de foudre pour cet amoureux Grenadin : il demeura d'abord immobile; et s'il reprit ensuite ses esprits, ce ne fut que pour se livrer à des fureurs qu'on ne peut exprimer; c'étoient des sanglots, des transports, des convulsions! Après des mouvements si violents, il tombe dans un état où il ne peut plus se plaindre ni s'affliger : la fièvre le prend, les forces lui manquent, on croit à tout moment qu'il va mourir; mais l'amour, ce grand médecin si habile, sur-tout pour les maux qu'il a causés lui-même, vient tout-à-coup le rappeler à la vie, en lui inspirant un dessein consolant et facile à exécuter : dès cet instant le malade, changeant à vue d'œil, commença de se mieux porter; il reprit ses forces, et se rétablit en peu de temps.

Baëça s'étoit rendu : l'on savoit que le roi catholique tenoit déjà sa cour à Séville, et qu'il y devoit passer l'hiver avec la reine. Ozmin, ne doutant point que Daraxa ne fût auprès de cette princesse, résolut d'aller à cette ville avec Orviedo, tous deux déguisés en cavaliers andalous : outre qu'ils parloient l'un et l'autre si bien la langue castillane, qu'il étoit mal-aisé de les reconnoître pour Maures, il étoit persuadé que, dans une ville où la confusion ne pouvoit manquer de régner, on ne prendroit seulement pas garde à eux; il communiqua son nouveau projet à son cher Orviedo, qui ne trouvoit jamais rien de difficile, et dont la belle passion étoit de tenter des aventures. Le maître et l'écuyer sortirent donc secrettement une nuit de Grenade, montés sur des chevaux comparables, pour l'allure et pour la vîtesse, aux plus fameux coursiers des paladins, et munis d'une assez grande quantité de pierreries, sans parler de quelques bourses d'or, dont ils n'avoient pas oublié de se charger.

Ils s'attendoient à faire quelque mauvaise rencontre en traversant tous les quartiers de chrétiens par où ils devoient passer, et ils ne furent pas trompés dans leur attente. Le lendemain, à une lieue de Loja, ils trouvèrent en leur chemin le grand-prévôt de l'armée avec ses archers qui poursuivoient des déserteurs; il examina nos deux

cavaliers, qui ne lui sembloient pas à-la-vérité avoir l'air de ce qu'il cherchoit; mais ils lui parurent trop bien montés pour des gens qui n'étoient pas richement vêtus, et il les arrêta pour leur demander d'où ils venoient et où ils alloient. Orviedo répondit qu'ils étoient du quartier du marquis d'Astorgas, et que quelques affaires les appeloient à Séville. Là-dessus le prévôt voulut voir leur congé; et comme ils n'en avoient point, il étoit dans la résolution de les conduire au quartier dont ils se disoient. Au défaut du congé, Ozmin tira d'un de ses doigts un fort beau diamant qu'il présenta à M. le prévôt, qui, charmé du présent, leur fit mille excuses de les avoir arrêtés, et voulut absolument les accompagner jusqu'à Loja, pour leur montrer qu'il savoit vivre, et qu'il avoit un cœur très-reconnoissant.

Ils arrivèrent à Séville, sans avoir eu d'autre aventure que celle-là; ils allèrent loger au faubourg qui est au-delà du Guadalquivir : mais quoique ce quartier soit le plus écarté de la ville et le plus obscur, il étoit alors si plein de monde et d'équipages, qu'à-peine y purent-ils trouver un logement; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'étoit huit jours avant la course des taureaux, dans le temps que chacun s'occupoit des préparatifs superbes qui se faisoient pour cette fête. Nos Maures, pour être bien instruits de tout ce

qui se passoit à la cour, n'eurent qu'à écouter les domestiques de divers seigneurs dont leur hôtellerie étoit pleine, ainsi que celles de la ville.

Ces domestiques en apprirent à Ozmin plus qu'il n'en auroit voulu savoir : ils lui dirent entre autres choses que don Alonse s'appeloit le chevalier de la belle Maure; qu'elle avoit plusieurs autres amants, mais que celui-ci l'emportoit sur tous ses rivaux; et que si cette dame, comme il y avoit toute apparence, embrassoit le christianisme, le bruit couroit que Zuniga l'épouseroit. Pour comble de tourments, ils prirent la peine de lui peindre ce cavalier avec des couleurs capables de désoler un galant délicat et aussi passionné que ce malheureux Maure; il eut besoin d'un confident tel qu'Orviedo, pour l'empêcher de retomber dans les fureurs qui avoient pensé lui causer la mort. Cet adroit écuyer le rassura peu-à-peu, en lui représentant que ses alarmes offensoient Daraxa, qui l'aimoit trop pour cesser de lui être fidèle; qu'au reste, il n'étoit pas surprenant qu'une personne si charmante eût inspiré de l'amour dans une cour où régnoit la galanterie. Orviedo acheva de calmer les agitations de son maître, en lui faisant faire réflexion que la fête qui se préparoit lui fourniroit une belle occasion de juger par lui-même du mérite de ses rivaux, comme de l'attention que sa maîtresse pouvoit avoir pour eux; et

qu'ensuite, il se régleroit sur ses observations. Ozmin se rendit à ses raisons, et principalement à la dernière; il se promit de bien observer Daraxa : en même-temps, pour montrer à cette dame la différence qu'il y avoit de lui à ses rivaux, et faire éclater sa force et son adresse aux yeux de la cour catholique, il résolut de se mettre de la course des taureaux. Il chargea son écuyer du soin de faire préparer tout ce qui leur étoit nécessaire pour cet exercice inventé par les Maures, et pour lequel, sans contredit, Ozmin étoit le premier cavalier de cette nation.

Le jour de la fête enfin arriva : jamais on n'a vu tant de magnificence; tout étoit en ordre dès le matin; on ne voyoit que de riches meubles et de belles tapisseries dans les rues par où Ferdinand et Isabelle devoient passer avec leur cour pour aller à la grande place destinée aux jeux de cannes et aux courses de taureaux. Il y avoit dans cette place un nombre prodigieux de toutes sortes de personnes assises sur des amphithéâtres qui régnoient tout autour; et l'on apercevoit de tous côtés, aux fenêtres et aux balcons, une infinité de dames et de cavaliers habillés si superbement, que les spectateurs formoient un premier spectacle qui charmoit les yeux.

Sur les trois heures après midi, le roi et la reine se rendirent à leur balcon, qui étoit orné magni-

fiquement; et, dans un autre à côté, se plaça la belle Maure avec plusieurs dames et quelques vieux seigneurs qui, n'étant plus propres à ces courses, en laissoient à regret aux jeunes tout l'honneur. On commença, suivant la coutume, par le combat des taureaux; on en lâcha d'abord un qui n'étoit pas des plus terribles : aussi fut-il bientôt terrassé.

Nos deux Maures étoient déjà sur la place; ils se tenoient hors de la carrière parmi plusieurs autres personnes à cheval, pour voir comment les chrétiens s'y prenoient. Il ne faut pas demander si Ozmin chercha des yeux sa maîtresse : il la démêla facilement; et sa surprise fut extrême, quand il s'aperçut qu'elle étoit vêtue à l'espagnole; il en conçut un malheureux présage : cependant, quoiqu'il ne la considérât que de loin, il ne laissa pas de remarquer qu'elle avoit un air triste. En effet, elle s'intéressoit si peu à cette fête, qu'il lui avoit fallu un ordre exprès de la reine pour l'obliger à se parer; encore ne s'en étoit-elle acquittée qu'avec beaucoup de négligence : le coude appuyé sur le balcon, et la tête sur sa main, elle promenoit indifféremment sa vue de toutes parts, ou, pour mieux dire, elle ne voyoit rien, tant elle étoit occupée d'autres choses.

Quoique sa mélancolie fût susceptible de différentes interprétations, Ozmin, par un reste d'espérance, l'expliqua en sa faveur, et en sentit un

secret plaisir que les amants délicats sont seuls capables de sentir. Tandis qu'il observoit avec tant d'attention Daraxa, le grand bruit que fit le peuple, en voyant lâcher un second taureau plus fort et plus méchant que le premier, détacha ses yeux et son esprit du balcon qui les occupoit. Il regarda dans la carrière; il vit que la bête donnoit bien de l'exercice aux cavaliers qui combattoient contre elle : comme il ne vouloit montrer ce qu'il savoit faire qu'après la mort de ce second taureau, il sembloit, quoiqu'Orviedo et lui fussent magnifiquement équipés, qu'ils n'eussent pas dessein de se mettre de la partie; ce qui ne manqua pas d'étonner les spectateurs qui étoient autour d'eux : Pourquoi, se disoient-ils hautement les uns aux autres, ces deux champions demeurent-ils ainsi hors de la barrière? Ne sont-ils donc venus ici que pour voir les courses? N'oseroient-ils entrer? Ont-ils peur de recevoir des coups de cornes? Ne portent-ils une lance que pour la prêter à quelque cavalier plus digne qu'eux de s'en faire honneur?

Ces railleries si ordinaires au peuple, qui n'épargne personne en pareille occasion, étoient entendues du maître et de l'écuyer, qui les méprisoient; ils n'étoient attentifs qu'à l'issue de la course du taureau qu'on voyoit dans la carrière. Ce fier animal avoit déjà mis hors de combat deux cavaliers; et, devenu plus furieux par deux légères

blessures que don Alonse lui avoit faites, il s'en vengea sur son cheval qu'il jeta roide mort sur la place; mais alors don Rodrigue de Padilla, l'un des plus forts cavaliers de la troupe, frappa si rudement le taureau, qu'il n'eut pas besoin d'un second coup pour l'achever.

On alloit en lancer un troisième, quand le seigneur maure, qui s'en aperçut, fit signe à Orviedo de marcher et de faire ouvrir la barrière : ils avoient tous deux trop bonne mine pour qu'on leur refusât l'entrée. Ils ne furent pas si tôt dans la carrière, que tout le monde eut les yeux sur eux. Il régna d'abord dans la place un silence applaudissant : chacun prenoit plaisir à considérer la richesse de leurs armes, le goût galant de leur équipage, et plus encore le grand air qu'ils avoient à cheval. Ozmin sur-tout s'attiroit les regards de l'assemblée par la grace et la noblesse de son maintien. Ils avoient l'un et l'autre le visage couvert d'un crépon bleu, pour marquer qu'ils ne vouloient pas être connus. L'écuyer portoit la lance de son maître d'une autre manière que les Espagnols, et Ozmin avoit à son bras gauche le mouchoir brodé dont sa maîtresse lui avoit fait présent, et qui n'étoit pas non plus une galanterie à l'usage du pays : ce qui faisoit juger que s'ils n'étoient pas étrangers, ils vouloient du-moins le paroître; mais on ne les soupçonnoit nullement

d'être Maures. Ferdinand ne fut pas des derniers à jeter la vue sur eux, et il les fit remarquer à la reine, qui ne prit pas moins de plaisir que lui à les regarder. Tous les cavaliers qui étoient dans la carrière se rangèrent pour les laisser passer, et conçurent du maître la plus avantageuse opinion.

Daraxa seule ne prenoit point garde à ces deux nouveaux champions; peut-être même n'auroit-elle pas arrêté ses regards sur eux, si le vieux don Louis marquis de Padilla, père de don Rodrigue, après lui avoir fait la guerre sur son humeur sombre et rêveuse, ne l'eût pas obligée à tourner enfin la tête de leur côté : elle eut d'abord un peu d'émotion, sans savoir pourquoi, en apercevant les deux Grenadins; elle trouvoit en eux un air étranger qui lui donna la curiosité de demander à don Louis qui ils étoient. C'est ce que j'ignore, madame, lui répondit-il; le roi même n'a pu l'apprendre. Cependant Ozmin s'étoit approché du balcon de cette dame : elle attacha sa vue sur le mouchoir qu'il portoit au bras, et dans le moment elle sentit une palpitation de cœur qui lui dit bien des choses. Néanmoins elle ne pouvoit croire encore que ce fût le même mouchoir qu'elle avoit envoyé à son amant lorsqu'il étoit blessé, ni que ce fût ce cher amant lui-même qui se présentât à ses yeux; mais comme il s'arrêta devant le balcon, et qu'elle eut tout le loisir de l'examiner, son

cœur lui dit que ce ne pouvoit être un autre.

Elle alloit s'abandonner à la joie, quand le troisième taureau, qui dès sa sortie avoit causé de grands désordres dans la carrière, vint troubler des moments si doux, en s'avançant du côté d'Ozmin. Ce redoutable animal étoit de Tarita; on ne se souvenoit point d'en avoir vu un si monstrueux. Il poussoit des mugissements qui répandoient la terreur dans la place. Quoiqu'il n'eût pas besoin d'être animé, on ne laissoit pas, suivant l'usage, de lui jeter des pieux; ce qui irritoit tellement sa fureur, que don Rodrigue, don Alonse et les autres cavaliers n'osoient se présenter devant lui avec cette intrépidité qu'ils avoient montrée devant les deux autres.

Cette terrible bête couroit donc vers Ozmin, qui ne songeoit alors à rien moins qu'à se mettre en défense; mais averti du péril par Orviedo, qui lui donna promptement sa lance, et animé de la vue de ce qu'il aimoit, il fit fièrement face au taureau, lui passa sa lance entre le cou et l'épaule avec tant de vigueur, qu'il le cloua à terre, où il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre, avec plus de la moitié de la lance dans le corps; après quoi ce brave champion jeta dans la carrière le tronçon qui lui étoit resté dans la main, et se retira.

Une action si hardie et si vigoureuse excita

l'admiration de la cour et du peuple; la place retentit de cris de joie et d'acclamations; on n'entendit par-tout, pendant un quart-d'heure, que, *Vive le chevalier à l'écharpe bleue, le plus fort et le plus courageux de son siècle*. Tandis qu'on célébroit ainsi dans la place la valeur d'Ozmin, la timide Daraxa, que la vue du taureau avoit épouvantée pour son amant, étoit encore si hors d'elle-même, qu'elle croyoit voir l'animal en fureur; elle reprit pourtant peu-à-peu ses esprits au bruit des applaudissements des spectateurs. Elle chercha des yeux, dans la carrière, son cher Maure, et ne l'y découvrant point, ses sens furent saisis d'un nouveau trouble : elle demanda ce qu'il étoit devenu; on le lui montra déjà bien loin hors de la barrière, et suivi d'une foule de peuple, qui ne pouvoit se lasser de voir un homme qui venoit de faire un si beau coup de lance.

La nuit étant arrivée pendant ce temps-là, toute la place en un instant parut éclairée d'une infinité de flambeaux qui faisoient une fort belle illumination; bientôt les jeux de cannes commencèrent: on vit approcher douze quadrilles, avec leurs trompettes, leurs fifres et leurs timbales; elles avoient à leur suite leurs gens de livrée et douze valets chargés de faisceaux de cannes. Les chevaux de main des cavaliers avoient des caparaçons de velours, chacun de la couleur de sa quadrille, bro-

dés d'or et d'argent, et les armes de chaque chef étoient par-dessus; non-seulement ces deux métaux brilloient dans leurs équipages, mais les pierreries même n'y étoient point épargnées. Avant que d'entrer dans la place, ils se mirent en marche de la manière suivante.

Les écuyers de chaque chef de quadrille alloient les premiers et conduisoient les équipages; douze chevaux, qui portoient à l'arçon de devant les armes de ces chevaliers, dont les devises pendoient à l'arçon de derrière, étoient à la tête des autres, qui n'avoient que leurs caparaçons avec des sonnettes d'argent qui faisoient grand bruit. Les gens de livrée marchoient après les chevaux; ils firent le tour de la place, et sortirent par une autre porte que celle par où ils étoient entrés, pour éviter la confusion. Les quadrilles, conduites par leurs chefs, commencèrent ensuite leur entrée en deux files avec tant de grace et d'adresse que tous les spectateurs en furent charmés; ce qui n'est pas surprenant, puisque les cavaliers les plus habiles pour ces sortes de jeux sont, sans contredit, ceux de Séville, de Cordoue, et de Xerès de la Frontera. On voit dans ces villes jusqu'à des enfants de huit à dix ans manier des chevaux et les pousser d'une façon admirable.

Lorsque les quadrilles eurent couru quatre fois par les quatre faces de la place, elles en sortirent

par la même porte que leurs équipages, et y revinrent bientôt avec leurs écus au bras et les cannes ou roseaux à la main. Elles commencèrent leurs combats de douze contre douze, c'est-à-dire, quadrille contre quadrille. Quand elles avoient combattu un quart-d'heure, il en venoit deux autres de deux côtés différents, lesquelles, sous prétexte de les séparer, faisoient entre elles un nouveau combat.

Tandis que cela se passoit, Ozmin et Orviedo, s'étant démêlés de la foule du peuple qui les suivoit, regagnèrent promptement leur hôtellerie, et, après s'y être désarmés, ils revinrent dans la place, où l'amoureux Ozmin, traversant la presse, perça jusque sous le balcon de la belle Maure. Comme il étoit fort simplement vêtu, on ne pouvoit, malgré sa bonne mine, le prendre pour un homme de grande importance. Daraxa, qui se doutoit bien qu'il ne manqueroit pas de paroître encore devant elle, le cherchoit par-tout des yeux; mais quoiqu'il fût fort proche d'elle, et qu'il la regardât, elle ne les arrêtoit point sur lui. Elle tenoit un très-beau bouquet garni de rubans que don Alonse lui avoit envoyé ce jour-là; ce bouquet lui échappa des mains par hazard et tomba justement aux pieds d'Ozmin, qui s'empressa de le ramasser. Cet incident fut cause que la dame baissa la vue et qu'elle reconnut son cher Maure;

dès ce moment elle ne détourna pas les yeux de dessus lui. Comme quelques personnes du peuple dont il étoit environné vouloient de gaieté de cœur l'obliger à rendre le bouquet par force, Daraxa leur cria de le lui laisser, et ajouta même qu'il étoit en bonnes mains : à ces mots qui terminèrent le différend, l'heureux Ozmin, devenu possesseur paisible d'une faveur qu'il croyoit plutôt devoir à l'amour qu'au hazard, l'attacha par galanterie à son chapeau.

Après cela, nos deux amants commencèrent à se faire des signes qui formoient un langage muet et très-commun entre les Maures ; ce que les Espagnols ont depuis appris d'eux, aussi-bien qu'une infinité d'autres choses qui font passer aujourd'hui notre nation pour la plus galante de l'Europe. Ozmin et sa maîtresse s'entretenoient donc de cette sorte, sans que personne y prît garde, tous les spectateurs étant trop attentifs aux combats des quadrilles pour faire une pareille remarque. D'ailleurs, qui pouvoit s'imaginer que la belle Maure, qui se montroit si peu sensible aux soins des plus aimables seigneurs de la cour, eût trouvé dans la foule du peuple un objet digne de l'occuper.

Mais des moments si doux ne durèrent que jusqu'à la fin des jeux de cannes ; car dès qu'ils furent achevés, on lâcha, comme on fait ordinai-

rement pour couronner la fête, le dernier taureau, qui n'étoit pas moins redoutable que celui qui avoit été tué par Ozmin. L'animal, en entrant dans la carrière, fit assez connoître par ses mouvements qu'il vendroit bien cher sa vie. Don Rodrigue de Padilla, don Juan de Castro, don Alonse et plusieurs autres chevaliers descendirent de cheval, à l'envi, pour combattre à pied la bête, qui fit bientôt sentir la dureté de ses cornes à deux ou trois d'entre eux. Il y en eut même un qu'il fallut emporter, et qui étoit à demi-mort; cela ralentit un peu l'ardeur des autres.

En effet, on ne pouvoit, sans être un véritable chevalier errant, prendre un fort grand plaisir à se battre contre un taureau dont la vue inspiroit de l'effroi; il écumoit de rage, grattoit de son pied la terre, et regardoit en face chaque champion, comme s'il eût voulu en choisir un pour se jeter sur lui. Don Alonse, poussé par son amour, souhaitoit néanmoins, au péril de sa vie, de faire quelque action d'éclat aux yeux de sa belle Maure. Dans ce dessein, pour être mieux remarqué d'elle, il s'avança vers son balcon, et là, pendant qu'il attendoit que l'animal vînt de son côté, il aperçut Ozmin qui étoit tout seul en cet endroit, la peur en ayant écarté le peuple qui étoit autour de lui auparavant. Il n'avoit pas tenu à Daraxa que ce jeune Maure n'eût aussi pris la fuite; mais elle lui

avoit vainement fait signe de se retirer, ou du-moins de monter sur un échafaud : il ne s'étoit pas laissé vaincre aux alarmes de cette dame ; le vainqueur du taureau de Tarita auroit cru se déshonorer s'il eût paru en appréhender un autre.

Zuniga considéra fort attentivement ce cavalier, ou plutôt le bouquet qu'il avoit sur son chapeau, et qu'il reconnut facilement à la clarté des flambeaux dont toute la place étoit éclairée. Il ne fut pas peu surpris de ce qu'il voyoit ; et pour être encore plus assuré qu'il ne se méprenoit point, il aborda Ozmin, qui ne lui sembla qu'un homme du commun : Mon ami, lui dit-il d'un air fier mêlé de chagrin, qui peut vous avoir donné ce bouquet ? Quoique le Maure jugeât bien de l'intérêt que ce cavalier qui lui parloit y pouvoit prendre, il lui répondit sans s'émouvoir : Il me vient de fort bonne part, mais je ne le dois qu'à la fortune. Je ne sais que trop d'où il vous est venu, répliqua don Alonse d'un ton de voix plus élevé ; rendez-le-moi tout-à-l'heure, il n'a point été fait pour vous. Je n'accorde rien par force, lui répartit Ozmin sans s'échauffer. Encore une fois, dit Zuniga, donnez-moi ce bouquet, ou je vous apprendrai, mon petit compagnon, à qui vous avez affaire. Je suis fâché, lui dit Ozmin, avec quelque agitation, que nous soyons ici devant le roi ; si nous étions ailleurs je ne me contenterois pas de vous refuser le bou-

quet, je vous arracherois ce nœud de rubans que je vois à votre jupon. C'étoit ce même nœud dont la belle Maure avoit fait présent à don Alonse, en le recevant pour son chevalier, et qu'Ozmin qui l'avoit envoyé à cette dame ne reconnoissoit que trop : et ce seigneur Maure voyant par-là que le cavalier qui lui parloit devoit être le plus redoutable de ses rivaux, cette découverte le mettoit dans une fureur qu'il n'avoit pas peu de peine à retenir. Don Alonse, encore plus emporté que lui, perdit patience en s'entendant menacer par un homme qu'il croyoit d'une condition fort au-dessous de la sienne ; il le traita d'insolent ; et poussant entre les nœuds des rubans du bouquet un bâton pointu qu'il avoit, et dont les champions se servent pour irriter les taureaux, il alloit enlever le bouquet et le chapeau, si l'adroit et vigoureux Ozmin ne lui eût pas en même-temps ôté le bâton comme à un enfant.

Qui pourroit exprimer la rage dont le fier Zuniga fut saisi après avoir reçu un pareil affront aux yeux de sa maîtresse et devant le roi même. Il ne se posséda plus ; et, sans avoir égard à ce qu'il devoit à la présence de leurs majestés, il tira son épée ; mais dans le moment qu'il se préparoit à fondre comme un lion sur son ennemi, qui de son côté l'attendoit sans le craindre, le taureau arriva sur eux et les obligea bien à se séparer. Cet animal

attaqua don Alonse, et le jeta d'un coup de corne à quatre ou cinq pas de lui, blessé cruellement à la cuisse; ce qui excita dans la place un cri général de terreur. Pour comble d'infortune, la bête plus en furie que jamais, ne s'attachant qu'à ce cavalier, se disposoit à retourner à la charge; mais Ozmin, par une générosité digne des guerriers de ce temps-là, ne balança point à voler au secours de son rival, malgré ce qui venoit de se passer entre eux. Avec le même bâton qu'il lui avoit arraché, il piqua rudement le taureau, qui, tournant toute sa fureur contre lui, baissa la tête pour lui enfoncer ses cornes dans le corps. Le Maure saisit cet instant pour lui décharger sur le cou un revers de son épée dont il connoissoit la trempe; et telle fut la force du coup, que l'animal en tomba roide mort sur la place, au grand étonnement de tous les spectateurs.

Ce que le cavalier à l'écharpe bleue avoit fait, ne passa plus que pour un petit exploit en comparaison de celui-ci, que le désavantage de combattre à pied rendoit plus glorieux; aussi les acclamations en durèrent plus long-temps. Ozmin se déroba par une prompte retraite à la curiosité des personnes qui cherchèrent à le connoître. Le roi même eut beau demander à le voir, on fut obligé de lui dire qu'il venoit de disparoître et qu'on ne savoit qui il étoit.

Parlons à présent de Daraxa. Cette dame, attentive à la querelle des deux rivaux, avoit été sur-le-point d'en avertir leurs majestés, pour en prévenir les suites, au hazard de faire perdre la liberté à son cher Maure ; mais la frayeur dont elle avoit été tout-à-coup saisie, en voyant le taureau prêt à se jeter sur eux, lui avoit ôté la parole et le sentiment. Cependant les nouvelles acclamations qui se faisoient entendre dans la place, la tirèrent peu-à-peu de cet état ; c'est ainsi que cette tendre amante passoit successivement de la joie à la douleur, et de la douleur à la joie. L'Amour n'en fait pas d'autres ; il se plaît à faire sentir ses peines aux cœurs qu'il comble de plaisirs.

Comme l'aventure du bouquet étoit arrivée presque sous les yeux de la reine, cette princesse y avoit pris garde ; et, curieuse d'en savoir toutes les circonstances, elle en demanda dès le soir même le détail à la belle Maure et à dona Elvire de Padilla, qui avoient été toutes deux l'une auprès de l'autre pendant la fête. Daraxa, jugeant à-propos de laisser parler Elvire, quoiqu'elle eût pu mieux qu'une autre rendre raison de ce différend, dit qu'elle y avoit fait peu d'attention. Dona Elvire fut donc obligée de raconter ce qu'elle avoit vu et entendu ; mais comme elle laissoit plus à la reine à souhaiter d'apprendre qu'elle ne lui en apprenoit, cette princesse, espérant que don Alonse

pourroit entièrement satisfaire sa curiosité, envoya chez lui le vieux marquis d'Astorgas, aussitôt que la blessure de ce jeune seigneur lui permit de voir du monde. Voici de quelle manière le marquis, homme de bonne humeur, s'acquitta de sa commission.

Hé bien, seigneur chevalier sans peur, dit-il à Zuniga en entrant dans sa chambre, que pensez-vous de ces vilains animaux cornus qui ont si peu de respect pour les beaux garçons? Vous m'avouerez qu'il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Il y a long-temps, lui répondit en souriant don Alonse, que vous le savez aussi-bien que moi; mais, reprit le marquis d'un air sérieux, ne me direz-vous point qui est le vaillant homme qui vous a secouru si à-propos? Il est étonnant que, de tant de braves qu'on voit à la cour, aucun ne se soit montré assez de vos amis pour vouloir lui disputer cet honneur; cependant on assure que vous étiez prêt à vous battre contre un cavalier si généreux. Je sais mieux que personne ce que je lui dois, répondit Zuniga, et le peu de sujet que je lui avois donné de me tirer d'un si grand péril. Tout ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que je ne le connois point; je suis si charmé de sa valeur et du procédé qu'il a eu avec moi, que je ne puis être content que je n'aye trouvé l'occasion de découvrir qui il est, et de m'acquitter envers lui.

Si vous n'avez pas d'autre chose à m'apprendre, dit alors le marquis, la reine auroit bien pu se passer de m'envoyer ici; elle n'en sera pas plus avancée. Elle n'ignore pas le sujet du démêlé que vous avez eu avec l'inconnu; la belle Maure et dona Elvire l'en ont instruite : elle croyoit que vous en saviez davantage, et toute la cour avec elle est justement étonnée que deux cavaliers, après avoir fait deux actions si glorieuses, prennent autant de soin de se cacher, que les autres en ont ordinairement de se faire connoître. Ferdinand même, qui leur destine des récompenses, voudroit bien qu'ils se montrassent, et sur-tout le dernier, qu'on s'imagine n'être pas un homme d'une condition distinguée. Non, si l'on en juge par l'habit, s'écria don Alonse; j'en ai porté d'abord le même jugement, et je suis persuadé que je ne lui ai pas rendu justice; quoi qu'il en soit, c'est un grand homme, et c'est tout ce que j'en puis dire. Le marquis d'Astorgas, ne pouvant tirer de Zuniga d'autres lumières là-dessus, s'en retourna auprès de la reine.

On crut à la cour que tout cela n'étoit pas sans mystère, et que don Alonse, par un retour de générosité, ne vouloit pas déceler un cavalier qui souhaitoit d'être inconnu. Pour Daraxa, elle ne fut soupçonnée d'aucune intelligence, et l'on n'attribua le trouble qu'elle avoit fait paroître pen-

dant les courses qu'au seul malheur de don Alonse. On crut, et l'on trouva cela fort juste, qu'elle avoit la bonté de s'intéresser pour un jeune seigneur qui étoit son chevalier, et qui l'aimoit éperdûment. Elle jouissoit toute seule du secret plaisir de savoir ce qui se passoit; mais ce plaisir étoit accompagné d'une inquiétude qui en corrompoit la douceur. Elle avoit entendu ce qu'Ozmin avoit dit à son rival au sujet du nœud de rubans : elle connoissoit la délicatesse des Maures sur cette matière, si bien qu'elle se reprochoit l'imprudence qu'elle avoit eue de donner à Zuniga une chose qui lui venoit d'une main si chère; elle ne pouvoit se consoler d'avoir fait cette faute, quoique son cœur n'y eût aucune part. Elle ne pouvoit non plus écrire à Ozmin, ne sachant où il étoit logé; il falloit bien qu'elle attendît que cet amant trouvât moyen de lui donner de ses nouvelles. Elle passa quelques jours dans cette attente si douce et si cruelle tout ensemble; tantôt pensant avec plaisir que son futur époux étoit dans la même ville qu'elle, et tantôt dévorée par des impatiences mortelles de le revoir : mais enfin le temps amène tout.

Vous avez été apparemment dans les jardins du palais de Séville, et vous savez ce qu'on appelle le haut et le bas jardins; ce sont deux jardins l'un sur l'autre : celui d'en haut, soutenu par des

arcades, est au niveau du premier étage, et ne peut passer que pour un parterre; celui d'en bas, qui est le plus grand, n'étoit alors ouvert qu'aux hommes de la cour, qui avoient la liberté d'y entrer à certaines heures. Le haut jardin n'étoit que pour les dames, qui s'y promenoient pour se faire voir aux seigneurs, avec qui elles s'entretenoient quelquefois de dessus la balustrade qui règne à hauteur d'appui tout autour de ce jardin; mais ces conversations n'étoient permises que dans l'absence de leurs majestés; il falloit dans un autre temps se contenter du langage des signes. Il n'étoit pas défendu aux hommes de chanter, même en présence du roi et de la reine, pourvu que le cavalier qui chantoit eût la voix belle. On y faisoit aussi de petits concerts d'instruments dont l'exécution étoit ordinairement ravissante.

Un soir, la belle Maure se promenoit avec dona Elvire son amie; elles n'eurent pas fait deux tours d'allée, qu'elles entendirent la voix d'un homme, lequel, à ce qu'il leur parut, chantoit assez agréablement pour mériter qu'on l'écoutât. Elles se cachèrent derrière des orangers qui bordoient la balustrade, et de là, se trouvant vis-à-vis du personnage, elles eurent tout le loisir de le considérer. Elvire remarqua qu'il avoit fort bonne mine, et Daraxa reconnut que c'étoit Ozmin. Ce cava-

lier, assis sur un lit de gazon, et la tête appuyée négligemment contre un arbre, chantoit ces paroles en castillan.

Voulez-vous me donner la mort,
Impitoyable jalousie,
En troublant nuit et jour le repos de ma vie?
Je saurai bien sans vous finir mon triste sort.
L'absence n'est que trop cruelle
Pour un amant bien enflammé:
Je mourrai de langueur si j'aime une infidèle,
Ou je mourrai d'ennui, quand je serois aimé.

Cet illustre Maure, avec toutes ses autres belles qualités, avoit celle de bien chanter; mais au-lieu de s'en faire honneur, il prenoit soin de la cacher. On ne se piquoit pas seulement à la cour de Grenade de parler bon espagnol, on y chantoit aussi en cette langue; il y avoit même des Maures qui composoient des vers castillans que les poètes espagnols admiroient. Ceux qu'Ozmin venoit de chanter étoient de la composition d'un auteur grenadin, et un musicien de la même nation en avoit fait l'air. Daraxa ne manqua pas de s'appliquer cette chanson; et, voulant profiter de l'occasion pour y répondre, elle tira de sa poche des tablettes dont elle déchira une feuille, après avoir écrit dessus les mots suivans:

« Plus d'inquiétude pour le nœud de rubans; le don en a été fait sans la participation du cœur. Quand on aime comme Daraxa, on ne peut aimer

qu'une fois en sa vie. N'en doutez nullement; et si vous souhaitez d'en apprendre davantage, Laïda se trouvera demain à neuf heures du matin à la porte du palais ».

Elle roula doucement la feuille et la jeta dans le jardin d'en bas au travers des branches de l'oranger, qui ne la cachoit pas si bien que le seigneur maure ne pût la voir. Il remarqua qu'elle venoit de laisser tomber quelque chose, ce qu'elle avoit fait si adroitement que son amie ne s'en étoit point aperçue. Il est vrai qu'Elvire étoit si attachée à regarder le cavalier et à l'entendre, qu'elle ne songeoit qu'à cela. Il n'eut pas si tôt achevé de chanter son air, qu'elle lui cria de recommencer pour l'amour des dames. Il auroit eu volontiers cette complaisance, si le roi ne fût alors revenu de la chasse; mais le retour de ce monarque obligea la belle Maure et son amie à rentrer promptement dans le palais, au grand regret de celle-ci, qui auroit bien voulu ne pas si tôt abandonner le terrain.

D'abord que les dames se furent retirées, Ozmin, curieux de savoir ce que sa chère amante avoit jeté dans le jardin bas, alla au-dessous de l'endroit où il avoit remarqué qu'elle s'étoit mise pour l'écouter, et ayant trouvé le billet roulé, il ne s'arrêta pas plus long-temps dans le jardin; il en sortit avec la joie de n'y être pas venu pour rien, et avec l'envie d'y revenir plus d'une fois.

Le billet de Daraxa rendit la vie à ce tendre Maure, qui ne manqua pas le lendemain d'envoyer Orviedo à la porte du palais. Cet écuyer y trouva Laïda, qui, pour n'être pas connue, s'étoit couverte d'une mante noire des plus épaisses. Dès qu'elle l'aperçut, elle l'aborda et lui remit une lettre de la part de sa maîtresse. Orviedo lui en donna une autre de la part d'Ozmin ; et avant qu'ils se séparassent, ils eurent ensemble une assez longue conversation pour avoir de quoi faire chacun de son côté un rapport très-satisfaisant. La lettre du seigneur maure ne contenoit que des plaintes, et celle de Daraxa, que des protestations d'innocence et de fidélité. Ils furent tous deux bientôt d'accord. Il y a de la volupté dans les querelles amoureuses ; mais il ne faut pas qu'elles durent long-temps : il est bon encore qu'elles ne soient pas fréquentes, autrement elles peuvent produire de mauvais effets.

Quelle consolation pour nos amants d'avoir trouvé moyen d'établir entre eux un commerce de lettres, et de se voir même quelquefois ! La belle Maure auroit bien voulu se promener toute seule dans les jardins du palais, pour épier l'occasion de parler en liberté à Ozmin ; mais c'étoit trop risquer. Ils se seroient perdus l'un et l'autre, si quelque personne de la cour les eût vus s'entretenir ensemble. D'ailleurs, Elvire, à qui le seigneur

maure avoit donné dans la vue, ne quittoit point son amie, et ne cessoit de lui parler du cavalier à la belle voix. Elle lui proposa même dès le jour suivant d'aller dans les jardins, en lui disant qu'elles pourroient le rencontrer là. Notre complaisante Maure, qui ne demandoit pas mieux, accepta la proposition.

Les voilà toutes deux dans le jardin haut, d'où elles n'eurent qu'à regarder dans le jardin bas, pour y démêler l'homme qu'elles cherchoient. Il venoit d'arriver, et il étoit assis au même endroit que le jour précédent. Dona Elvire, qui pouvoit passer pour une des plus charmantes de la cour, ne se contenta pas de se montrer au cavalier, elle obligea son amie à suivre son exemple. Ozmin affecta de paroître surpris de leur vue, et fit semblant de vouloir se retirer par respect; mais Elvire, pour l'arrêter, lui adressa la parole : il répondit, et insensiblement ils s'engagèrent tous trois dans un entretien qui fut vif, et cela sur le pied d'un inconnu avec deux dames inconnues.

Le seigneur maure fit remarquer dans cette occasion qu'il avoit beaucoup d'esprit, et dona Elvire n'y brilla pas moins. Animée des mouvements d'une passion naissante, elle disoit mille jolies choses qu'elle n'auroit pas dites de sang-froid, quoiqu'elle fût naturellement très-spirituelle. Pour Daraxa, elle se divertissoit à les écouter, comme

une fille qui avoit son compte. Enfin chacun étoit fort content, et les moments s'écouloient avec la rapidité dont ils passent ordinairement quand ils sont agréables. S'il parut que le cavalier ne les trouvoit pas longs, les dames, de leur côté, firent assez connoître qu'elles ne s'ennuyoient point avec lui, puisque le roi venoit de rentrer dans le palais, et qu'elles ne songeoient nullement à se retirer. Il fallut que le jardinier vînt avertir Ozmin qu'il étoit temps de sortir : encore Elvire, avant la séparation, voulut-elle s'assurer d'une nouvelle entrevue, qui fut fixée au premier jour que Ferdinand iroit à la chasse.

Cette dame, après cette conversation, demeura si charmée d'Ozmin, qu'en le quittant elle ne put s'empêcher de dire à Daraxa qu'elle n'avoit jamais vu de cavalier si parfait. Toute autre que la belle Maure eût été alarmée d'un aveu si franc ; mais elle n'en fit que rire, tant elle comptoit sur la fidélité de cet amant. Cependant son amie, qui la croyoit la plus insensible personne de son sexe, loin de lui faire un mystère du goût qu'elle se sentoit pour l'inconnu, lui en parloit à tout moment dans les termes les plus vifs. Oui, lui disoit-elle, je suis touchée du mérite de ce cavalier ; mais je voudrois bien savoir qui il est, et pourquoi un homme fait comme lui ne se montre point à la cour : je vous conjure, ma chère Daraxa, de le

lui demander vous-même, quand nous le reverrons. Ozmin fut bientôt informé de tout cela par sa maîtresse, qui lui manda que la situation ne laissoit pas d'être délicate ; qu'il ne devoit point abuser du penchant d'Elvire, et encore moins trahir sa fidèle Daraxa ; qu'en amour tout faisoit de la peine, jusqu'aux plus légères apparences ; et qu'enfin, lorsqu'on possédoit un cœur, on étoit bien aise d'être l'objet de tous ses désirs.

Il crut de bonne-foi que sa dame ne lui écrivoit ainsi que pour se réjouir ; et, dans cette opinion, il lui fit une réponse badine. Il poussa même la chose plus loin : à la première entrevue, il prodigua les douceurs à dona Elvire, qui les reçut fort bien à bon compte, ou plutôt qui les lui rendit avec usure. La belle Maure, comme son amie l'en avoit priée, interrogea l'inconnu sur son pays, sur sa naissance et sur l'état présent de sa fortune. Il répondit, sans hésiter, qu'il étoit Aragonois, et qu'il se nommoit don Jaymé Vivèz ; qu'après avoir été pris par les Maures, et remis en liberté par la capitulation de Baëça, il attendoit que sa famille lui envoyât l'argent dont il avoit besoin pour se mettre en état de se produire à la cour. L'histoire étoit simple et vraisemblable. Elvire n'en demanda pas davantage ; et s'étant toutefois informée s'il y avoit une maison de Vivèz en Ara-

gon, elle apprit avec un extrême plaisir que c'en étoit une des plus nobles.

Ce commerce galant devint peu-à-peu très-incommode aux deux amants maures. Dona Elvire s'enflamma tout de bon, et son amour les embarrassoit à mesure qu'il prenoit de nouvelles forces. Dès qu'Ozmin s'aperçut que ce n'étoit plus un jeu, il changea de ton : il n'eut plus pour la dame que des manières honnêtes et polies; mais il avoit affaire à une fille qui s'échauffoit d'elle-même. Daraxa, très-satisfaite de la conduite de son amant, avoit pitié de sa rivale, et l'auroit volontiers désabusée, si elle n'eût pas craint de lui donner de la jalousie en faisant cette démarche : ce qu'elle croyoit devoir plus appréhender dans la disposition où étoient les choses, que de hazarder une partie de son bonheur.

Le printemps arriva pendant que tout cela se passoit, et la cour changea de face. Ferdinand résolut d'ouvrir la campagne par le siege de Grenade; et les Maures qui s'y attendoient se préparoient à bien défendre une place si importante. Il y avoit dedans une garnison de quinze mille hommes des meilleures troupes du roi Mahomet; c'est ce que n'ignoroit pas le monarque catholique : aussi avoit-il prudemment fait solliciter, tant par ses ministres que par l'entremise du pape, les autres princes chrétiens, pour qu'ils l'aidassent à

exécuter une entreprise où il s'agissoit de chasser d'Espagne tous les infidèles. Plusieurs princes lui avoient promis du secours ; et quand il fut assuré que leurs troupes s'avançoient, il se mit lui-même en marche avec le plus de diligence qu'il put pour surprendre les Maures, et ne leur pas donner le loisir de se fortifier davantage.

Comme la reine jugea bien qu'un siège si considérable demandoit beaucoup de temps, elle prit la résolution d'y accompagner le roi, et de faire la campagne avec lui. Le bruit s'en étant répandu, nos deux amants en eurent d'autant plus de joie, qu'ils espéroient que, dans la confusion où seroit l'armée, ils pourroient, avec l'industrie d'Orviedo, trouver jour à se jeter dans Grenade ; mais ils comptoient sans la fortune : la reine, la surveille de son départ, dit à Daraxa qu'elle ne seroit pas du voyage. Pour avoir moins d'embarras, ajouta cette princesse, je ne mènerai avec moi que les femmes dont je ne puis absolument me passer. Je prétends laisser mes filles d'honneur à Séville, entre les mains de leurs parents ou de personnes de distinction à qui je les recommanderai. Pour vous, ma chère fille, vous tomberez en partage à don Louis de Padilla. J'ai fait choix de ce seigneur, à cause qu'il est père d'Elvire votre amie ; outre cela, je crois que vous serez chez lui plus agréablement qu'ailleurs.

Ozmin fut au désespoir quand sa maîtresse lui manda cet ordre de la reine. Il voyoit par-là toutes ses mesures rompues; et son esprit, flottant entre une infinité de pensées et de résolutions différentes que l'amour et la gloire lui inspiroient tour-à-tour, étoit dans une étrange perplexité. Néanmoins la belle Maure écrivit à cet amant des lettres si tendres et si passionnées, qu'enfin elle fixa ses irrésolutions. Je ne vous rapporterai qu'une de ses lettres, de peur de vous ennuyer. La voici :

« Votre écuyer m'a fait dire que vous vouliez vous laisser mourir de regret de n'être point à Grenade. Partez, Ozmin, partez : votre cœur sacrifie plus à la gloire qu'à l'amour. Je ne vous retiens plus : je sais bien que votre départ me coûtera la vie ; mais ma plus grande peine sera de mourir pour un ingrat qui m'abandonne dans le temps que j'ai le plus besoin de lui. Je croyois vous être plus chère que toute chose au monde. Quelle étoit mon erreur ! A qui dois-je m'en prendre ? Est-ce à moi pour vous avoir cru, ou bien à vous pour me l'avoir persuadé ? Si l'amour que j'ai pour vous ne m'aveugle pas, votre vie est à moi : vous me l'avez dit cent fois, vous me l'avez juré. Pourquoi donc, sans mon aveu, voulez-vous disposer de mon bien ? Pourquoi songez-vous à l'employer à ce qui ne regarde pas mon service ? Ah ! Ozmin, que vous savez peu aimer ! Que vous

êtes encore loin du terme où l'amour a su m'amener! On peut acquérir de la gloire par-tout, et l'on trouveroit, si on vouloit, des gens qui mettroient la leur à partager les peines d'une infortunée plutôt qu'à servir tous les monarques de la terre ».

Il ne fut pas possible à l'amoureux Grenadin de résister à la passion de Daraxa, quelque envie qu'il eût de rendre sa valeur utile à sa patrie; et l'amant, dans cette conjoncture, l'emporta sur le héros. La cour partit donc pour l'armée, et la belle Maure se retira chez le marquis de Padilla, qui la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit pu faire à la reine même. Dona Elvire, qui aimoit tendrement son amie, et qu'un intérêt encore plus vif que son amitié obligeoit à se réjouir d'avoir cette dame pour sa compagne inséparable, étoit ravie de ce changement. Daraxa auroit été assez contente de son sort, si elle eût eu dans cette maison un peu plus de liberté; mais on lui en donna beaucoup moins qu'elle n'en avoit eu à la cour. Véritablement elle étoit chez don Louis comme une esclave. Premièrement, il ne falloit point qu'elle se flattât, non plus qu'Elvire, de sortir jamais, pour quelque raison que ce pût être. Tous leurs passe-temps se bornoient à se promener le soir dans un jardin à certaine heure réglée; et comme si cette promenade n'eût pas été un

divertissement assez ennuyeux pour elles, le vieux marquis prenoit la peine de les accompagner toujours; ou si quelquefois il n'avoit pas le temps de les fatiguer de sa fâcheuse compagnie, don Rodrigue son fils se chargeoit de ce soin-là : elles ne gagnoient rien au change. Ce n'est pas tout : les appartements de ces dames n'avoient vue que sur le jardin, aucune fenêtre sur la rue. Ajoutez à cela qu'elles ne voyoient personne du dehors, ni hommes ni femmes; et, des gens même de la maison, il y en avoit très-peu qui eussent le privilège de leur parler.

Tous ces désagréments gâtoient fort les honnêtetés que don Louis faisoit à la belle Maure : cependant, à entendre ce vieux courtisan, il n'en usoit avec elle ainsi que par respect, et que pour lui marquer l'extrême considération qu'il avoit pour elle. Cette dame n'en étoit pas la dupe; et, perdant toute espérance d'avoir des nouvelles de son amant, elle alloit s'abandonner à ses chagrins, si dona Elvire ne s'en fût mêlée. Celle-ci, ne pouvant plus vivre sans son cher don Jaymé, dit à Daraxa qu'elle vouloit écrire à ce cavalier. Eh! comment, répondit la belle Maure, lui ferez-vous tenir votre lettre? Une de mes femmes, répliqua Elvire, a trouvé par hazard un homme du dehors qu'elle a gagné. Il assure qu'il connoît parfaitement Vivèz, et promet de lui remettre le billet en

main propre. La tendre amante d'Ozmin ne manqua pas d'applaudir à cette résolution. Elles composèrent toutes deux une lettre de concert. La fille de don Louis l'écrivit, et la dame maure y ajouta ces mots en sa langue :

« Tout le bonheur des amants consiste à se voir : tout leur malheur est d'être séparés. Je languis dans l'attente de vos nouvelles ; je suis morte si je n'en reçois au plus tôt ».

Elvire demanda ce que signifioient ces paroles, et Daraxa lui répondit : Je mande à don Jaymé que sa maîtresse ne peut soutenir plus long-temps son absence, et va succomber à ses ennuis, s'il ne trouve moyen de les soulager. C'est ainsi que deux bonnes amies en usent ordinairement ensemble lorsqu'elles sont rivales.

La lettre fut fidèlement rendue au seigneur maure, qui la lut avec d'autant plus de joie, qu'il avoit inutilement jusque-là employé l'adresse de son écuyer pour découvrir ce qui se passoit chez don Louis : comme un bonheur, dit le proverbe, ne vient jamais sans l'autre, il arriva deux jours après qu'Orviedo se présenta devant lui sous un habit d'ouvrier. Ozmin eut d'abord de la peine à le reconnoître, et lui demanda la cause de ce déguisement C'est ce que je vais vous apprendre, répondit l'écuyer. Je me suis ainsi travesti pour aller roder aux environs de la maison du marquis

de Padilla, dans l'espérance de rencontrer une des femmes maures de Daraxa, ou de faire connoissance avec quelque domestique de don Louis. Je me suis arrêté par hazard devant un endroit du jardin où des ouvriers s'occupent à réparer le mur. Le maître maçon, me voyant attentif à leur travail, s'est mis à me considérer. Il m'a pris pour un homme de son métier : Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai besoin de manœuvres pour finir promptement cet ouvrage, voulez-vous me servir? Je lui ai répondu que j'étois employé ailleurs, mais que j'avois un camarade qui ne cherchoit qu'à vivre, et qui ne demanderoit pas mieux que de lui rendre service. Amenez-le-moi, a répliqué le maître maçon ; quand il ne seroit propre qu'à mener la brouette, il ne me sera pas inutile, et je le payerai bien. Là-dessus je l'ai quitté, ajouta Orviedo en souriant, pour venir vous proposer ce bel emploi, que l'amour, sans doute, vous offre lui-même pour vous faire passer le temps moins désagréablement que vous ne faites.

Toute ridicule que parût une pareille idée au seigneur maure, il étoit trop amoureux pour la rejeter. Il accepta le parti, s'habilla comme un manœuvre, et se laissa conduire par son écuyer, qui dit au maître maçon : *Segnor maestro de obra*, voici mon camarade Ambroise, soldat malheureux, qui, après avoir été quatre ans prison-

nier chez les Maures, se voit réduit à travailler pour subsister. Le marché fut bientôt fait, et Ambroise arrêté pour commencer dès le lendemain. Notre nouveau manœuvre, pour montrer qu'il avoit le cœur à la besogne, se rendit de grand matin auprès de son maître, qui le mena dans le jardin, et, lui mettant la brouette entre les mains, l'instruisit de ce qu'il avoit à faire. De la manière que s'y prit Ambroise, il sembloit qu'il eût fait ce métier toute sa vie; aussi son maître en fut si content, qu'il lui donna des louanges, et l'assura qu'il seroit un jour un fort bon ouvrier.

Personne ne paroissoit encore dans la maison; mais sur les dix heures notre manœuvre remarqua quelques femmes maures aux fenêtres de l'appartement de Daraxa, et peu de temps après cette dame elle-même, ainsi que dona Elvire. Dès ce moment il trouva cette aventure toute réjouissante; il se fit par avance un plaisir de la surprise où seroient les dames, lorsqu'en se promenant dans le jardin elles viendroient à le reconnoître et à faire attention à son déguisement; il espéroit même que sous cette forme il pourroit quelquefois leur parler sans péril : il ne savoit pas quel homme c'étoit que le seigneur don Louis.

Outre que Daraxa lui avoit été recommandée par la reine d'une manière qu'il auroit cru trahir la confiance que cette princesse avoit en lui, s'il

n'eût pas veillé jour et nuit sur les actions de cette dame, il n'ignoroit pas qu'elle avoit des amants; il la croyoit aussi sensible qu'une autre : les femmes maures, en ce temps-là, n'ayant pas la réputation d'être ennemies de l'amour. Mais il craignoit plus les entreprises du dehors que la sensibilité du dedans; les cavaliers amoureux, que l'objet aimé. Il appréhendoit principalement don Alonse, qu'il regardoit comme le galant favorisé. Quoiqu'informé que ce jeune seigneur n'étoit point encore en état de sortir, ni par conséquent de songer aux moyens d'entretenir la belle Maure, cela ne le rassuroit point. Un commerce de billets-doux ne lui sembloit guère moins dangereux qu'une conversation. Pour se mettre l'esprit en repos là-dessus, il pressoit sans cesse le maître maçon d'achever son ouvrage, de peur que quelqu'un de ses manœuvres n'eût la hardiesse de se charger de quelque commission amoureuse : ce qui l'inquiétoit terriblement, et l'obligeoit à observer tous les ouvriers.

Sur la fin d'une journée, en les voyant travailler, il s'avisa de considérer attentivement Ambroise, auquel il n'avoit pas encore pris garde, et qui lui parut un garçon fort délibéré. Cet examen ne plut guère au jeune Maure, et le fit pâlir de crainte d'être découvert : néanmoins il en fut quitte pour la peur. Tout susceptible que le vieillard étoit de soupçons et de défiances, il ne vit dans Ambroise

qu'un manœuvre; et ce faux maçon, lorsqu'il en fut temps, se retira avec les véritables, n'ayant eu d'autre bonheur dans toute sa journée que de voir passer sa maîtresse avec don Rodrigue qui étoit son rival. Quelle patience il faut avoir quand on aime, quoique l'amour soit la plus violente des passions! Ozmin ne l'avoit déjà que trop éprouvé. Aussi, loin de se rebuter, il se trouvoit assez bien payé de sa peine, puisqu'il avoit vu sa chère amante : cela suffisoit à un Maure, comme à un Castillan, pour s'estimer heureux.

La fortune lui fut bien plus favorable le jour suivant; il revint au travail avec une nouvelle ardeur. Il faisoit rouler sa brouette d'une grande force; et comme en charriant de la pierre il étoit obligé quelquefois de passer sous les fenêtres de l'appartement de Daraxa, il se mit à chanter un air champêtre en langue maure. Les maçons, qui le regardoient comme un gaillard qui avoit été long-temps prisonnier chez les infidèles, ne furent pas sur prisqu'il eût retenu quelques-unes de leurs chansons; mais Laïda l'entendit de sa chambre; et, curieuse de savoir qui pouvoit être l'homme qui chantoit si bien une chanson de son pays, elle descendit au jardin, où elle reconnut d'abord le personnage.

Elle fit semblant de cueillir des fleurs pour sa maîtresse; ce qu'elle faisoit presque tous les jours:

A ces mots, notre feint Aragonois témoigna par des démonstrations, plutôt que par des paroles, qu'il étoit très-sensible aux bontés de ce seigneur, et qu'il s'attacheroit à les mériter par sa bonne volonté. Cette affaire fut bientôt conclue, et don Louis dit à son nouveau domestique : Vous n'avez qu'à quitter votre tablier et prendre congé de votre maître ; venez ici demain, et l'on vous fournira tout ce qui sera nécessaire pour la culture de mes fleurs.

Ambroise n'est donc plus maçon ; il est jardinier du marquis de Padilla, qui ne le vit pas plus tôt arriver le jour suivant, qu'il se mit à lui prescrire la conduite qu'il avoit à tenir pour demeurer long-temps dans sa maison. Il s'étendit particulièrement sur le respect infini qu'il lui recommandoit d'avoir pour les dames, et sur le soin qu'il devoit prendre d'éviter tout commerce avec les femmes de service. Il appuya d'autant plus sur cet article, qu'il trouvoit ce garçon bien fait de sa personne, malgré les mauvais airs qu'il affectoit de se donner.

Le patron, après toutes ces leçons qui ne faisoient que trop connoître qu'il étoit terriblement Espagnol sur le chapitre du beau sexe, fit travailler devant lui son nouveau jardinier, pour juger de sa capacité, étant lui-même assez habile pour cela. Heureusement Ozmin avoit aimé les

fleurs, et il savoit aussi-bien les cultiver qu'un fleuriste de profession. Don Louis n'eut pas besoin d'un long examen pour être persuadé qu'il avoit fait une bonne acquisition. Il s'en applaudit, et il en demeura si occupé qu'il ne put s'empêcher d'en parler pendant le dîner. Il dit qu'il étoit charmé d'avoir enfin rencontré un jardinier pour ses fleurs, et que, Dieu merci, son parterre seroit désormais bien entretenu. Rien n'est plus plaisant, ajouta-t-il: je remarque parmi mes ouvriers un jeune gaillard qui mène la brouette, je le questionne, et je découvre que ce manœuvre est un garçon consommé dans l'art de cultiver les fleurs.

Daxara ne laissa pas tomber ce discours; et ne doutant point que le nouveau jardinier ne fût Ozmin, elle s'en réjouit, dans l'espérance qu'elle auroit occasion de le voir plus souvent et la liberté entière de lui écrire. Après le dîner, cette dame mena dans son appartement Elvire, et se mettant toutes deux à une fenêtre, elles commencèrent à promener leurs regards sur le jardin. Ambroise étoit alors au milieu du grand parterre, vis-à-vis d'elles. La belle Maure l'ayant reconnu, et voulant se divertir, le montra du doigt à son amie: Voilà, lui dit-elle, le jardinier dont votre père a tant vanté l'habileté pendant que nous dînions. Considérez-le bien: votre cœur ne vous dit-il rien pour lui? ne sentez-vous point quelque émotion?

Dona Elvire fit un éclat de rire à ces paroles, qui lui parurent échappées par plaisanterie. Mais regardant cet homme à bon compte avec attention, elle soupçonna la vérité. Cependant la crainte de se méprendre, et d'apprêter à rire à ses dépens, l'empêcha de dire ce qu'elle pensoit, jusqu'à ce que Daraxa la pressant de lui répondre, et l'appelant insensible, confirmât ses soupçons. Ce fut alors du côté d'Elvire un emportement de joie, une évaporation qui marqua bien l'excès de son amour pour don Jaymé. La prudente Maure se sut bon gré de ne lui avoir pas fait plus longtemps un mystère de la métamorphose de ce cavalier. Ma chère Elvire, lui dit-elle, j'ai bien fait, comme vous voyez, de vous prévenir. Hélas ! si par malheur don Jaymé se fût présenté devant vous en présence de don Louis ou de don Rodrigue, votre surprise nous auroit tous perdus : mais maintenant que vous êtes préparée à sa vue, j'espère que vous vous ménagerez de façon que vous ne gâterez point nos affaires. Dona Elvire le lui promit; après quoi ces deux dames s'entretinrent du faux Ambroise.

La fille de don Louis ne pouvoit assez admirer comment il étoit parvenu à tromper son père, le plus défiant de tous les hommes; et elle lui tenoit un grand compte de s'abaisser pour l'amour d'elle à un si vil emploi. Si elle eût su tout ce que son

amie savoit là-dessus, elle auroit bien rabattu de sa reconnoissance.

Dès ce moment les plaisirs et les intrigues commencèrent à régner depuis le matin jusqu'au soir entre ces deux dames et ce galant jardinier. Clarice et Laïda, leurs confidentes, étoient des filles d'esprit, qui les servoient avec autant d'adresse que de zèle. Ambroise, de son côté, ménageoit si adroitement les maîtresses, qu'elles étoient l'une et l'autre très-contentes de lui. Jamais affaire n'a été mieux conduite. Elvire découvroit son cœur à son amie, et son amie lui cachoit le sien avec toute la dissimulation que la conjoncture exigeoit d'elle. Ces rivales avoient chacune leur cache dans le jardin. Les billets alloient et venoient; c'étoit une poste galante et parfaitement bien réglée. Quand ils en seroient demeurés là, n'auroient-ils pas eu lieu d'être contents d'une vie si agréable? Mais si l'amour s'arrêtoit lorsqu'il est en si beau chemin, il cesseroit d'être l'amour. Les mêmes plaisirs l'ennuient; il en veut toujours de nouveaux. L'Espagnole trop passionnée voulut des entretiens, et somma par un billet don Jaymé de se rendre à minuit aux fenêtres de la galerie d'en bas, dont Clarice s'étoit chargée d'avoir une clef. Quoique la belle Maure n'approuvât guère ce rendez-vous nocturne, elle n'eut pas la force de s'y opposer.

Ambroise logeoit chez le jardinier, au fond du jardin, dans une maison dont la porte, par ordre de don Louis, se fermoit à l'entrée de la nuit, et ne s'ouvroit que le matin à l'heure qu'il falloit aller au travail. Cette difficulté n'embarrassa point le cavalier, qui eut bientôt fait une échelle de cordes pour descendre de sa chambre dans le jardin, et pour y monter. Il fit réponse aux dames, et les assura que dès la nuit prochaine il se trouveroit au lieu marqué. Avec quelle impatience n'attendirent-elles pas ce moment! et quand il fut arrivé, quelle satisfaction pour elles de pouvoir entretenir en liberté leur cher Ambroise! Elvire sur-tout laissoit éclater la sienne sans modération, et celle de son amie, pour être secrette, n'en étoit pas moins vive. Les fenêtres de la galerie étoient basses, et l'on pouvoit aisément passer le bras entre les gros barreaux de fer qui les grilloient: l'amoureuse Espagnole, que l'obscurité de la nuit rendoit encore plus hardie, avançoit par-là ses mains pour se les faire baiser; ce qui faisoit grand mal au cœur à Daraxa. Ozmin, qui connoissoit la délicatesse des femmes de son pays sur cette matière, pour consoler cette dame de la nécessité où elle étoit de souffrir ces petites libertés, lui donnoit à la dérobée toutes les marques de tendresse qu'il pouvoit; de sorte que c'étoit pour la tendre Maure un peu de bien et beaucoup de mal:

malgré la possession du cœur de son amant, elle se croyoit fort à plaindre. Elle n'avoit que des plaisirs mêlés; au-lieu que son amie, sans être aimée, goûtoit des plaisirs purs. La première, ne connoissant pas son bonheur, étoit malheureuse; et l'autre, ignorant son malheur, étoit parfaitement heureuse.

Ils se séparèrent enfin, après deux heures de conversation. Ambroise regagna sa chambre, et les dames se retirèrent différemment affectées de cette entrevue : si la fille de don Louis en désiroit avec ardeur une seconde, il n'en étoit pas de même de Daraxa. Elle avoit vu sa rivale montrer si peu de retenue dans ce premier entretien, qu'elle avoit raison de craindre que dans la suite cette amante emportée ne poussât les choses encore plus loin; de manière qu'elle ne put se défendre d'écrire là-dessus à Ozmin. Elle lui manda qu'elle ne souhaitoit plus de lui parler la nuit; que ce plaisir lui coûtoit trop. Le fidèle Maure, qui auroit mieux aimé mourir que de justifier les alarmes de sa maîtresse, éluda, sous divers prétextes, les nouveaux rendez-vous qui lui furent proposés de la part d'Elvire, qui dans le fond étoit trop aimable pour qu'elle l'agaçât toujours infructueusement.

Cependant les maçons achevèrent leur ouvrage, et don Louis, ayant l'esprit en repos de ce côté-là, permit aux dames de se promener librement dans

le jardin. Un jour que don Rodrigue étoit avec elles dans un cabinet de verdure, sa sœur, qui ne gardoit pas de grandes mesures avec lui, et qui vouloit l'accoutumer à la voir parler à Ambroise, appela ce jardinier qui passoit, et lui ordonna de leur aller cueillir des fleurs. Il obéit, et leur en apporta plein une corbeille. Dona Elvire, pour l'arrêter, lui fit des questions sur les ennuis qu'il avoit soufferts dans sa prison à Grenade : ce qui donna envie à don Rodrigue de prier Daraxa de s'entretenir un peu en maure avec lui, pour voir s'il entendoit bien cette langue. La belle Maure accorda volontiers cette satisfaction au fils de don Louis, et lui dit que, pour un Espagnol, ce garçon ne la parloit point mal.

Don Rodrigue, qui s'étoit déjà plus d'une fois amusé à discourir avec Ambroise, lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, quoiqu'Ozmin eût affecté de ne lui en laisser guère paroître; et le jugeant fort propre à le servir auprès de la belle étrangère, il résolut de le choisir pour son confident. Dans ce dessein, il étoit le premier à l'appeler sans en demander permission aux dames. Il le faisoit entrer dans leurs entretiens, et l'engageoit souvent à parler maure avec Daraxa. Par ce moyen, l'heureux Ambroise, devenu bientôt familier avec son jeune maître, ne le voyoit pas si tôt dans le jardin avec les dames, qu'il couroit les joindre sans façon;

et quand il y manquoit, Elvire se donnoit la peine de l'aller chercher elle-même, et ne revenoit point sans lui. Don Rodrigue, qui n'avoit que ses propres affaires en tête, ne prenoit pas seulement garde à ces petits écarts, étant d'ailleurs bien éloigné de penser que sa sœur fût capable d'aimer un domestique. Mais si Elvire ne regardoit que don Jaymé dans Ambroise, Daraxa ne voyoit qu'Ozmin dans don Jaymé; et cette jalouse Maure souffroit impatiemment tous les témoignages de l'amoureuse fureur qui dominoit son amie.

Tandis que ces choses se passoient chez don Louis, le jeune don Alonse de Zuniga, plus amoureux que jamais, et guéri de sa blessure, commençoit à sortir. Il avoit appris avec douleur que sa maîtresse étoit, par ordre de la reine, entre les mains du marquis de Padilla, tant par rapport à l'aversion qu'il avoit naturellement pour don Rodrigue, qu'à cause de la jalousie qui régnoit depuis long-temps entre leurs maisons. Il sentoit pourtant qu'il falloit pour son repos qu'il reçût des nouvelles de sa dame, et qu'il la vît même, s'il étoit possible. Pour y parvenir, il mit en campagne de très-habiles gens, qui trouvèrent moyen de gagner une femme de dona Elvire, pour certaine somme qui lui fut payée d'avance. Cette soubrette obligeante étoit cette même Clarice dont j'ai fait mention, fille née pour les intrigues d'amour, et fort

propre à faire prospérer les affaires des amants. Don Alonse, pour son argent, ne lui demandoit qu'un service; c'étoit de lui procurer par quelque stratagême le plaisir de parler à Daraxa. Clarice lui promit des merveilles; et, sans que cela fût nécessaire, elle lui fit confidence des amours d'Elvire avec don Jaymé Vivèz, qui de seigneur aragonois s'étoit fait jardinier par un excès de passion pour elle.

Cette histoire, que don Alonse écouta de toutes ses oreilles, l'étonna : il en voulut savoir toutes les circonstances. Clarice les lui apprit, à la réserve de celles qu'elle ignoroit. Ainsi elle ne put lui dire la part que la belle Maure avoit à cette aventure. Zuniga cherchoit en vain dans son esprit quel homme c'étoit que ce don Jaymé Vivèz, dont il n'avoit jamais entendu parler à la cour non plus qu'à l'armée. Il souhaitoit de le connoître, pour agir de concert avec lui et faire la partie carrée, puisqu'ils avoient tous deux leurs maîtresses dans la même maison. Cette pensée fut la cause d'une infinité d'autres. Il se reprochoit de n'avoir pas autant d'adresse que don Jaymé, pour s'introduire aussi chez don Louis sous quelque forme qui pût lui donner occasion d'entretenir quelquefois Daraxa. Il s'échauffoit sur cela l'imagination, et rouloit dans sa tête mille desseins qui le divertissoient.

Revenons à nos dames. La fille du marquis de

Padilla, persuadée qu'on ne s'aimoit pas pour nourrir son amour d'éternels soupirs, et qu'il y avoit un terme à toutes les choses du monde, prit la résolution de s'unir avec son cher don Jaymé, qui lui paroissoit si digne de la posséder; mais elle sentoit quelque peine à faire elle-même cette proposition : c'étoit une démarche qui blessoit trop la bienséance pour la hazarder. Elle fit réflexion qu'il valoit mieux se servir pour cela de l'entremise de son amie, dont elle se croyoit assez aimée pour attendre d'elle un pareil service. Elle s'adressa donc à la belle Maure, et la pria, dans les termes les plus forts, de vouloir bien se charger de la commission.

Daraxa ne put apprendre qu'Elvire avoit dessein de se faire enlever, et méditoit un mariage clandestin, sans être violemment émue : néanmoins, s'étant remise de son trouble, elle dit à son amie : Je suis disposée à faire ce que vous souhaitez; mais avant que je parle à don Jaymé, je ne puis, sans trahir notre amitié, me dispenser de vous demander si vous avez fait toutes vos réflexions sur ce que vous osez entreprendre? Non, non, ajouta-t-elle, vous n'avez pas songé sans doute à tous les malheurs où vous allez vous jeter : souffrez que je vous représente ce que vous devez à votre famille et à vous-même. Vous voulez vous livrer à un homme dont vous ne connoissez ni le

bien ni la naissance. Pouvez-vous prudemment vous y fier jusqu'à lui faire des avances qui ne conviennent point du tout à une fille de qualité? et si par malheur, ce qui n'est pas impossible, elles n'étoient pas reçues de la façon que vous le désirez, quelle honte et quels regrets ne suivroient point cette démarche indiscrette?

Quoique ces remontrances fussent très-judicieuses, la fille de don Louis ne les écouta qu'avec chagrin; et ne pouvant les combattre par de bonnes raisons, elle répondit, en fille qui avoit pris son parti, que l'excès de son amour ne lui permettoit pas de suivre d'autres conseils que ceux de son cœur. Quand Daraxa eut perdu toute espérance de la détourner de son dessein, elle cessa de la contredire, et lui promit que dès cette nuit-là même elle feroit à don Jaymé la proposition dont il s'agissoit. Mais ce qui embarrassa un peu la belle Maure, c'est qu'Elvire, soit par défiance, soit pour juger par elle-même des sentimens de l'objet aimé, dit qu'elle vouloit, à l'insu de ce cavalier, se tenir cachée derrière un rideau pour entendre cet entretien. Il ne fut donc plus question que d'avertir Ambroise de se trouver à minuit aux fenêtres de la galerie d'en bas; ce que les dames firent par une lettre qu'elles lui écrivirent en commun, et par laquelle on lui manda qu'on avoit des choses de la dernière conséquence à lui communiquer.

Il ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée, et il fut assez surpris de ne point voir là Elvire. Seigneur don Jaymé, lui dit Daraxa, j'ai d'abord une mauvaise nouvelle à vous annoncer, c'est que je suis seule ici : votre maîtresse veut que j'aye avec vous une conversation particulière d'où dépendent votre bonheur et le sien. En parlant de cette sorte, la fine Maure glissa une de ses mains entre les barreaux, et serra fortement une de celles du cavalier, qui comprit aussitôt que ce rendez-vous n'étoit pas sans mystère : peu s'en fallut même, tant il avoit la pénétration vive, qu'il ne devinât ce que c'étoit; et dès que Daraxa eut entamé la proposition délicate qu'elle avoit à lui faire, il ne vit que trop de quoi il s'agissoit : mais, loin d'en être embarrassé, il ne fit que tourner en plaisanterie tout ce qui lui fut proposé. La belle Maure eut beau lui protester qu'elle parloit sérieusement, et le presser de répondre de même, il ne quitta point le ton railleur.

Ainsi se termina cette entrevue, à la satisfaction de Daraxa, qui auroit été fâchée qu'elle eût fini d'une autre manière, et qui, croyant avoir fait son devoir, s'attendoit à des remercîments de la part de son amie; mais Elvire auroit été plutôt capable de lui faire des reproches. Dans sa mauvaise humeur, elle imputoit à cette Maure toutes les railleries de don Jaymé; d'où concluant qu'en

amour il y avoit de l'imprudence à se servir de procureur quand on pouvoit faire ses affaires soi-même ; elle résolut de ne se fier désormais à personne, et de tout mettre en usage pour engager Vivèz à l'enlever.

Elle n'en fit pourtant pas plus mauvaise mine à Daraxa le lendemain. Elles se revirent comme à l'ordinaire, sans toutefois entrer dans aucun éclaircissement, sans se dire un seul mot sur ce qui s'étoit passé. Le soir elles se promenèrent ensemble, dissimulant toutes deux, et chacune occupée de ses intérêts. Il arriva dans cette promenade une aventure qui eut de grandes suites, comme vous allez l'entendre.

J'ai déjà dit que don Rodrigue avoit jeté les yeux sur Ambroise pour en faire son confident auprès de Daraxa, qui, jusqu'à ce jour, n'avoit payé que d'indifférence l'amour que ce seigneur espagnol avoit pour elle. Cela ne le rebutoit point, grace à la froideur de son tempérament : incapable d'aimer avec violence, il voyoit presque sans chagrin le peu de progrès qu'il faisoit dans le cœur de la belle Maure, ou bien il s'en consoloit par le plaisir de voir et d'entretenir cette dame quand il vouloit ; avantage qu'il avoit sur ses rivaux, et qui lui tenoit lieu du bonheur d'être le galant chéri. Comme il ne lui avoit encore fait connoître ses sentiments que par des soins peu empressés, et

s'étant aperçu qu'elle se plaisoit à parler maure avec Ambroise, il s'avisa de charger ce jardinier de lui faire, de sa part, une déclaration d'amour en cette langue. Ambroise accepta la commission, en promettant à son jeune maître de s'en acquitter avec tout le zèle imaginable, la première fois que l'occasion s'en présenteroit. Elle s'offrit dès ce jour-là même.

Les dames, après quelques tours d'allées, entrèrent dans le cabinet de verdure où elles avoient coutume de s'arrêter pour se reposer. Ambroise arriva portant une corbeille de fleurs. Don Rodrigue lui ordonna d'en faire des bouquets, et fit signe en même-temps à dona Elvire de le suivre, comme s'il eût eu quelque chose de particulier à lui dire. Le frère et la sœur sortirent du cabinet, où Ozmin, se voyant seul avec sa maîtresse, se préparoit à lui parler d'un ton plaisant de la passion de don Rodrigue; mais il la trouva si triste, qu'il en fut étonné. Qu'avez-vous donc, madame? lui dit-il d'un air attendri. Quoi! lorsque je m'apprête à vous divertir en jouant avec vous un personnage peu différent de celui que vous avez fait cette nuit au rendez-vous, je vous vois dans un accablement mortel! Daraxa ne lui répondit que par un soupir, ce qui redoubla l'étonnement du cavalier et lui causa de l'inquiétude. Parlez, ajouta-t-il, parlez, Daraxa, si vous ne voulez me déses-

pérer. Que me présagent votre silence et ce soupir qui vient de vous échapper ? Ils semblent m'annoncer plus de malheurs que je n'en ai à craindre. La belle Maure enfin lui répondit que la bizarrerie de leur fortune, et les traverses qu'ils avoient l'un et l'autre à essuyer tous les jours, étoient la cause de cette tristesse où il la voyoit plongée.

Il essaya de la consoler, en lui représentant qu'elle ne devoit point manquer de courage après avoir jusque-là soutenu leurs disgraces avec fermeté; que véritablement il étoit bien mortifié d'être réduit à payer de quelque complaisance la tendresse aveugle qu'Elvire avoit pour lui. Il n'eut pas achevé ces derniers mots que la belle Maure fondit en pleurs, et lui dit d'une voix entre-coupée de sanglots: Eh! c'est cela seul qui ébranle ma constance qui est à l'épreuve des autres persécutions. Quel supplice pour un cœur tendre et délicat d'être incessamment en butte à tout ce qui peut le déchirer! Hélas! je suis peut-être même à la veille de me reprocher d'avoir eu trop de confiance dans votre fidélité.

L'ai-je bien entendu, reprit Ozmin avec un vif sentiment de douleur? Vous me croyez capable d'aimer une autre que vous! Ah! Daraxa, pouvez-vous me faire cette injustice, vous qui connoissez mon cœur! vous qui savez que je me pique de quelque vertu, et sur-tout d'être ennemi de la

trahison ! Je veux croire, répartit la dame en essuyant ses larmes, que j'ai tort de m'alarmer; mais je vous aime, Ozmin, et je ne puis me souvenir tranquillement des complaisances que vous avez eues pour la fille de don Louis; vous ne les auriez pas poussées si loin si elles vous eussent autant coûté qu'à moi. Quand je pense à l'effet qu'elles ont produit, je fais mille réflexions qui me donnent la mort. Elvire espère plus que jamais qu'elle vaincra par son opiniâtreté votre résistance. Qui me répondra que vous ne vous laisserez pas à-la-fin toucher de l'excès de sa passion? Moi, s'écria le seigneur maure avec transport; fiez-vous à l'assurance que je vous..... Il fut interrompu en cet endroit par Elvire, qui rentra tout-à-coup dans le cabinet avec précipitation, et son frère y revint un moment après elle.

Ozmin ne les attendoit pas si tôt; il avoit compté que don Rodrigue amuseroit plus long-temps sa sœur, sous prétexte d'avoir à lui parler de quelque affaire sérieuse. Le fils de don Louis avoit effectivement eu ce dessein, mais il n'avoit pu retenir dona Elvire, qui s'étoit brusquement échappée de ses mains pour aller troubler la conversation de Daraxa et de don Jaymé. Il se passa entre ces quatre personnes une scène muette qui leur fit penser bien des choses. Don Rodrigue et sa sœur s'aperçurent que la dame maure étoit fort émue :

il leur parut même qu'elle avoit répandu des pleurs, et chacun fit sur cela ses réflexions. Pour Ozmin, comme il n'avoit plus rien à faire dans ce cabinet, et qu'il n'y représentoit qu'Ambroise, il lui fut facile en se retirant de sortir d'embarras.

Don Rodrigue le suivit aussitôt; et plein d'impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce jardinier et Daraxa, qu'il commença de soupçonner d'être d'intelligence ensemble, il lui demanda s'il s'étoit acquitté de sa commission, et s'il avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Seigneur, lui répondit Ambroise, vous m'avez laissé si peu de temps pour entretenir la dame maure, qu'il ne m'a pas été possible de vous rendre de grands services. Je conviens, reprit le fils de don Louis, que vous n'avez pas eu avec elle une longue conversation; mais il faut que vous en ayez bien mis à profit tous les moments, puisque j'ai trouvé Daraxa fort agitée de vos discours : je suis même persuadé que vous lui avez fait verser des pleurs. Ces pleurs, repartit le faux jardinier, pourroient être le fruit amer de la liberté que j'ai prise de lui parler de votre passion, qui peut-être n'est pas de son goût.

N'avez-vous pas de meilleures raisons à me dire que celles-là, s'écria don Rodrigue? Non, seigneur, dit Ambroise; j'ajouterai seulement que cette dame peut avoir déjà le cœur engagé. Une fille qui a

été élevée dans une cour aussi galante que celle de Grenade, pourroit fort bien être devenue sensible aux soupirs de quelque seigneur de ce pays-là. Je le pense comme vous, répliqua brusquement le jaloux don Rodrigue; et de plus, je crois que vous êtes ici moins pour me servir que pour faire plaisir à cet heureux rival. Vous ne me rendez pas justice, répartit le jardinier; vous m'outragez en me soupçonnant d'être capable de vous trahir pour un Infidèle. Infidèle ou Chrétien, interrompit le fils de don Louis avec précipitation, vous m'êtes suspect; vous en savez un peu trop pour un jardinier; et quand je me rappelle tous vos petits entretiens maures, cela ne bannit point ma défiance : mais prenez-y garde, poursuivit-il d'un ton menaçant, vous êtes dans une maison où les friponneries ne demeurent pas long-temps cachées. En achevant ces mots, il retourna au cabinet, où les dames gardoient encore un profond silence. Dès qu'elles le virent arriver, elles se levèrent et se retirèrent dans leurs appartements, pour y rêver en liberté à leurs affaires, chacune en son particulier.

Don Rodrigue, qui n'avoit alors guère d'envie d'entrer en conversation avec elles, les laissa s'éloigner, et se mit à se promener tout seul. Il rencontra son père qui s'amusoit à considérer des fleurs, et il s'arrêta pour lui tenir compagnie. Don Louis, en regardant ces fleurs, s'avisa de parler

d'Ambroise, et de témoigner qu'il étoit très-content des soins et de l'habileté de ce valet. Il est peut-être plus habile qu'on ne voudroit, dit don Rodrigue avec un souris forcé ; ce garçon-là, si je ne me trompe, sait plus d'un métier. Le vieux marquis, dont l'esprit et les yeux étoient appliqués à contempler son parterre, ne saisit pas d'abord ce que son fils venoit de lui dire, et répondant avec distraction : Il est vrai, dit-il, qu'Ambroise a de l'esprit, et je suis sûr que j'en serai bien servi. Je doute fort qu'il soit ici pour cela, répliqua don Rodrigue ; du-moins suis-je convaincu que d'autres auront plus de raison que vous d'être satisfaits de ses services. Vous le dirai-je ? Je le crois plus attaché aux intérêts de Daraxa qu'aux vôtres, ou bien c'est un agent de quelque amant de cette dame.

Ah ! mon fils, interrompit le père en riant de toute sa force, c'est à-présent que je vous connois pour un homme véritablement amoureux. Si je le suis, dit don Rodrigue, je puis vous assurer que mon amour m'éclaire au-lieu de m'aveugler : je sais bien ce que j'ai vu. Eh ! qu'avez-vous donc vu, interrompit le vieillard pour la seconde fois ? Parlez-moi plus clairement, car enfin je suis don Louis de Padilla, le fils de don Gaspard, qui passoit pour l'homme de son siècle le moins facile à tromper. On m'a cent fois fait la grace de me

dire que je l'emportois même sur lui pour la prudence et la circonspection. Si le choix que la reine a fait de moi pour la garde de la belle Maure ne suffit pas pour vous rendre tranquille là-dessus, demandez aux personnages de la cour les plus avisés si je suis homme à me laisser surprendre. En un mot, mon fils, j'ai cinquante ans passés; et si, lorsque je n'en avois que la moitié, on m'eût amené, non pas un Aragonois, mais l'homme de la Grèce le plus fin, je n'aurois eu besoin que de le regarder un moment entre les deux yeux pour deviner ce qu'il auroit eu dans l'ame.

Seigneur, dit don Rodrigue, personne au monde n'est plus persuadé que moi de cette vérité; mais je ne puis m'empêcher d'en revenir là; je m'imagine que cet Ambroise ne vous sert que pour avoir moyen d'être utile à quelqu'autre; il se familiarise un peu trop avec Daraxa: dès qu'il est avec elle il lui parle maure; la dame lui répond, et elle a pour lui des complaisances qui me font juger qu'ils se connoissent depuis long-temps; enfin, pour achever de dire tout ce que je pense, je ne voudrois pas jurer qu'Ambroise ne fût toute autre chose qu'un jardinier. Don Louis, au-lieu de demeurer d'accord qu'il pouvoit avoir été surpris dans cette occasion, s'échauffa de dépit de se voir soupçonné d'être la dupe de quelqu'un. Vous êtes un étrange homme, dit-il à son fils; pourquoi

avez-vous permis vous-même à ce jardinier ces familiarités dont vous vous plaignez? Ne savez-vous pas que parmi nous c'est un crime à un domestique de lever les yeux sur sa maîtresse? Croyez-moi, traitez ce valet comme on traite les autres, et je vous réponds de sa fidélité. A l'égard de Daraxa, reposez-vous sur ma vigilance du soin de la garder. Dormez en repos, je veille sans cesse, et suis informé de tout ce qui se passe chez moi, tant la nuit que le jour. Le respect ferma la bouche à don Rodrigue, qui fut obligé de quitter son père un moment après, parce qu'on vint l'avertir qu'une personne demandoit à lui parler.

Après son départ, le vieux marquis, malgré tout ce qu'il avoit dit, tomba dans une profonde rêverie, et fit mille réflexions chagrinantes qui remplirent son esprit de soupçons. Pour achever de troubler son repos, son maître jardinier vint l'aborder en lui disant: Seigneur, j'ai un avis d'importance à vous donner; j'ai entendu cette nuit dans le jardin certain bruit qui me fait croire qu'il y a des gens qui rodent autour de cette maison: si j'eusse osé sortir de chez moi contre vos ordres, je serois en état de vous en rendre un meilleur compte. Des gens la nuit dans mon jardin! s'écria don Louis fort étonné: ils venoient donc de chez vous? Non, Seigneur, dit le maître jardinier, Ambroise et mon valet ne sauroient

sortir de ma maison ; j'en ferme la porte moi-même exactement tous les soirs, et j'en garde avec soin la clef que je ne confie à personne.

Ce rapport donna beaucoup à penser au vieux marquis. Qui peut être venu dans mon jardin, disoit-il en lui-même ? Et dans quelle intention peut-on s'y être introduit ? Je ne crains pas les voleurs, la hauteur des murailles est capable de les effrayer. Seroit-ce quelque amant de Daraxa ? C'est ce que je ne puis m'imaginer; il n'en est point d'assez fou pour vouloir s'exposer à un si grand péril, dans la seule espérance de la voir paroître à une fenêtre. Il faut que mon jardinier se soit mis cela dans la tête, ou bien ce bruit, s'il est réel, a été fait par des domestiques; et si j'en dois soupçonner quelqu'un, c'est ce fripon d'Ambroise, dont mon fils, après tout, peut avoir justement pris ombrage.

Don Louis, furieusement agité de ces pensées, ordonna au jardinier que, sans rien dire ni à son valet ni à Ambroise, il fît bonne garde cette nuit-là ; et que si par hazard il entendoit encore du bruit, il ne manquât pas de tirer un coup de fusil et de sortir en même-temps bien armé. De mon côté, ajouta le marquis, j'en ferai autant avec tous mes autres domestiques, et les audacieux qui cherchent ou à me voler ou à me déshonorer seront bien fins s'ils nous échappent. Ce vieux seigneur,

après avoir donné ses ordres à son jardinier, se retira pour s'aller préparer à faire le grand coup qu'il méditoit.

Si les deux dames, don Louis et don Rodrigue avoient de l'inquiétude, Ozmin de son côté n'étoit pas plus tranquille qu'eux. Ce brave Maure ne s'alarmoit pas aisément; mais les derniers mots que son rival lui avoit dits lui sembloient mériter quelque attention. Il crut prudemment devoir songer à prévenir les malheurs qui pouvoient lui arriver. Il n'avoit pour toute arme qu'un poignard, avec quoi il n'étoit pas possible, supposé qu'on voulût le maltraiter, qu'il se défendît contre trente domestiques qu'il y avoit dans cette maison. Tout lui présageoit quelque disgrace prochaine: il avoit vu les deux Padilla se parler avec vivacité, et don Louis ensuite en conversation sérieuse avec le maître jardinier; il ne doutoit point qu'il n'eût été question de lui dans ces deux entretiens; de manière qu'ayant tout lieu d'appréhender quelque lâche attentat, il résolut de disparoître aussitôt qu'il auroit communiqué son dessein à Daraxa, et pris des mesures avec elle pour se revoir au retour de la reine.

A-peine eut-il formé cette résolution, qu'il alla visiter les endroits où les dames faisoient porter leurs lettres. Il en trouva une dans la cache d'Elvire. Cette vive Espagnole lui mandoit qu'on

l'attendoit cette nuit pour lui apprendre des choses de la dernière importance. Il ne devina point qu'Elvire lui donnoit ce rendez-vous à l'insu de la belle Maure, et pour avoir une conversation particulière avec lui ; il crut que Daraxa y seroit comme à l'ordinaire, et qu'il pourroit, en présence de son amie, lui dire en maure ce qu'il vouloit qu'elle sût avant leur séparation. Mais laissons Ozmin jusqu'à cette entrevue, et venons aux terribles préparatifs que don Louis faisoit pour la troubler.

Ce vieux seigneur s'étoit fait apporter dans son appartement, par deux fidèles domestiques, toutes les armes offensives et défensives qu'il y avoit dans sa maison, comme mousquets, mousquetons, pistolets, hallebardes, piques, pertuisanes, cuirasses, casques et targues ; le tout mangé de la rouille : cependant il ne jugea point à-propos de les faire nétoyer, le danger étoit trop pressant pour cela. L'on eût dit, à voir les mouvements qu'il se donnoit, que l'ennemi s'approchoit de sa maison pour la prendre d'assaut. Quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre, il ne vouloit pas, étant fils et petit-fils d'officiers généraux, qu'on dît de lui qu'il en ignoroit le métier. Il envoya un de ses plus zélés serviteurs acheter de la poudre et des balles, pour charger dix-sept à dix-huit armes à feu qu'il avoit, et qu'il destinoit aux plus vaillants de ses

domestiques. Il faisoit tous ces apprêts sans bruit, n'ignorant pas que les plus grandes entreprises demandent du secret. Il en déroba sur-tout si bien la connoissance à son fils et à sa fille, à cause de leur affection pour Daraxa, qu'ils n'en eurent pas le moindre soupçon.

Quand il eut disposé les choses de la façon qu'il les vouloit, et qu'il eut entendu sonner onze heures, ses deux valets affidés lui amenèrent tous ses autres domestiques qu'il posta dans différents endroits, après leur avoir donné des armes, selon qu'il les jugeoit capables de s'en servir. Il en envoya la plus grande partie dans les chambres hautes de sa maison, pour mieux découvrir et pour être moins en vue, et il leur défendit à tous de tirer sans l'avoir auparavant averti de ce qu'ils auroient remarqué. Pour lui, il se mit dans un cabinet vis-à-vis de l'appartement de Daraxa; il se réserva cette place, comme celle qui avoit particulièrement besoin d'un homme aussi vigilant que lui. Il étoit accompagné de son écuyer, vieux domestique dont le courage égaloit le sien, et qui, dans le fond de son ame, donnoit au diable tous les perturbateurs de son repos. Mais enfin le sort en étoit jeté, et puisqu'ils étoient au bivac, ils ne pouvoient avec honneur se retirer avant que d'être assurés qu'il n'y avoit rien à craindre du côté de l'ennemi.

Le marquis, en robe-de-chambre, en pantoufles

et en bonnet de nuit, avec une lanterne sourde à la main, regardoit de tous ses yeux par la fenêtre. Il faisoit une de ces nuits que dans les pays chauds le brillant des étoiles rend si claires, qu'on peut distinguer de deux cents pas l'ombre d'un homme. D'abord que don Louis entendit sonner minuit, se souvenant que son jardinier lui avoit dit que c'étoit à-peu-près à cette heure-là qu'il avoit ouï du bruit la nuit précédente, il sentit un battement de cœur, et fut saisi d'un frisson violent. Cette émotion, qui répondoit si mal de la fermeté de son ame dans le péril, ne diminua point lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un marcher le long du mur du côté de la galerie. Pour être plus sûr qu'il ne se trompoit pas, il le fit remarquer à son écuyer, en lui demandant s'il ne l'apercevoit point; mais celui-ci, soit qu'il n'eût pas la vue aussi bonne que celle de son maître, soit que la peur la lui troublât, lui dit qu'il ne voyoit rien.

Ils furent bientôt tous deux tirés de leur doute par deux de leurs sentinelles qui vinrent les avertir qu'il y avoit un homme qui s'entretenoit à une fenêtre de la galerie avec quelque personne du logis. Le seigneur de Padilla fut d'autant plus étonné de cet avis, qu'il avoit toutes les clefs de sa maison. Tous les soirs, à neuf heures, on ne manquoit pas de les lui apporter: de sorte qu'il n'étoit pas en peine de savoir qui pouvoit être l'interlo-

cuteur du dedans ainsi que celui du dehors. Il jugea qu'il falloit que ce fût Daraxa, que quelqu'un de ses amants venoit voir la nuit par l'entremise de quelque valet infidèle qui lui donnoit moyen de s'introduire dans le jardin, et que cette dame eût fait faire une clef de la galerie par le ministère de ce même domestique. Il s'arrête à cette conjecture : il fait dire à tous ses gens de se tenir prêts, et forme le hardi dessein de commencer l'expédition par aller lui-même surprendre la belle Maure, afin qu'elle ne pût désavouer son crime. Il est vrai que, n'osant exécuter tout seul un projet si audacieux, il prit avec lui les deux plus déterminés de ses mousquetaires, et son intrépide écuyer.

Pour faire moins de bruit en marchant, le chef ôta ses pantoufles, et les autres leurs souliers. Ils arrivèrent en cet état à la galerie, dont ils trouvèrent la porte ouverte. Don Louis s'avança pas à pas jusqu'à ce qu'il entendît parler. Il fit halte aussitôt pour écouter ce qu'on disoit; en même-temps ses oreilles furent frappées des paroles suivantes : Je vous estime trop pour pouvoir me résoudre à vous rendre malheureuse. Je dois respecter votre naissance, et vous devez considérer l'état de ma fortune. Je suis un cavalier réduit à chercher les moyens de me pousser à la cour; j'y ai besoin de protecteurs. Eh! qui voudroit être le mien si j'avois eu le malheur de m'attirer la haîne d'un sei-

gneur aussi puissant que votre père? Croyez-moi, ne nous exposons point à nous repentir l'un et l'autre le reste de nos jours.

Le marquis reconnut la voix du faux Ambroise, et, malgré le dépit qu'il sentoit d'avoir été la dupe de ce prétendu Aragonois, il ne laissa pas d'admirer sa prudence et sa vertu. Comme il s'imaginoit que ce discours s'adressoit à la belle Maure, il n'étoit pas peu curieux de savoir ce que cette dame y répondroit. Mais que devint-il lorsqu'il entendit sa fille, qu'il ne put méconnoître au son de sa voix, repartir ainsi au cavalier : L'amour fait-il tant de réflexions? N'avez-vous employé pour tromper mon père un stratagême qui vous assujétit à tant de peines? N'êtes-vous donc venu mettre en danger ici votre vie, que pour perdre un temps si cher à me faire connoître mes devoirs? Au-lieu de vous abandonner à la joie que mes bontés devroient vous inspirer, vous voulez vous-même leur donner des bornes : je n'attendois pas de si froides marques de votre reconnoissance. Quoi! la considération de votre fortune vous retient, quand je fais tout mon bonheur d'être à vous! Pouvez-vous craindre mon père? La cour de Ferdinand est-elle votre seule retraite? En est-il quelqu'une où un homme tel que vous puisse manquer de s'avancer? Mais je veux que vous soyez assez malheureux pour chercher en vain par-tout à vous

établir avantageusement ; Elvire aimera toujours mieux être avec vous dans l'état le plus obscur, que de vivre avec un autre dans les grandeurs.

La dame alloit continuer, lorsqu'un coup de mousquet se fit entendre, et fut suivi dans le moment de dix à douze autres dont toute la galerie retentit. Ce bruit terrible épouvanta si fort la fille de don Louis, que, n'écoutant plus d'autre passion que la crainte, elle prit aussitôt la fuite. Pour comble d'infortune, son père, qui l'attendoit au passage, la saisissant tout-à-coup par le bras, lui dit : Ah ! misérable, c'est donc ainsi que vous déshonorez l'illustre sang de Padilla. A la voix et à l'action du marquis, dona Elvire, dont les esprits n'étoient déjà que trop troublés de sa première frayeur, poussa un cri et tomba évanouie entre ses bras. Ce vieillard jugea bien qu'elle venoit de perdre le sentiment. Il fit ouvrir la lanterne sourde pour regarder sa fille, qui lui parut dans une situation si déplorable qu'il en eut pitié. Il l'aimoit; et ne pouvant la considérer sans en être attendri, il la laissa entre les mains de son écuyer.

Mais plus ce père se sentoit touché de la voir en cet état, plus il avoit d'envie de se venger du téméraire auteur de ce désordre. Il ne respiroit plus que la mort d'Ambroise, dont un moment auparavant il avoit admiré la sagesse. Il assembla tous ses gens armés, retroussa sa robe-de-chambre,

se fit mettre une cuirasse par-dessus, un casque sur son bonnet de nuit, prit une targue à la main gauche et une longue pique à la droite, et ce brave capitaine, en gantelets et en pantoufles, fit ouvrir la porte du jardin et défiler sa troupe trois à trois. Les mousquetaires marchoient les premiers, et les hallebardiers faisoient l'arrière-garde. Il se mit à la queue de ceux-ci; et cette petite armée, composée de soldats dignes de leur général, alla chercher l'ennemi. Elle fut renforcée dans sa marche par le jardinier, qui vint la joindre avec une rapière au côté, une escopette sur l'épaule, et deux pistolets à la ceinture. Ce domestique assura qu'il avoit vu les ennemis qui étoient au nombre de deux, et que, s'il eût osé tirer sans l'ordre de son maître, il auroit déchargé sur eux ses armes à feu. Don Louis, après avoir écouté ce rapport qui l'étonna, s'informa de quel côté ces deux hommes avoient tourné leurs pas, et fit marcher sa troupe sur leurs traces.

Que faisoit Ozmin pendant ce temps-là? Dès qu'il s'étoit aperçu qu'Elvire avoit pris la fuite au bruit des coups de mousquets qui avoient interrompu leur conversation, et qui pourtant n'avoient point été tirés sur lui, il s'étoit promptement éloigné de la galerie pour gagner un cabinet, où il espéroit vendre chèrement sa vie si l'on venoit l'y attaquer. Mais un homme qui le suivoit de

près l'obligea de s'arrêter avant qu'il y arrivât, en lui disant : Seigneur don Jaymé, vous avez besoin de secours, recevez le mien. C'est vous qu'on cherche. Acceptez sans retardement mes services, si vous ne voulez être assassiné par une troupe de valets qui viendront bientôt fondre sur vous.

Le seigneur maure, aussi surpris de s'entendre nommer don Jaymé, que de rencontrer là un inconnu si obligeant, lui répondit : Je ne sais qui vous êtes, ni pourquoi vous vous intéressez à ce qui me regarde ; mais qui que vous soyez, vous ne pouvez être qu'un cavalier très-généreux. Je ne refuserai pas quelqu'une de vos armes, n'ayant qu'un poignard pour me défendre : c'est toute l'assistance que je puis recevoir de vous, sans abuser de votre bonne volonté. Je serois au désespoir qu'un si brave homme exposât sa vie pour moi. Non, non, répliqua l'inconnu ; ne prétendez pas que je vous laisse périr sans vous prêter mon secours. J'ai deux bons pistolets, prenez-en un, et souffrez que je combatte à vos côtés ; ou si vous souhaitez que je me retire, il faut que vous veniez avec moi. Je crois, dit Ozmin, que ce dernier parti seroit le plus sage : c'est faire un mauvais usage de la valeur que de l'employer contre la canaille. Mais comment sortir de ce jardin ? J'en sais le moyen, répondit l'inconnu ; vous n'avez qu'à me suivre.

En même-temps ces deux cavaliers commencèrent à courir justement vers l'endroit où l'on avoit réparé le mur, contre lequel étoit dressée une bonne et longue échelle. Il y eut alors entre eux une petite contestation, chacun ne voulant monter que le dernier. Après quelques compliments que deux hommes si courageux ne pouvoient manquer de se faire sur cela, il fallut qu'Ozmin passât le premier, pour couronner le procédé noble de son compagnon. Ils eurent tout le loisir de monter impunément, attendu que la gendarmerie de don Louis avoit pris un chemin opposé à l'endroit où ils étoient; et ils retirèrent l'échelle pour empêcher ce seigneur de reconnoître par où le faux Ambroise lui étoit échappé. Il y avoit encore une échelle de l'autre côté de la muraille pour descendre dans la rue, où cinq à six grands laquais bien armés faisoient la garde, et se tenoient prêts à se jeter dans le jardin au premier signal. Ozmin, jugeant par-là qu'il n'avoit pas obligation à un homme du commun, et souhaitant de savoir qui c'étoit, le pria de le lui apprendre. Mais l'inconnu lui répondit : C'est ce que je vous dirai chez moi ; comme vous êtes étranger, vous ne connoissez pas bien don Louis ; vous ne sauriez trop vous précautionner contre lui. Je vous offre ma maison, où vous serez à couvert de son ressentiment, et vous y demeurerez, s'il vous plaît, jus-

qu'à ce que nous ayons vu le parti que les Padilla prendront dans cette affaire.

Des manières si nobles et si généreuses charmèrent le seigneur maure, qui, ne pouvant résister aux pressantes instances que ce cavalier lui fit d'accepter un logement dans sa maison, l'y accompagna. Lorsqu'ils se virent l'un et l'autre aux flambeaux, ils se regardèrent avec une attention mêlée de surprise, comme deux personnes qui croyoient se connoître. Le maître du logis fut le premier qui débrouilla l'idée confuse qu'il avoit des traits d'Ozmin ; et quand il fut assuré qu'il ne se méprenoit pas, il l'embrassa avec transport, en lui disant : Quel bonheur pour moi de rencontrer un homme à qui je dois la vie ! Je ne me trompe point : c'est vous qui m'avez sauvé de la fureur d'un taureau le jour des dernières courses. Seigneur, lui répondit le Maure en souriant d'un air modeste, vous venez de bien payer ce service en me retirant d'un danger où j'aurois infailliblement péri sans votre secours. Non, non, reprit don Alonse de Zuniga ; je suis en reste de générosité avec vous. Dans le temps que vous vîntes me dérober à une mort certaine, je ne vous avois pas donné sujet d'exposer vos jours pour conserver les miens.

Ils passèrent le reste de la nuit à s'entretenir. Don Alonse, qui s'imaginoit qu'Ozmin s'appeloit

effectivement don Jaymé Vivèz, et qu'il étoit amoureux de dona Elvire, lui conta de quelle façon il avoit appris toutes ses affaires. Cela m'a donné envie, ajouta-t-il, de faire connoissance avec vous; et pour la commencer, je suis entré cette nuit dans le jardin de don Louis. De plus, comme j'aime Daraxa, l'intime amie de votre maîtresse, j'ai pensé que notre liaison deviendroit utile à nos amours.

Quoique le seigneur maure eût de la répugnance à cacher ses sentiments, il ne voulut point détromper Zuniga : il crut qu'il étoit de la prudence de passer pour don Jaymé. Après un long entretien, don Alonse conduisit son hôte à l'appartement qu'il lui avoit fait préparer, et l'y laissa reposer; ensuite il se retira dans le sien pour en faire autant. Mais Ozmin ne pouvant dormir, envoya chercher Orviedo quand il fut grand jour, pour faire part à ce fidèle écuyer de l'aventure de la dernière nuit, comme aussi pour lui ordonner de lui apporter des habits plus propres que ceux d'Ambroise à faire le personnage de don Jaymé.

C'est un malheur attaché aux grandes maisons où il y a un peuple de valets, que tout ce qu'on y fait ne demeure pas long-temps secret. On sut dès le lendemain dans la ville l'histoire du faux Ambroise : on la contoit de diverses façons, mais

toutes aux dépens de dona Elvire; ce qui mortifioit extrêmement Ozmin.

Don Alonze et ce cavalier devinrent en peu de jours les meilleurs amis du monde, tant il se trouva de sympathie entre eux, ou, pour mieux dire, tant ils découvrirent l'un dans l'autre d'aimables qualités. Ils souhaitoient tous deux ardemment d'être informés de ce qui se passoit chez le marquis de Padilla : c'est ce qu'ils ne pouvoient apprendre que de Clarice, dont ils ne recevoient aucunes nouvelles. Cette suivante, étant connue de don Louis pour celle qui avoit toute la confiance de dona Elvire, étoit plus observée que les autres. Cependant elle eut l'adresse de tromper ses argus, et de faire tenir à don Jaymé, chez don Alonse, une lettre qui contenoit un détail tel que ces deux seigneurs pouvoient désirer. Clarice mandoit à Vivèz que son vieux patron, au désespoir que le faux Ambroise lui fût échappé, le faisoit chercher soigneusement dans Séville par dix ou douze hommes, qui jusque-là n'en avoient fait qu'une recherche inutile; qu'Elvire étoit fort malade, et que Daraxa avoit été aussi très-indisposée, tant elle avoit pris de part aux peines de son amie; enfin que don Louis étoit si honteux et si chagrin de toute cette affaire, qu'il ne vouloit voir personne, et qu'il devoit incessamment aller demeurer à la campagne, jusqu'à ce que tous les

bruits qui couroient à sa honte fussent dissipés.

La lettre de Clarice fut un nouveau sujet d'entretien pour les deux cavaliers, et divertit particulièrement don Alonse, qui, n'aimant pas la maison des Padilla, ne trouvoit dans cette aventure qu'un ridicule qui le réjouissoit. Ozmin, ayant une si belle occasion de donner de ses nouvelles à Daraxa, lui écrivit en langue maure une longue lettre qu'il lui fit tenir par Clarice. La dame maure, qui ne savoit ce qu'étoit devenu son amant, et qui craignoit qu'il n'eût été blessé la nuit qu'on avoit tiré tant de coups de mousquets, fut ravie d'apprendre le sort d'une personne qui lui étoit si chère, et de pouvoir lui faire réponse par la même voie.

Quelques jours après, le vieux marquis partit avec sa famille et ses domestiques, pour se rendre à une maison de campagne qu'il avoit à une lieue de Séville : ce départ auroit fort affligé le seigneur maure, à cause de l'éloignement de Clarice, dont l'entremise lui étoit d'un si grand secours, si don Alonse, pour l'en consoler, ne lui eût dit : Nous devons être bien aises que don Louis soit à la campagne. A un quart de lieue de sa maison, j'en ai une assez belle où je vais quelquefois. Il faut que nous y allions le plus secrettement qu'il nous sera possible : nous aurons là plus facilement que dans cette ville des nouvelles de nos dames ; nous

pourrons même trouver l'occasion de les voir et de leur parler.

Vivèz ne manqua pas d'applaudir à ce projet, dont ils commencèrent l'exécution, son ami et lui, dès le lendemain avant le jour. Ils sortirent de Séville avec Orviedo et deux laquais seulement. Si tôt qu'ils furent arrivés à la maison de campagne de don Alonse, ce jeune seigneur chargea un paysan rusé de remettre en main propre à Clarice un billet, par lequel cette fille étoit avertie que le jour suivant elle rencontreroit dans le bois, qui n'étoit qu'à deux cents pas de la maison dudit marquis, deux jeunes bergers qui mouroient d'envie d'avoir avec elle une petite conversation.

Clarice, qu'on observoit moins à la campagne qu'à la ville, sut bientôt se dérober du logis pour courir au rendez-vous. Elle y trouva don Alonse et don Jaymé habillés en villageois. Elle leur apprit que les dames étoient toutes deux en bonne santé, mais si gênées, qu'elles avoient à-peine la liberté de se promener dans le jardin : cependant, ajouta-t-elle, si le seigneur don Louis alloit demain, comme je n'en doute pas, à une ferme qu'il a à trois lieues d'ici, et où l'appelle une affaire de conséquence, je pourrois bien vous ménager une entrevue avec elles ; aussi-bien don Rodrigue vient tout-à-l'heure de partir pour Séville, d'où il ne doit revenir que dans deux jours. Si les

cavaliers furent charmés de la douce espérance dont Clarice les flatta, cette soubrette ne fut pas moins contente des présents qu'ils lui firent pour reconnoître sa bonne volonté. Cette fille, après avoir pris congé d'eux, regagna promptement la maison de son maître, et alla rendre compte aux dames de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec ces seigneurs.

Le lendemain matin tout parut seconder les désirs des amants : le marquis partit pour sa ferme, et les dames se disposèrent à profiter d'une conjoncture si favorable. Elles s'habillèrent en paysannes, pour se conformer au déguisement des galants ; puis elles sortirent de la maison, suivies de Clarice et de Laïda seulement. Elles furent bientôt dans le bois où leurs bergers les attendoient, pour s'entretenir et se promener avec elles. Ils commencèrent de part et d'autre par laisser éclater une grande joie de se revoir ; ensuite, se regardant les uns les autres, travestis comme ils étoient, ils se mirent à rire et à plaisanter. Ces sortes de parties font ordinairement beaucoup de plaisir ; mais elles finissent mal quelquefois.

Ces quatre personnes eurent d'abord une conversation générale, et d'autant plus agréable qu'elles étoient avec ce qu'elles aimoient. Elles s'enfonçoient déjà dans les allées de ce bois en se

promenant, lorsqu'elles virent entre les arbres deux véritables paysans qui venoient de leur côté. On jugea que c'étoient des habitants d'un bourg voisin dont le marquis étoit seigneur, et on ne se trompoit pas. Comme ces villageois passoient auprès des dames, elles leur tournèrent le dos, afin qu'ils ne vissent point leurs visages ; ce que Vivès et Zuniga s'avisèrent aussi de faire pour la même raison : mais les paysans, au-lieu de continuer leur chemin, s'arrêtèrent tout court, et l'un d'entre eux appliqua sur les bras et sur la tête de don Alonse un si furieux coup de bâton, que ce cavalier en fut tout étourdi. Ozmin au bruit de ce coup se retourna aussitôt, et reçut en même-temps de l'autre villageois un pareil traitement ; avec cette différence, que le Maure par son agilité détourna le coup qu'on lui vouloit porter sur la tête et le fit glisser sur ses reins. Alors ce vigoureux Maure levant un gros bâton qu'il avoit à la main le laissa tomber d'une si grande roideur sur le visage de son ennemi, qu'il lui abattit la moitié des mâchoires et le coucha par terre sans sentiment. Après quoi il vola au secours de son ami, qui avoit bon besoin de son assistance, tant il étoit mal mené par son adversaire. Mais ce paysan se garda bien d'attendre un homme qui venoit de faire mordre la poussière à son camarade, et s'enfuit vers le bourg, qu'il ne manqua

pas d'alarmer en y semant la nouvelle de la mort de ce villageois, qui pourtant n'étoit que blessé.

Pendant ce combat, les dames prirent très-prudemment la fuite et retournèrent à la maison de don Louis, tout effrayées et fort en peine de savoir quelle en seroit la fin. Leur inquiétude n'étoit pas mal fondée, car les cavaliers, qui auroient bien fait de se retirer chez eux au plus vîte, demeurèrent si long-temps sur le champ de bataille à se consulter sur ce qu'ils devoient faire, qu'ils donnèrent le loisir à trois braves du bourg de venir fondre sur eux l'épée à la main. Un de ces vaillants marchoit le premier; il paroissoit le plus considérable des trois, comme le plus animé. Il s'avança d'un air furieux vers Ozmin pour lui passer sa rapière au travers du corps; mais le Maure esquiva le coup adroitement, et frappa de son bâton le spadassin si rudement sur la tête, qu'il l'étendit sans vie sur la place : puis s'étant brusquement saisi de l'épée dont son ennemi avoit fait un si mauvais usage, il se disposa de bonne grace à recevoir les deux autres braves, qui eurent assez de courage pour se présenter devant lui. Ce nouveau combat fut un peu plus long que les précédents, attendu qu'Ozmin, étant assailli par deux hommes à-la-fois, avoit assez d'occupation à parer les bottes qu'ils lui portoient. Ils le blessèrent même légèrement à la main : il est vrai que de leur côté

ils étoient tous deux, en se battant, fort incommodés par don Alonse, qui faisoit tomber son bâton tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre; il en donna un coup si terrible sur le bras droit d'un de ces spadassins, qu'il lui fit voler son épée à terre; ce qui rendit nos cavaliers victorieux. Leurs ennemis abandonnèrent la partie dans le moment et s'enfuirent vers le bourg d'une grande vîtesse, tout blessés qu'ils étoient.

Les vainqueurs ne furent pas contents de les avoir si mal-traités; ils eurent l'imprudence de les poursuivre jusqu'à l'entrée du bourg, où ils trouvèrent à qui parler. Tous les habitants ayant su qu'on avoit tué un paysan dans le bois, s'étoient armés de longs bâtons ferrés et non ferrés, et de vieilles épées, pour venger sa mort. Leur fureur augmenta lorsqu'ils virent arriver les deux spadassins fuyants, et qu'ils apprirent d'eux que le fils du bailli venoit d'avoir le même sort que le villageois. Les voilà qui vont en foule au-devant des meurtriers, qu'ils environnent et chargent de toutes parts. Ozmin, sans s'effrayer, soutient leur furie; plus il se voit d'ennemis sur les bras, moins sa valeur en est abattue. Il frappe à droite et à gauche; il renverse tout ce qui lui résiste, et modère un peu l'ardeur des plus échauffés. Don Alonse, quoique blessé, faisoit à son exemple de vigoureux exploits avec l'épée d'un des deux braves,

de laquelle il s'étoit saisi : néanmoins cela ne l'empêcha pas d'être pris ; et bientôt après, son ami, à qui l'on jetoit sans cesse de longs bâtons entre les jambes pour le faire tomber, ayant eu le malheur de faire la culbute, fut accablé de la multitude.

Je vous laisse à penser si, dans la rage où étoit cette canaille, elle auroit épargné ces deux cavaliers infortunés, les voyant à sa merci. Mais il passa par hazard alors deux gentilshommes à cheval, qui alloient à Séville avec trois ou quatre laquais, et qui, voulant savoir la cause de cette émotion populaire, fendirent la presse l'épée à la main, et pénétrèrent jusqu'aux deux prisonniers. Ils reconnurent don Alonse, malgré le sang dont il avoit le visage couvert, et malgré son déguisement. Ils l'arrachèrent, non sans beaucoup de peine, des mains des paysans; ce qui obligea ces derniers à mettre au plus tôt en sûreté son compagnon, à qui ils en vouloient particulièrement.

Cependant Zuniga refusoit d'accompagner ses libérateurs, disant qu'il aimoit mieux demeurer avec son ami que de l'abandonner. Mais les deux gentilshommes lui représentèrent qu'il étoit impossible alors d'enlever ce cavalier, que le bailli tenoit enfermé chez lui, et faisoit garder par tous les habitants du bourg, qu'il excitoit à servir sa vengeance ; qu'il étoit plus à-propos d'aller assembler tout ce qu'il pourroit trouver de gen[illegible] ne

volonté, et de revenir avec eux la nuit le tirer de prison. Don Alonse goûta cet avis, et s'assura en fort peu de temps de quarante personnes, tant maîtres que valets. Un si hardi dessein auroit été sans doute exécuté, si le bailli ne l'eût pas prévenu; mais ce juge, qui étoit un vieux routier, se doutant bien de cette violence, eut promptement recours à la justice de Séville, qui lui envoya un si grand nombre d'archers et d'autres hommes armés, qu'il n'eut plus rien à craindre pour sa proie.

Les dames n'étoient pas assez éloignées du lieu du combat pour en pouvoir ignorer long-temps les circonstances et l'événement. Elles en furent informées par quelques domestiques du marquis, dont la plupart avoient été par curiosité au bourg, où ils avoient appris tout ce qui s'y étoit passé. Dona Elvire en chargea un d'aller dire au bailli de prendre garde, s'il ne vouloit s'en repentir, au traitement qu'il feroit au cavalier qu'il retenoit chez lui. Cette recommandation ne fut pas inutile; on eut plus d'égard qu'on n'auroit eu sans cela pour don Jaymé, à qui l'on donna, de la part des dames, tout ce qui lui étoit nécessaire pour panser deux ou trois légères blessures qu'il avoit reçues.

Si le bailli voyoit à regret traverser par Elvire le dessein qu'il avoit de venger la mort de son fils, en récompense, dès le soir même, il eut la consolation d'apprendre que le marquis entroit dans

son ressentiment. En effet, don Louis, en revenant de sa ferme sur la fin du jour, passa par le bourg, où la plupart des habitants étoient encore sous les armes. Il demanda pourquoi ils s'étoient ainsi assemblés. On lui fit un détail de l'aventure qui étoit arrivée; et comme il souhaita d'en savoir toutes les particularités, un des plus notables du bourg prit la parole, et lui dit : Tout ce malheur ne vient que d'une méprise du fils de notre bailli. Ce jeune garçon étoit amoureux de la fille de votre concierge, et avoit pour rival le fils d'un gros fermier des environs de ce bourg. Le fils du bailli étoit fort débauché de son naturel, et de plus très-violent : s'étant aperçu qu'on lui préféroit son concurrent, jeune homme plus sage et plus riche que lui, il l'envoya menacer de sa part qu'il le feroit mourir sous le bâton, s'il s'avisoit de paroître auprès de chez vous, et de chercher l'occasion de parler à sa maîtresse. Il le faisoit observer; et sur l'avis qu'on lui a donné ce matin, que deux hommes, qui n'avoient point l'air villageois, bien qu'ils fussent habillés en paysans, s'étoient coulés dans le bois comme à la dérobée, il ne douta pas que ce ne fût le fils du fermier avec un garçon de sa connoissance dont il a coutume de se faire accompagner quand il vient voir la fille de votre concierge, et que ces deux hommes ne se fussent travestis de cette sorte pour éviter les coups de

bâton : dans cette erreur, il a chargé deux drôles des plus vigoureux de ce bourg d'aller dans le bois exécuter son dessein; et, pour les soutenir, il les a suivis de près avec deux braves de ses amis.

Ce récit fit connoître au marquis de Padilla que le fils du bailli avoit tout le tort, et que ses meurtriers ne l'avoient tué qu'à leur corps défendant; mais lorsque le même notable qui venoit de parler lui apprit que ces deux cavaliers étoient don Alonse de Zuniga et le faux Ambroise, et que le bailli tenoit celui-ci en sa puissance, il regarda cette aventure comme un moyen que le ciel lui offroit de se venger du séducteur de sa fille. Il fit appeler le bailli pour l'exciter à poursuivre chaudement cette affaire. Il l'assura de sa protection, de son crédit et de sa bourse. Il lui conseilla d'aller dès le lendemain à Séville se jeter aux pieds de messieurs de la justice avec tous les parents des morts et des blessés : ce que le bailli résolut de faire. Effectivement, il conduisit à la ville, le jour suivant, son prisonnier escorté des archers et des paysans les plus résolus du bourg. Quand le peuple de Séville le vit arriver, et qu'il sut de quoi il s'agissoit, il s'échauffa, et l'on n'eut pas peu de peine à sauver de sa fureur le malheureux Maure, dont il demandoit à haute voix la mort. Outre cela, don Louis retourna dès le même jour à la ville, où il croyoit sa présence nécessaire pour engager les juges à

condamner un homme dont il avoit juré la perte.

D'un autre côté, don Alonse se trouvoit si mal de ses blessures, qu'à-peine pouvoit-il se tenir à cheval, outre qu'il n'avoit pas encore assez de gens pour entreprendre par la force de délivrer son ami. Ainsi, réduit à solliciter pour lui, il alloit supplier chaque juge de considérer qu'on ne pouvoit, sans injustice, ôter la vie à un homme qui n'avoit fait que se défendre contre des assassins. Mais tous les juges lui disoient qu'il devoit se contenter qu'ils fissent à son égard les aveugles et les sourds; que le sang qui avoit été répandu demandoit justice; et que, s'il étoit lui-même à la place du prisonnier, ils ne pourroient le tirer d'affaire. La mort d'Ozmin paroissoit donc inévitable et prochaine; cependant, malgré toutes les mesures que don Louis pouvoit prendre pour la hâter, elle fut suspendue par un incident auquel ce seigneur ne s'étoit nullement attendu. Il reçut un courrier que la reine lui dépêcha. Cette princesse lui mandoit la prise de la ville de Grenade, et lui ordonnoit de partir incessamment lui-même avec Daraxa; que le père de cette dame souhaitoit passionnément de la revoir; que ce seigneur maure étoit dans la résolution de se faire chrétien, et qu'on espéroit que sa fille se détermineroit à suivre son exemple.

Il y avoit aussi un paquet pour Daraxa; mais le

marquis se garda bien de le lui remettre. Il ne jugea pas à-propos non plus de lui parler des nouvelles que le sien contenoit, de peur qu'impatiente de retourner auprès de ses parents, elle ne l'obligeât à partir dès le lendemain avec elle pour Grenade; il vouloit auparavant voir finir le procès de don Jaymé par une sentence de mort, et assister même à l'exécution avant son départ. Pour cet effet, il redoubla ses efforts et ses sollicitations, ou plutôt il obséda si bien les juges, qu'ils condamnèrent Ozmin, deux jours après, à avoir la tête tranchée, sous le nom de don Jaymé, gentilhomme aragonois.

Zuniga fut averti des premiers de ce sévère jugement; il trouva moyen de le faire savoir aux dames par un billet, et de les assurer qu'il périroit, lui et trois cents hommes qu'il avoit assemblés, plutôt que de souffrir une pareille injustice. Qui pourroit dire dans quelle affliction ce billet plongea la belle Maure ? L'idée du traitement ignominieux qu'on préparoit à son cher Ozmin lui troubla peu-à-peu l'esprit. Elle entra dans un vif désespoir, alla chercher don Louis; et, le rencontrant à son retour du palais, où il avoit passé toute la matinée, elle lança sur lui un regard furieux, et lui dit, avec un transport qui marquoit bien le désordre de son ame : Barbare, êtes-vous satisfait de votre ouvrage ? D'injustes et lâches juges n'ont pas eu honte de servir votre ressenti-

ment aux dépens de l'innocence; mais ne croyez pas verser impunément le sang du cavalier que votre crédit opprime : c'est mon amant, c'est mon époux, c'est un parent du roi de Grenade, et non un galant de votre fille : un homme tel que lui n'est pas fait pour elle. Votre tête me répondra de la sienne. Il trouvera des vengeurs parmi ses parents ou parmi les miens; ou si vous échappez à leurs coups, moi-même je vous percerai le cœur.

A ces emportements, qui ne faisoient que trop connoître l'intérêt que Daraxa prenoit à la vie du prisonnier, don Louis demeura tout interdit. Il ne savoit quelle réponse faire à la dame, tant il étoit plein de trouble et de confusion. Il lui dit pourtant qu'elle avoit tort de ne l'avoir pas plus tôt averti de la qualité du faux Ambroise, contre lequel il ne désavouoit point qu'il eût sollicité, s'imaginant qu'il avoit déshonoré sa maison. La belle Maure alloit lui déclarer que ce n'étoit pas la faute d'Ozmin si Elvire avoit conçu pour lui un fol amour; mais, dans ce moment, un domestique vint dire tout bas au marquis qu'il y avoit à la porte des équipages et un grand nombre de Maures qui demandoient à parler à Daraxa. Don Louis, à cette nouvelle, parut un peu embarrassé. Il pria la dame de lui permettre de la quitter pour un instant. Comme elle n'avoit point entendu ce que le domestique avoit dit tout bas, et qu'elle vouloit tout

savoir, dans l'inquiétude qui l'agitoit, elle suivit le marquis, et entra dans une salle où, par une jalousie, elle aperçut dans la rue des Maures de sa connoissance, pour la plupart serviteurs de son père. Leur vue enchanta d'abord ses ennuis; la joie s'empara de son cœur, sur-tout quand un officier de son père se présenta devant elle, conduit par don Louis.

L'officier, après avoir rendu ses devoirs à cette dame, lui annonça la prise de la ville de Grenade, et la fin de la guerre. Il lui apprit en même-temps que son père ayant obtenu de leurs majestés catholiques la permission de la rappeler, il lui envoyoit un équipage et une suite de gens convenable à une personne de sa naissance; qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût déjà informée de tout cela par le courrier que la reine avoit dépêché au marquis de Padilla, et par les lettres qu'elle devoit avoir reçues. Ce fut un nouveau sujet de confusion pour ce seigneur de se voir obligé de faire des excuses à Daraxa, de ne les lui avoir pas encore remises.

La joie de la belle Maure ne dura qu'autant de temps que l'on en mit à lui dire des nouvelles de son père. Le souvenir d'Ozmin et du danger où il se trouvoit vint bientôt renouveler sa douleur. Cette amante affligée chargea l'officier et Orviedo, dont il étoit accompagné, d'aller demander de sa

part une audience publique aux juges qui s'étoient assemblés de nouveau pour délibérer sur un avis qu'ils avoient eu. On leur étoit venu dire que la maison de don Alonse se remplissoit de cavaliers, qui arrivoient de la campagne pour le seconder dans le dessein qu'il avoit de sauver son ami; de sorte que les juges, pour prévenir cette entreprise, s'étoient déjà comme résolus à faire mourir le coupable cette nuit-là dans la prison.

Ils furent assez surpris de la demande de Daraxa. Il n'y avoit pas d'exemple qu'une femme se fût encore avisée de venir en cérémonie parler publiquement à des juges, et ils ne savoient à quoi se déterminer : les plus vieux ne jugeoient point à-propos qu'on écoutât la belle Maure; mais les jeunes étoient d'un avis contraire. La curiosité de savoir ce qu'elle avoit à leur dire, la considération qu'ils avoient pour une dame que la reine aimoit, et, plus que tout le reste, le plaisir de la voir; ces trois choses prévalurent; et l'on décida que sur les six heures du soir on lui donneroit audience. Daraxa, qui avoit craint qu'on ne la lui refusât, augura bien de ce qu'on la lui accordoit. Elle envoya aussitôt Orviedo avertir don Alonse de la démarche qu'elle vouloit faire, et le prier de l'accompagner au palais, s'il étoit en état de lui faire ce plaisir. Zuniga, charmé de l'honneur que lui faisoit sa chère Maure de le choisir pour

son écuyer, n'eut garde de le céder à un autre; et, tout incommodé qu'il étoit, il ne songea qu'à se préparer à cette cavalcade. Il n'eut pas à chercher bien loin les cavaliers qu'il y vouloit employer, puisqu'ils étoient chez lui, pour la plupart, tout disposés à le suivre par-tout où il auroit envie de les conduire. Il les mena, sur les cinq heures, à la maison de don Louis, lequel voyant à sa porte plus de deux cents cavaliers qui venoient chercher Daraxa, dont il n'ignoroit pas le dessein, alla trouver cette dame, et s'offrit à l'accompagner; mais elle le remercia en lui disant qu'elle étoit bien aise de lui épargner la mortification de la voir solliciter pour un homme contre lequel il s'étoit déclaré si ouvertement, ou, pour mieux dire, dont il étoit la partie.

Le marquis, piqué jusqu'au vif de ce refus, se seroit volontiers opposé à la résolution de la dame, ou du-moins l'auroit rendue inutile, s'il en eût eu le temps et le pouvoir; mais il étoit trop tard pour y mettre obstacle. Il fut donc obligé de dévorer ses chagrins, qui ne laissoient pas d'être peints sur son visage, quelques efforts qu'il fît pour les cacher. Enfin Daraxa sortit de chez ce seigneur sans s'embarrasser des déplaisirs dont il étoit la proie. Elle trouva don Alonse qui l'attendoit à pied à la porte, avec les plus considérables cavaliers de sa troupe, pour lui faire compliment; elle s'efforça

de leur montrer quelque joie, malgré la profonde tristesse où son amé étoit ensevelie. Elle assura don Alonse qu'elle n'oublieroit jamais l'obligation qu'elle lui avoit; à quoi Zuniga répondit, en homme amoureux et poli, qu'il ne pouvoit assez la remercier de ce qu'elle vouloit bien se servir de lui et de ses amis pour la conduire au palais, où elle alloit s'immortaliser par une action héroïque. Ce cavalier, de même que les autres, croyoit pieusement que la belle Maure ne s'intéressoit pour le prisonnier que par amitié pour dona Elvire; de manière qu'il admiroit la générosité de cette démarche.

Après ces compliments, on vit Daraxa monter à cheval avec sa grace ordinaire. Don Alonse et ceux qui avoient mis pied à terre en firent autant, et la cavalcade commença aussitôt à défiler. Quatre çents Maures bien montés et bien équipés marchoient les premiers, ayant à leur tête Orviedo et l'officier dont j'ai parlé; la dame les suivoit immédiatement entre don Alonse et don Diego de Castro; et toute la noblesse venoit ensuite six à six en fort bon ordre. Quoiqu'on eût employé fort peu de temps à préparer cette cavalcade, cela n'empêcha pas que le bruit n'en courût par toute la ville. Le peuple, aussi curieux de voir passer la belle Maure que d'apprendre ce qu'elle alloit faire au palais, se répandit à grands flots dans les

rues, pour se trouver sur son passage. Elle avoit un habit magnifique à la maure, et elle n'avoit rien négligé de tout ce qui pouvoit relever sa beauté dans une occasion si importante. Tous les spectateurs en furent éblouis; mais ce qui les surprenoit davantage, c'étoit la grace et la facilité qu'elle montroit à manier son cheval; ce qui n'étoit pas ordinaire aux dames d'Espagne.

La cavalcade étant arrivée à la place qui est devant le palais, don Alonse rangea ses cavaliers tout autour, et les juges envoyèrent recevoir la belle Maure par deux huissiers, qui la conduisirent jusqu'à la porte de la première salle, où deux magistrats qui l'attendoient lui firent tous les honneurs qu'ils auroient pu faire à une princesse, et la menèrent à l'audience. Don Alonse et tous les principaux cavaliers qui avoient mis pied à terre en même-temps que Daraxa, la suivirent, et entrèrent aussi dans la salle où les juges étoient assemblés; ce qui surprit un peu ceux-ci, et leur causa quelque inquiétude. Néanmoins, faisant bonne contenance, ils parurent donner toute leur attention à la dame maure, qui charma tout le monde par l'air libre et majestueux dont elle se présenta devant le tribunal de la justice. On lui avoit préparé un fauteuil avec un carreau et un tapis de pied. Elle s'assit; et après avoir attaché sa vue pendant quelques moments sur les juges,

elle éleva la voix, et fit entendre ces paroles :

« Messieurs, il n'y a qu'une raison aussi forte que celle qui m'amène ici qui puisse justifier la démarche que je fais. Je sais les règles que la bienséance prescrit aux personnes de mon sexe ; mais il y a des occasions où l'on doit passer par-dessus ces règles : telle est la conjoncture où je me trouve. Je viens, messieurs, implorer votre justice contre vous-mêmes. On prétend exécuter demain une sentence de mort que vous avez rendue aujourd'hui contre un homme qui a repoussé la force par la force. Des assassins vouloient lui ôter la vie, il s'est défendu ; voilà tout son crime. C'est un fait constant. J'en ai moi-même été témoin, ainsi que dona Elvire, et deux femmes qui étoient avec nous dans le bois. Quoi ! deux paysans viendront traîtreusement attaquer par derrière, et assommer de coups de bâton deux cavaliers qui ne songent point à eux, et il ne sera pas permis à ces cavaliers de chercher à se garantir par leur courage du sort funeste qu'on leur prépare ? Quand le fils du bailli, avec deux autres armés comme lui de longues épées, est venu fondre sur deux hommes qui n'avoient que de simples bâtons, quels crimes ont commis ces derniers en se mettant en défense contre ces scélérats ? Qui d'entre vous, messieurs, se trouvant dans le même danger, ne feroit pas tous ses efforts pour tuer son ennemi, s'il ne voyoit pas

d'autre moyen de conserver sa vie? Mais pourquoi m'étendre là-dessus? vous savez mieux que moi que c'est une loi naturelle. On dit que le fils du bailli s'est mépris : Eh! qu'importe? Sa méprise ne justifie point son action, et ne sauroit rendre coupables les personnes qu'il a voulu assassiner.

Je ne vous en dirai pas davantage, messieurs, de peur de vous ennuyer. Je vous apprendrai seulement ce qui m'oblige à m'intéresser pour votre prisonnier. Ce n'est pas un gentilhomme d'Aragon, ce n'est pas don Jaymé Vivèz; c'est le brave Ozmin, dont le nom est si connu parmi vos troupes, et qui s'est rendu si recommandable par un grand nombre d'exploits éclatants; c'est lui qui le jour des courses tua les deux derniers taureaux, et sauva la vie à don Alonse de Zuniga : mais ce qui m'engage plus que toutes ses grandes qualités à vous venir faire une remontrance en sa faveur, c'est qu'il est mon époux, si j'ose appeler de ce nom un homme qui, de l'aveu de nos parents, m'a donné sa foi et a reçu la mienne. Délibérez présentement, messieurs, avant que vous fassiez exécuter la sentence que vous avez prononcée contre un cavalier du sang du roi Mahomet, et que vous ne deviez pas condamner si légèrement ».

La belle Maure n'eut pas achevé de parler, qu'il s'éleva dans la salle un bruit dont les juges furent effrayés, tout le monde disant à haute voix que le

prisonnier étoit innocent, et qu'il falloit le relâcher. Alors le chef de la justice fit faire silence; puis, adressant la parole à la dame, il lui dit au nom de sa compagnie : « Qu'ils pouvoient avoir été mal informés de cette affaire; qu'ils l'examineroient de nouveau, et lui rendroient réponse dès ce jour-là même. Mais les assistants se récrièrent sur cela, et demandèrent qu'on remît sur-le-champ le cavalier en liberté, menaçant d'aller enfoncer les portes de la prison, si l'on refusoit de le faire. Le même juge qui avoit parlé répondit aux assistants, qu'après un jugement rendu il ne dépendoit pas de sa compagnie d'élargir ainsi un prisonnier, et que tout ce qu'elle pouvoit, c'étoit de surseoir l'exécution de la sentence, jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de leurs majestés, à qui seules appartenoit le droit de détruire son ouvrage. Là-dessus Daraxa pria les juges de lui permettre de voir Ozmin; ce qu'elle obtint d'eux sans peine, à condition qu'il n'entreroit avec elle que quatre personnes dans la prison, et qu'elle promettroit qu'il n'y seroit fait aucune violence ».

La cavalcade prit le chemin de la prison, dans le même ordre qu'elle étoit venue au palais; et la belle Maure choisit pour y entrer avec elle don Alonse, don Diego de Castro, Orviedo et l'officier maure. Concevez, s'il est possible, l'agréable surprise d'Ozmin, lorsqu'il vit paroître dans sa

chambre don Alonse et Daraxa, et qu'il sut ce que cette dame venoit de faire pour lui. On ne pouvoit mesurer sa joie qu'à celle de son amante, dont le cœur nageoit, pour ainsi-dire, dans un ravissement qu'elle faisoit briller dans ses yeux. Zuniga, de son côté, partageoit avec ces amants le plaisir qu'ils avoient de se revoir; il embrassoit son ami avec des transports de tendresse, comme s'il n'eût plus été son rival : son amour se confondoit avec son amitié. Il ne laissa pas pourtant, en lui donnant des marques de son affection, de lui reprocher le peu de confiance qu'il avoit eu en lui, et de le menacer en souriant d'être toute sa vie amoureux de la belle Maure, pour se venger de la dissimulation dont il avoit payé sa franchise. Ce reproche lui attira des douceurs : Daraxa lui dit qu'après Ozmin il seroit toujours l'homme du monde qui auroit le plus de part à son estime; et Ozmin l'assura qu'après Daraxa il n'aimeroit jamais personne tant que lui. Zuniga ne manqua pas de répliquer à ces discours obligeants; ensuite il présenta son ami don Diegue au seigneur maure, comme un cavalier dont le mérite égaloit la naissance; et là-dessus il se fit des compliments sur nouveaux frais : d'où passant à la chose la plus importante, c'est-à-dire à l'affaire du prisonnier, il fut résolu qu'on enverroit sur-le-champ demander sa grace à leurs majestés. On dépêcha Orviedo,

qui partit pour Grenade avec des lettres pour les parents d'Ozmin et pour ceux de Daraxa.

Orviedo fit une si grande diligence, qu'au bout de trois jours il fut de retour à Séville avec la grace de son maître, et un ordre aux magistrats de faire à ce seigneur tous les honneurs dus à la noblesse de son sang, et dignes de l'époux de la belle Maure. Aussitôt que cette dame apprit qu'Ozmin étoit libre, elle se rendit à la prison avec un cortège encore plus nombreux que la première fois et bien plus magnifique, attendu que les cavaliers avoient eu un peu plus de temps pour s'y préparer. Tout ce qu'il y avoit d'hommes de distinction dans la ville étoit de la cavalcade. Don Rodrigue de Padilla s'y faisoit remarquer par sa magnificence; il voulut en être. Il s'empressa même de témoigner à Daraxa qu'il étoit ravi de cet événement, malgré le chagrin qu'en pouvoit avoir le vieux marquis, dont il n'approuvoit point la conduite; et quand il vit Ozmin, il lui fit toutes sortes d'honnêtetés.

Ainsi donc le seigneur maure sortit de prison avec autant d'honneur et de joie qu'il avoit eu de honte et de tristesse en y entrant. Le même peuple, qui avoit demandé sa mort quelques jours auparavant, suivoit la cavalcade en remplissant l'air d'acclamations, pour marquer jusqu'à quel point il étoit ravi de voir en liberté le fameux vainqueur

si les ecclésiastiques, par pitié, ne m'eussent empêché de me faire battre. Ils prirent connoissance de notre différend, s'érigèrent d'eux-mêmes en juges, et, parties ouïes, me condamnèrent à donner à l'ânier le quart de ce qu'il demandoit. J'obéis à cet arrêt, qui, tout favorable qu'il m'étoit, me mit si bien à sec, qu'à-peine me resta-t-il de quoi faire les frais de mon souper et de mon gîte dans une hôtellerie où j'allai loger après avoir pris congé des ecclésiastiques et du malheureux ânier, qui ne sut pas, je crois, trop bon gré de ma rencontre à son étoile.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman se fait garçon d'un maître d'hôtellerie.

Me voici donc, ami lecteur, à douze lieues de Séville, dans la meilleure hôtellerie de Caçalla. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, et l'on me fit coucher dans un bon lit. Cependant, au-lieu de dormir d'un sommeil profond, que les vapeurs des viandes et du vin me devoient procurer, j'eus une insomnie cruelle, et qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit, et lui présenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, disois-je, j'ai bu et j'ai mangé; mais présentement ce n'est plus cela : on peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un père, il est bon d'avoir une mère; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyois déjà la Nécessité avec son visage

d'excommunié, et elle me faisoit peur. J'aurois volontiers pris le parti de n'aller pas plus avant et de retourner à Séville, si je n'eusse considéré que l'argent ne me manquoit pas moins pour réparer ma sottise que pour la pousser plus loin. Je ressemblois à un pauvre chien étranger, qui, se trouvant au milieu d'une rue, voit devant et derrière lui plusieurs dogues qui aboyent après lui. De plus, quelle honte ne m'imaginois-je point que ce seroit pour moi de reparoître comme un misérable chez ma mère, après en être sorti avec tant de résolution. La perte de mon manteau entroit aussi dans mes réflexions; il me sembloit qu'elle donneroit un nouveau ridicule à mon retour. Cette dernière considération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Séville.

D'un autre côté encore, il me fâchoit fort de m'arrêter en si beau chemin; et le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai à poursuivre mon voyage, en m'abandonnant à la Providence. Je me mis en fantaisie d'aller droit à Madrid, séjour ordinaire de nos monarques, pour y voir un peu la cour, que j'avois ouï dire être très-brillante par le grand nombre de seigneurs qui la composoient, et sur-tout par la présence d'un jeune roi nouvellement marié. Cela me paroissoit mériter ma curiosité; il me vint même là-dessus de belles idées. Je bâtis des châteaux

sur le sable. Je me flattai qu'un garçon de mon air et de ma figure seroit bientôt remarqué dans ce pays-là; qu'il s'y feroit des amis, et ne manqueroit pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces visions flatteuses, j'avois peu d'envie de dormir, et j'attendis le jour avec impatience pour partir; mais à-peine fut-il venu, à-peine eus-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chimères s'évanouirent. Il ne me resta plus devant les yeux qu'une longue et pénible traite à faire.

Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager: Allons, seigneur Guzman, songez que vous êtes embarqué : contre fortune bon cœur, mon ami. Au-lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne feroit que vous embarrasser dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je passai la journée entière sans manger, et la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvroit de ses feuilles. J'étois si las que je m'endormis dans cet endroit, et ne me réveillai qu'au lever du soleil. Je sentis alors que j'aurois fort bien déjeûné si j'eusse eu quelques provisions; mais n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut me remettre en marche à jeun, avec un appétit qui croissoit de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvois plus avancer tant j'étois

foible. Mon ventre avoit beau crier famine, mes jambes ne le portoient qu'à regret.

Heureusement il passa près de moi deux hommes qui avoient l'air d'être de riches marchands. Ils étoient montés sur des mules qui alloient le grand pas. A cette vue le courage me revint : Dieu soit loué, dis-je en moi-même, voici des cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer aujourd'hui. Suivons-les : l'espérance de faire un bon repas à leurs dépens m'inspire une nouvelle vigueur.

Effectivement, un dîner étoit alors pour moi une affaire très-importante : aussi je les suivis de si près, que j'arrivai en même-temps qu'eux à l'hôtellerie où ils s'arrêtèrent. J'avois un visage de défunt. Je me mis en devoir de leur rendre service. Je m'empressai à tenir la bride de leurs mules pendant qu'ils en descendoient, et m'offris à porter dans leur chambre leurs valises avec un grand sac où étoient leurs vivres ; mais, soit que mon empressement leur devînt suspect, soit qu'ils fussent naturellement brusques ou défiants, dès que je mis la main sur le sac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier. A ces paroles terribles je demeurai tout interdit. J'en conçus pour mon estomac un présage funeste. Cela toutefois ne me rebuta point : je marchai derrière eux jusqu'à leur chambre, d'un air humble et le chapeau à la

main. Ils avoient, suivant l'usage d'Espagne, apporté avec eux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôtie, un morceau de jambon, avec du pain et du vin; ce qui ne faisoit qu'irriter l'envie que j'avois de les servir pour capter leur bienveillance. Je m'avançai, et pris un verre dans le dessein de le rincer; mais l'autre marchand qui n'avoit point parlé me l'arracha des mains, en me disant encore plus brusquement que son camarade : Non, non, laisse là ce verre; nous n'avons pas besoin d'un serviteur comme toi.

O traîtres, dis-je alors! ennemis de Dieu et du genre humain! cœurs impitoyables! Je m'aperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'ici. Je m'obstinai pourtant à ne me pas éloigner d'eux. J'espérai qu'ils pourroient devenir plus charitables quand ils seroient bien saoûls, et qu'ils me jeteroient par compassion un os à ronger, un morceau de pain, enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai : rien ne vint. Ils mangèrent sans daigner me regarder seulement. J'avois beau les dévorer des yeux, cela ne me rassasioit point. Pour comble d'affliction, je remarquai que ces inhumains renfermèrent dans leur sac tous les restes de leur dîner, jusqu'à un morceau de pain, avec quoi ils s'en allèrent. Quelle barbarie! Quel spectacle pour un homme que la

faim réduisoit aux abois ! J'allois expirer de douleur et d'inanition, lorsqu'il entra dans la même chambre un religieux de saint François.

A cette vue, je ne conçus pas une fort grande espérance d'être soulagé. Quel secours pouvois-je attendre d'un pauvre moine qui voyageoit à pied? d'un mendiant qui paroissoit lui-même avoir besoin qu'on l'assistât ? Il suoit à grosses gouttes, et avoit l'air d'être fort fatigué. Cependant il portoit une besace qu'il posa sur la table, et que je considérois avec beaucoup d'attention. J'en aurois pris sur l'autel. Elle me fit venir l'eau à la bouche avant même que je susse ce qu'il y avoit dedans. Quand sa révérence en tira sa provision, qui consistoit en un assez grand pain blanc, avec un morceau de salé qui m'auroit fait envie, même chez ma mère, j'attachai mes regards dessus, et demeurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurois bien voulu être son petit frère. Je croyois avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avaloit.

Il jeta les yeux sur moi par hazard pendant qu'il mangeoit; et remarquant que j'avois un visage parlant: Vive Dieu, s'écria-t-il animé d'une sainte ardeur, approche, mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité où je te vois ; quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il seroit à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il en me donnant la moitié de son pain et de sa viande, prends un peu

de nourriture; je serois indigne de vivre, si je ne te secourois pas.

O Providence! qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine a soin de tout! A ce beau trait de charité, je prodiguai les bénédictions à ce bon père, et commençai à lui montrer qu'il n'avoit pas mal jugé de mon air affamé. M'étant un peu remis l'estomac, je rendis graces au ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieues à faire avec ce religieux! Mon sort eût été digne d'envie; mais pour mes péchés il alloit à Séville, et nous nous quittâmes après le dîner. Il est vrai qu'avant notre séparation il remit la main dans sa besace, et me donna encore la moitié d'un petit pain qui s'y trouva, pour partager avec moi, disoit-il, tout ce qu'il avoit. J'eus grand soin de serrer dans ma poche cette dernière pièce de pain, après avoir mangé la première avec le morceau de salé; puis ayant bu de belle eau fraîche, comme j'en avois vu boire au charitable cordelier, je repris gaiement le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieues ce jour-là, et j'arrivai avec la nuit à Campanario, gros village de la Castille nouvelle. J'entrai dans une hôtellerie, où, faute de mieux, je soupai du pain que j'avois dans ma poche. C'étoit la couchée des muletiers de Truxillo; il en vint plusieurs ce soir-là: tous les

lits furent pour ces honnêtes gens. L'hôte m'envoya gîter au grenier où je montai très-docilement, n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis sur la paille et dormis tranquillement jusqu'au jour; je me levai légèrement en homme qui n'avoit pas l'estomac trop chargé, et j'étois hors de l'hôtellerie, quand le maudit hôte me vint incivilement arrêter pour me demander le payement de mon gîte. Il s'agissoit de quatre maravédis; je ne les avois pas, et je me débattois pour m'échapper de ses mains; mais il me tenoit bien; et s'apercevant que mon habit étoit de bon drap, il se disposoit à me l'ôter pour finir la dispute : il regardoit déjà cela comme une affaire faite, et il en seroit aisément venu à bout, si, par bonheur pour moi, un muletier qui étoit présent n'eût été touché de ma peine : Laissez là ce petit garçon, dit-il à l'hôte, je payerai pour lui; on voit bien que c'est un jeune homme qui a quitté la maison de son père ou celle de son maître. A ces mots, l'hôte me regarda et me proposa de le servir, en disant qu'il avoit besoin d'un valet dans son hôtellerie.

Dans un autre temps, une pareille proposition m'eût paru ridicule, je m'en serois même offensé; mais la misère aplanit les difficultés et lève les scrupules. Après y avoir rêvé quelques moments, l'idée de la faim me détermina; je répondis que je le voulois bien. Cela étant, me dit-il, tu peux

entrer dans cette maison, et je n'exige de toi que deux choses; la première, que tu donnes de la paille et de l'orge aux personnes qui t'en demanderont, et la seconde, que tu m'en tiennes un bon et fidèle compte. Je promis de m'acquitter de ce digne emploi le mieux qu'il me seroit possible. Après cette promesse, me voilà engagé d'une manière à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fût la servitude pour moi, qui étois accoutumé à me faire servir, je ne laissai pas d'abord d'être assez content de ma condition: il passoit par-là peu de cavaliers dans la journée, de sorte que le plus souvent je ne faisois que boire et manger jusqu'à la nuit, qui étoit le temps où les muletiers arrivoient. J'appris bientôt toutes les manœuvres qui se font dans les hôtelleries; comment avec de l'eau bouillante on fait enfler l'orge d'un tiers, et de quelle façon il faut qu'on la mesure pour que l'hôtelier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revue des mangeoires, j'en savois ôter un bon tiers de l'orge des passagers et des muletiers même qui nous confioient le soin de leurs montures; mais lorsqu'il nous venoit de ces jeunes cavaliers distingués par leurs moustaches et par leurs jarretières, et qu'ils n'avoient point de valets, c'étoit à ceux-là à qui nous en donnions à garder. Nous courions d'abord à eux pour les aider à descendre. Ces messieurs,

pour la plupart faisant les gens d'importance, ne daignoient pas seulement entrer dans l'écurie; ils se contentoient de nous recommander leurs chevaux ou leurs mules : aussi cette recommandation étoit si puissante, que nous menions ces pauvres bêtes dans un endroit où il n'y avoit pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les attachions au ratelier, où nous les laissions fort bien mâcher à vide ; quelquefois pourtant par pitié nous leur donnions, un moment avant leur départ, une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche; encore les poules et les cochons du logis en mangeoient-ils la moitié; la bourrique même quelquefois en attrapoit sa part.

Voilà de quelle manière ces beaux cavaliers qui s'en reposoient sur notre bonne-foi étoient servis; et si nous leur faisions bien payer ce que leurs bêtes n'avoient point mangé, juge s'il leur en coûtoit bon pour leur propre dépense. Je triomphois quand c'étoit moi qui allois compter avec eux; je leur disois : Il y a tant de réaux et tant de maravédis ; et j'ajoutois à cela d'un air gracieux : *Y haga les buen provecho*, compliment ordinaire qu'on fait à la fin des comptes, et qui me valoit toujours quelque chose. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces passagers une fois plus qu'ils ne devoient, malgré les réglements de police qu'il y avoit là-dessus : c'étoit de quoi notre

maître ne se soucioit guère ; quoiqu'ils fussent affichés en divers endroits de la maison, il suffisoit de les avoir et d'en payer exactement les droits à l'alcade et au greffier, pour être dispensé de les observer.

Les habiles voyageurs, qui n'ignoroient pas cette pratique, donnoient sans dire mot ce qu'on leur demandoit ; mais ceux qui n'en étoient pas instruits s'avisoient souvent de faire du bruit et de vouloir compter avec l'hôte. Alors ils tomboient de fièvre en chaud mal ; notre maître, en faisant un nouveau compte, augmentoit, de peur de se méprendre, le prix de chaque chose ; et quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine somme, c'étoit une sentence sans appel, il falloit délier la bourse. Malheur à un passager qui, croyant tirer meilleur parti des hôteliers d'Espagne, les menace et fait le méchant avec eux ! Comme ils sont presque tous officiers de la sainte Hermandad, ils le font arrêter au premier bourg ou village par où il doit passer ; ils l'accusent d'avoir eu dessein de brûler leur maison, de les avoir frappés, ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs filles, et il est trop heureux quand il peut sortir d'affaire en payant doublement son écot et en demandant pardon à son hôte.

Nous avions aussi dans notre hôtellerie de jolies servantes ; mais il étoit dangereux de s'y amu-

ser. Il étoit bon encore d'avoir l'esprit présent quand on sortoit de cette maison; car tout ce qu'on y pouvoit oublier étoit autant de perdu. Que de friponneries ! que d'infamies ! que de méchancetés se commettent dans ces lieux-là ! L'on n'y craint nullement Dieu, et l'on s'y accommode avec les gens de justice. Dès qu'on est hôtelier, il semble qu'on ait permission de tout faire, et un pouvoir absolu sur le bien ainsi que sur la personne de ceux qui sont obligés de s'y arrêter.

CHAPITRE II.

Il se dégoûte de sa condition, abandonne l'hôte et l'hôtellerie, et se rend à Madrid, où il s'associe avec des gueux.

OUTRE que j'avois l'esprit trop volage pour aimer long-temps la même vie, je ne trouvois pas celle que je menois convenable à un homme qui n'étoit sorti de la maison maternelle que pour voir le monde. De plus, un valet d'hôtellerie me paroissoit au-dessous même d'un valet d'aveugle. D'ailleurs, il passoit tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille et de mon âge; ils

demandoient la passade, puis ils continuoient leur chemin d'un air gai. Cela me fit honte un jour. Comment, disois-je, faudra-t-il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours, pendant que ces jeunes gens, qui n'ont pas plus de force que moi, s'exposent courageusement à souffrir la faim et la soif? J'ai peut-être autant d'esprit qu'eux, et je ne dois pas avoir moins de cœur. Ces réflexions m'inspirèrent du courage; et montrant les dents à la mauvaise fortune, je repris la route de Madrid, après avoir demandé mon congé à mon maître, qui me donna trois réaux pour les services que je lui avois rendus.

Avec cet argent et le peu que j'avois reçu de la libéralité des passagers, je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'au fameux pont d'Arcolis sur le Tage, d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres, je veux dire en tendant la main dans les villages, et aux cavaliers que je rencontrois; mais la récolte avoit été si mauvaise cette année-là, que le monde faisoit peu de charités. Je vendis mon habit, de sorte que j'étois dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette célèbre capitale de l'Espagne. Je n'avois plus que le haut-de-chausses avec une chemise noire et déchirée, une paire de bas pleins de trous, et des souliers qui avoient pour semelles la plante de mes pieds.

J'avois plus l'air d'un échappé des galères que d'un enfant de famille. Aussi ce fut inutilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité, ce qui étoit alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer. Avec un misérable habillement qui ne prévenoit point en ma faveur, j'avois la mine si friponne, qu'il falloit être bien hardi pour se résoudre à me prendre. On ne pouvoit me regarder attentivement sans dire en soi-même : Voilà un drôle qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occasion ; enfin voyant que ma figure étoit telle, qu'on ne vouloit de moi dans aucune maison, ni pour page, ni pour laquais, pas même pour marmiton, je tournai les yeux vers une troupe de gueux que j'aperçus à la porte d'une église. Je me mis à les considérer ; ils me parurent si frais et si gaillards que je crus ne pouvoir mieux faire que de m'enrôler dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux, et ils me reçurent comme un sujet dont l'air et l'équipage n'étoient pas indignes de leur société.

Avant que d'arriver à Madrid, j'avois eu la précaution de laisser en chemin la honte, comme une charge trop pesante pour un homme à pied. Si je n'eusse pas encore été défait de cette cruelle ennemie de la faim, je n'aurois pas manqué de la perdre bientôt avec de si honnêtes gens, qui étoient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les sui-

vois par-tout et leur servois d'assistant, en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire bouillir leur marmite, qui ne se renversoit jamais. Ils avoient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étois sûr de manger ma part, pourvu que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner et du souper; autrement, serviteur au festin, je n'aurois plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertissions à jouer; j'appris le quinze, le trente et un, le quinola et la prime, avec mille tours de cartes. J'avois des dispositions si heureuses, que je profitois à vue d'œil sous ces excellents maîtres: je sentois que mon esprit devenoit plus subtil et plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étois, je voulus imiter ceux de mes confrères qui, de peur d'être châtiés comme vagabonds, alloient dans les marchés avec des cabas pour s'offrir à porter les provisions que les bourgeois y achetoient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencements; mais je m'y accoutumai si bien dans la suite, que je ne trouvois point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disois-je, que d'avoir office et bénéfice, sans être obligé d'employer le fil et l'aiguille, le marteau et le villebrequin; de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas et d'un peu d'industrie! La vie d'un gueux est un morceau sans os, un enchaînement de plaisirs,

un emploi exempt de chagrins. Que mes parents étoient insensés de se donner tant de peines pour vivre misérablement ! Dans combien d'embarras se sont-ils jetés pour soutenir leur commerce et leur réputation ! O sot honneur du monde, tu n'es qu'un fardeau pour les fous qui veulent se charger de toi !

Je portois un jour dans mon cabas un quartier de mouton que venoit d'acheter un honnête cordonnier qui marchoit devant moi ; j'aperçus à mes pieds dans la rue un papier que je ramassai ; c'étoient de vieux couplets de chansons : je me mis à les lire et à les chanter tout bas. Le cordonnier surpris de m'entendre, me dit en souriant : Comment donc, petit mal peigné, tu sais lire ? Et encore mieux écrire, lui répondis-je. Est-il possible, répliqua-t-il d'un air sérieux ! Vive Dieu, mon ami, si tu voulois m'apprendre à signer seulement mon nom, je te payerois bien. Je lui demandai à quoi lui pourroit servir sa signature toute seule ; et il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma, et dont il chaussoit pour rien toute la maison, il étoit bien aise, quand l'occasion se présenteroit de mettre son nom, de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne savoit pas signer.

Aussitôt que nous fûmes arrivés chez lui, on nous apporta, par son ordre, du papier et de l'en-

cre. Je commençai à trancher du maître écrivain ; je montrai à mon écolier à tenir la plume, et lui conduisant la main, je lui fis tant de fois former les lettres qui composoient son nom, qu'il crut déjà posséder les éléments de l'art d'écrire. Après qu'il eut barbouillé cinq ou six feuilles de papier, il fut si content de moi, qu'il me fit essayer une paire de souliers neufs qui sembloient avoir été faits pour moi, et qu'il me laissa. Je pris ensuite congé de lui, en l'assurant que toutes les fois qu'il me faudroit des souliers, je viendrois lui donner de nouvelles leçons pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE III.

Il s'engage au service d'un cuisinier.

J'ÉTOIS fort satisfait de ce nouveau genre de vie ; je jouissois de la liberté si désirée de tant de monde, si vantée par les philosophes et tant de fois chantée par les poètes; je possédois ce précieux trésor qui est préférable à l'or et à l'argent; mais, par malheur, je ne le conservai pas long-temps; un traître de cuisinier me l'enleva bientôt.

Ce cuisinier étoit de mes chalands; il m'avoit souvent employé. Mon ami, me dit-il un jour, tu m'as plu, je veux faire ta fortune; quitte la fainéantise, et viens remplir une place de marmiton chez le seigneur que je sers; je t'apprendrai par amitié la cuisine, et te mettrai en état de devenir cuisinier du roi même : en tout cas, le moindre fruit que tu puisses recueillir de ce bel art, c'est de t'en retourner riche dans ton pays. En un mot, il m'enjola si bien par ses beaux discours, que j'acceptai la proposition.

Il me mena donc à l'hôtel du seigneur qu'il servoit, et là je pris mes grades et le bonnet de marmiton, c'est-à-dire un bonnet de nuit avec un tablier blanc, et l'on me donna d'abord du persil à hacher, ce qui est comme l'alphabet de ceux qui visent au doctorat de la cuisine. Le cuisinier mon maître étoit marié. Il avoit dans le voisinage une maison où sa femme demeuroit, et où nous allions coucher toutes les nuits; mais je passois presque toute la journée à l'hôtel, où je m'attachois à rendre service à tout le monde. Je me montrois si officieux et si rempli de bonne volonté, que tous les domestiques, tant mâles que femelles, conçurent de l'amitié pour moi : chacun me chargeoit de quelque commission; et je m'en acquittois avec tant d'exactitude, de secret et de fidélité, que je m'attirois de petits présents des

uns et des autres. Quant à la cuisine, je faisois mon devoir à ravir; et mon maître étoit si content de moi, qu'il disoit souvent que j'étois né pour marcher sur ses traces.

Je conviens que je n'avois pas peu de peine à servir si bien; mais si cela me coûtoit, j'en étois assez récompensé par les douceurs dont mes travaux étoient mêlés. Après la gueuserie, qui, sans contredit, est la première condition de la société civile, je ne pouvois être mieux que dans cette maison pour faire grand'chère; moi principalement qui avois été nourri dans l'abondance, je me sentois là dans mon élément. Il n'y avoit point de plat où je ne misse la main, point de sauce dont je ne goûtasse, et je puis dire que mon maître faisoit des ragoûts exquis. Que les traiteurs de Saint-Gilles, de Saint-Dominique, de la porte du Soleil, de la Grande-Place et de la rue de Tolède me pardonnent si je l'élève au-dessus d'eux, malgré la réputation qu'ils se sont faite par leurs fricassées de foies gras et par leurs tranches de jambon frit.

Mon bonheur auroit été parfait si je ne me fusse point abandonné au jeu; mais en voyant les pages et les laquais battre la carte toute la journée, je me sentis tenter violemment de me mettre quelquefois de la partie, et je cédai enfin à la tentation. Je ne m'amusois d'abord qu'un quart-d'heure, ou

tout au plus une demi-heure à jouer avec eux; puis m'abandonnant à cette maudite inclination, et ne pouvant la satisfaire pendant le jour autant que je l'aurois désiré, je me dérobois la nuit de la maison de mon maître, si tôt que je le croyois endormi, pour aller joindre à l'hôtel quelques domestiques de mon humeur, avec lesquels je m'en donnois jusqu'au lever du soleil. Si le cuisinier eût été informé de ma conduite, il m'auroit sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne vouloit l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant je perdis tout l'argent que j'avois amassé en faisant des commissions, sans perdre le goût du jeu; au contraire, je n'en eus que plus d'envie de jouer, et cela me jeta dans la nécessité de voler pour avoir des fonds; ce que je n'avois point fait encore, quoique je susse bien qu'à commencer par mon maître, tout le monde à l'hôtel pilloit et saisissoit tout ce qu'il pouvoit attraper : chacun y faisoit ses affaires de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoroient pas ce que les autres faisoient, et que tous, par un intérêt commun, se gardoient le secret.

Quand je n'aurois pas été joueur, et que je n'eusse pas eu un penchant naturel à m'approprier le bien d'autrui, je me serois laissé corrompre par les mauvais exemples qu'ils me don-

noient. Je commençai donc à hurler avec ces loups ; je regardois, je furetois dans la maison, et tout ce que je pouvois prendre, sans qu'on s'en aperçût, étoit autant de raflé ; mais, par malheur pour moi, je n'en avois pas plus tôt fait de l'argent, que j'allois le perdre au jeu.

Outre l'hôtel où j'exerçois la subtilité de mes mains, et qui étoit comme une mer ouverte à tous les pêcheurs, j'avois encore la maison particulière du cuisinier mon maître, laquelle, à-la-vérité, n'étoit qu'une petite rivière où l'on ne pouvoit pêcher de gros poisson : je ne laissai pas toutefois d'y faire un jour un bon coup de filet. Le cuisinier donna la collation à quelques-uns de ses amis, tous gens gaillards et nés pour la table. Ils mangèrent des andouilles et des tranches de jambon qui les firent boire à triple mesure. Pendant ce temps-là j'étois à l'hôtel, d'où, après avoir achevé ce que j'avois à faire dans la cuisine, je revins au logis, pour voir si l'on n'y auroit pas besoin de moi. Les convives étoient déjà partis. Je trouvai la salle du festin encore échauffée et pleine de poussière, le couvert sur la table, et la terre jonchée de bouteilles vides et cassées pour la plupart. Le patron qu'on ne voyoit point, mais qui se faisoit entendre, ronfloit sur son lit d'une si grande force que toute la maison en trembloit ; et la patronne, qui se portoit aussi-bien que son

mari, dormoit auprès de lui comme un sabot.

Je considérai quelques moments les débris de cette débauche; ensuite ayant jeté les yeux sur un gobelet d'argent qui étoit sur la table, il me prit envie de le voler. Je fis réflexion que personne ne m'avoit vu entrer, et que je pouvois sortir de même. Il ne m'en fallut pas davantage pour céder au désir qui me pressoit : Allons, monsieur le gobelet, dis-je tout bas en le fourrant dans ma poche, vous payerez, s'il vous plaît, les pots cassés. J'enfilai aussitôt la porte; et après avoir mis en lieu de sûreté mon larcin, je retournai froidement à l'hôtel. Vers le soir, le cuisinier, après avoir cuvé son vin, arriva dans la cuisine avec une migraine qui le rendoit de si mauvaise humeur, qu'il me fit d'abord une querelle d'Allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avoit peut-être une bûche de trop. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut, sans lui répondre; et je l'accompagnai après le souper, lorsqu'il se retira chez lui. Il se coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'étoit si bien reposée, qu'il ne sembloit pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six ivrognes; elle avoit seulement l'air un peu triste et mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse ignorée : elle m'apprit la perte du gobelet, et me dit qu'elle s'affligeoit moins pour la conséquence de l'argent,

que pour le vacarme que son époux feroit lorsqu'il viendroit à s'en apercevoir ; qu'elle n'en seroit pas quitte pour des reproches, ayant affaire, comme il étoit vrai, à un brutal qui ne manqueroit pas de la rouer de coups.

Je la consolai, non du mieux qu'il me fut possible, car personne ne le pouvoit si bien que moi, mais en lui représentant que le gobelet perdu n'étoit pas une pièce si singulière qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid ; que la ville étoit bonne, et qu'il n'y avoit, dès le lendemain matin, qu'à faire emplette d'un autre gobelet à-peu-près de la même façon, et dire à son mari que c'étoit le même qu'elle avoit fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avoit acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La dame approuva l'invention, et je me chargeai du soin de la faire réussir. En effet, dès le jour suivant, je portai le gobelet volé, dans un quartier éloigné du nôtre, et le donnai à blanchir à un orfèvre, qui m'assura qu'il feroit en peu de temps ce que je demandois, et de manière que le gobelet paroîtroit tout neuf.

J'allai porter cette bonne nouvelle à ma maîtresse : Madame, lui dis-je, j'ai eu le bonheur de trouver chez un orfèvre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris ; mais le marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux, tant pour la matière que

pour la façon. La patronne, impatiente d'avoir de quoi prévenir les coups qui la menaçoient, me compta cette somme sans balancer, et me donna même un demi-réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour ledit gobelet, qui lui parut si semblable à l'autre, qu'elle ne doutoit point, disoit-elle, que son époux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouer sur nouveaux frais. C'étoit effectivement une assez belle ressource pour un marmiton ; mais, hélas ! tous ces réaux allèrent bientôt tomber dans le gouffre qui avoit englouti le produit de mes larcins précédents. Les gens avec qui je m'embarquois au jeu en savoient plus long que moi, quoique j'eusse appris parmi les gueux à filer la carte, à faire de fausses coupes, et plusieurs autres tours de filous.

Il arriva dans ce temps-là qu'il y eut un festin à préparer pour un prince étranger qui étoit depuis peu à Madrid : c'étoit un dîner. La veille du jour de ce repas, le cuisinier me mena de grand matin avec lui dans la cuisine, où le pourvoyeur venoit de faire apporter les viandes destinées pour le festin. Mon maître et moi, pendant que nous étions seuls, nous commençâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand sac de longes de veaux, de jambons, de langues de

bœuf, et de toute sorte de volailles, et nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue, il me le mit sur les épaules, et m'ordonna de le porter secrettement chez lui; ce que je ne fis pas sans suer à grosses gouttes, tant la charge étoit pesante. Je revins ensuite à la cuisine, où il m'occupa jusqu'à minuit à plumer et à larder : alors, me chargeant d'un second sac dans lequel il y avoit quelques levrauts, des faisans et des perdrix, il me dit : Tiens, Guzman, emporte encore cela au logis, et va te reposer, mon ami. Tu diras à ma femme que je ne sais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur! il savoit bien qu'il devoit passer la nuit à l'hôtel, où sa présence étoit nécessaire, ayant des ordres à donner à tant d'autres cuisiniers qui travailloient sous sa direction; mais il étoit un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide, et il ne parloit ainsi que pour la tenir en respect. Il craignoit apparemment qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin; office que l'on rend quelquefois aux cuisiniers, comme aux autres maris absents.

Etant revenu dans notre maison, j'étalai dans une galerie toutes nos viandes, que je pendis à des clous le long du mur, ce qui formoit une tapisserie très-agréable à la vue; après cela, je songeai à prendre le repos dont j'avois besoin. Ma

maîtresse, qui couchoit dans une salle basse, étoit déjà au lit. Je montai dans mon appartement, qui étoit un grenier où il ne faisoit pas mòins chaud la nuit que le jour, à cause que le soleil y donnoit depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour être plus fraîchement, et je m'étendis tout nu sur mon grabat, où je m'endormis; mais mon sommeil, quoique des plus profonds, fut dissipé une heure après par un bruit épouvantable de chats qui se battoient à outrance, et il me sembla que la galerie leur servoit de champ de bataille. Cela m'inquiéta. Ce seroit bien le diable, dis-je en moi-même, si ces animaux hargneux en vouloient à notre tapisserie! Il faut que j'aille voir de quoi il s'agit, et quel peut être le sujet de leur différend. Là-dessus me voilà debout; et, sans perdre un temps si cher à remettre ma chemise, je m'empressai à descendre dans la galerie; mais à-peine eus-je posé le pied sur mon échelle, car je n'avois pas d'autre escalier, que mes yeux furent frappés d'une grande lumière qui me surprit et m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cause de cette clarté; je vis une figure toute nue comme la mienne, et si noire que je m'imaginai que c'étoit le diable: j'en tressaillis de peur. Ce fantôme étoit ma maîtresse, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venoit, avec une lampe à la main, au secours de nos faisans et

de nos perdrix. Comme elle s'étoit aussi couchée *in puris naturalibus*, elle avoit, dans son empressement, négligé aussi-bien que moi de reprendre sa chemise. Nous croyant l'un et l'autre endormis, cette précaution nous avoit paru superflue. Nous nous aperçûmes tous deux en même-temps. Si je la pris pour un démon, elle me prit de son côté pour un lutin. Je poussai un cri horrible; elle y répondit par un autre de la même force, et s'enfuit dans sa chambre avec effroi. Je voulus, à son exemple, regagner mon galetas; mais je glissai par malheur le long de l'échelle, et tombai dans la galerie si rudement, que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, et cherchant à tâtons un endroit où je savois bien qu'il y avoit un petit fusil, de la mêche d'Allemagne, des allumettes et plusieurs bouts de chandelles, j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie, pour voir si les combattants n'y étoient point encore; mais nos cris les avoient épouvantés et mis en fuite. Nous voyant délivrés de nos ennemis, j'examinai toutes les pièces de notre tapisserie l'une après l'autre, et en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante, dont le bruit nous avoit réveillés, la patronne et moi, venoit de se donner pour un levraut tout lardé, que les chats

s'étoient disputé avec tant de rage, qu'il n'en restoit plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos longes, nos faisans et nos perdrix de manière que les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher; mais je ne pus fermer l'œil. Outre que je me sentois incommodé de ma chute, l'image de ma maîtresse s'offroit à mon esprit à chaque instant; je m'imaginois avoir encore devant les yeux sa peau basanée. L'effroyable créature qu'une pareille femme toute nue! Enfin, le jour étant venu chasser les ombres d'une si désagréable nuit, et devant être, par ordre de mon maître, de grand matin à la cuisine, je me levai et m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé, le cuisinier me demanda des nouvelles de sa femme et de sa maison. Je lui dis que la segnora se portoit à merveille, et que tout étoit chez lui en bon ordre. Je ne jugeai point à-propos de lui parler du démêlé des matous, de peur qu'il ne s'avisât de m'imputer la triste destinée du levraut, et de punir ma négligence.

C'étoit un beau tableau à voir que les préparatifs qui se faisoient à l'hôtel pour régaler le prince qu'on y attendoit, et les divers mouvements, tant des gens occupés dans la cuisine, que de ceux qui alloient et venoient. Il n'y avoit qu'à demander tout ce qu'on souhaitoit pour l'avoir; et c'est ce que tout le monde faisoit fort librement. C'étoit

une dissipation de biens qu'on ne peut exprimer; les provisions fondoient pour ainsi-dire à vue d'œil. L'un disoit : Donnez-moi du sucre pour les tourtes, et l'autre crioit : A moi pour les tourtes, du sucre ; et ainsi du reste. Il ne falloit seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose, pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous appelions ces grands repas des jubilés, comme si nous eussions cru gagner des indulgences en volant le seigneur dont nous mangions le pain. Il est constant que la rivière débordoit alors de tous côtés, et que les poissons nageoient en grande eau. Pour moi, petit épervier, j'attendois pour jouer de la griffe que les gros milans eussent leurs serres pleines. Je sentis pourtant une si forte démangeaison dans les mains, que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs, et d'en glisser doucement dans ma poche une demi-douzaine.

Le malheur me suivoit encore ce jour-là. Mon maître remarqua cette action, et s'avisant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme et le serviteur zélé, pour jeter de la poudre aux yeux de plusieurs domestiques qui étoient présents, il vint à moi d'un air furieux, et me renversa par terre d'un coup de pied. Je tombai justement du côté de la poche où étoient mes œufs, qui se cassèrent tous, et firent une omelette qu'on vit bientôt couler le long de ma jambe, et qui fournit à la com-

pagnie une occasion de rire. Le cuisinier seul garda son sérieux, et joignant à l'affront qu'il m'avoit fait les injures et les reproches, il me dit qu'il m'apprendroit à voler dans l'hôtel d'un seigneur, tel que celui qu'il servoit. Dans la fureur où j'étois contre ce traître de cuisinier, je fus tenté de lui répondre que personne en effet ne pouvoit mieux m'enseigner cela que lui, et que ces œufs pour lesquels il me châtioit venoient des poules qu'il m'avoit fait porter dans sa maison le soir précédent. Mais je retins ma langue, et par-là j'évitai de nouveaux coups de pied, qui n'auroient pas manqué d'être le prix d'une réponse si caustique. Belle leçon pour toi, lecteur, si tu as le bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de lâcher quelque bon mot qui pourroit avoir de mauvaises suites.

Malgré la confusion que me causa ce triste événement, je ne laissai pas de fourrer dans mes chausses deux perdrix, quatre cailles, et la moitié d'un faisan rôti, avec quelques riz de veau; ce que je fis moins par intérêt que par gaillardise : je ne voulois pas qu'on dît que j'avois été à la cour sans avoir vu le roi, ou bien à la noce sans avoir baisé la mariée. Le banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis, mon maître et moi, il me dit : Guzman, mon ami, ne sois plus fâché de ce qui s'est passé ce matin dans la cuisine; oublie le coup que je t'ai donné. Il m'importoit plus que

tu ne penses de te maltraiter; je l'ai dû faire par politique. J'en étois mortifié dans le fond; mais écoute, mon enfant, pour te consoler de cet accident, je t'achèterai demain une paire de souliers tout neufs. C'étoit une chose dont j'avois un très-grand besoin; aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant il ne tint pas sa parole. Un incident désagréable pour moi, et que je vais te dire, me priva de ce présent.

Ma maîtresse, ce soir-là, me fit très-mauvaise mine. Je jugeai que depuis l'aventure de la nuit dernière elle m'avoit pris en aversion, et je ne me trompois point dans mes soupçons; elle n'osoit soutenir mes regards, et il me sembloit qu'elle avoit un air honteux; mais je suis sûr qu'elle étoit moins piquée de ce que j'avois vu ses secrets appas, que du bel éloge que j'en pouvois faire. Quoi qu'il en soit, je m'allai coucher sans me mettre fort en peine de ses sentiments, et dans la résolution de vendre le jour suivant le gibier et les riz de veau que j'avois escamotés. Je me levai de si bon matin, que mon maître étoit encore au lit quand je sortis. Je courus au marché, comptant que j'aurois tout le loisir de me défaire de ma marchandise, et de me trouver à l'hôtel avant lui. Effectivement, aussitôt que je fus arrivé dans la grande place, un vieil écuyer, que je maudis toutes les fois que

j'y pense, se présenta pour acheter tout ce que j'avois à vendre. J'étois si pressé que nous fûmes bientôt d'accord. Je convins de lui donner pour six réaux ce qu'il marchandoit, et je n'attendois que l'argent pour partir de là comme un daim; mais autant j'avois d'impatience et de vivacité, autant le vieil écuyer montroit de flegme et de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mît sous son bras un petit registre qu'il avoit à la main, avec un grand chapelet dont il étoit entortillé; puis il ôta ses gants crasseux, pour les attacher à sa ceinture; ensuite, ayant tiré ses lunettes, il passa plus d'une demi-heure à les nettoyer, pour mieux voir la monnoie qu'il me donneroit.

J'avois beau le prier de se dépêcher, et lui dire qu'une affaire importante m'appeloit ailleurs, il étoit sourd à ma prière. Combien employa-t-il de temps à délier sa bourse, et quelles pièces en tira-t-il l'une après l'autre! Des quarts, des demi-quarts de réal et même des maravédis; encore les miroit-il deux ou trois fois chacun en me les comptant dans la main. Tout cela me faisoit mourir: Ah! vieux roquentin, disois-je entre mes dents, chien de lambin, veux-tu donc me faire enrager ou m'amuser ici jusqu'à ce que mon maître, qui déjà se défie de moi, et qui peut-être me cherche par-tout, vienne me surprendre?

C'est ce que je n'avois pas tort d'appréhender.

Le cuisinier m'avoit entendu le matin sortir de chez lui; ma diligence lui avoit paru assez extraordinaire, et me soupçonnant d'avoir en tête quelque nouvelle espiéglerie, il s'étoit levé et habillé à la hâte pour se mettre à mes trousses, de sorte qu'il se trouva derrière moi dans le moment que le vieil écuyer, après toutes ses lenteurs, achevoit de me payer. Ho, ho! garçon, s'écria mon maître en me saisissant la main et l'argent, quel marché faites-vous donc ici? A ces mots, je demeurai plus sot qu'un contrebandier qui se voit pris sur le fait. Je ne répondis rien, j'eus même la patience d'essuyer un coup de pied au cul avec un million d'injures, et il ne se retira qu'après m'avoir interdit sa maison, et menacé de m'assommer si j'avois la hardiesse de passer jamais devant la porte de l'hôtel. Mon marchand, pour ses péchés, demeura là jusqu'à la fin de la scène, qui ne fut guère moins triste pour lui quepour moi; car, m'en prenant à ce vieux sorcier du mauvais succès qu'avoit eu la vente de ma marchandise, je me jetai sur lui de rage, et lui arrachai mes perdrix et mes cailles, en disant que je voulois avoir mon bien, et qu'il n'avoit qu'à courir après le fripon qui emportoit son argent. En même-temps je disparus aussi promptement qu'un éclair pour aller vendre mon gibier dans un autre marché, laissant dans celui-là mon flegmatique écuyer penser ce qu'il lui plairoit de cette aven-

ture, qu'il regarda peut-être comme un tour que le cuisinier et moi nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE IV.

Du service du cuisinier il repasse au métier de gueux, et vole un apothicaire.

Il vaut mieux posséder un talent utile que des richesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie, elle nous rend semblables aux comédiens, qui paroissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit qu'après avoir si bien servi le cuisinier, il me chasseroit de chez lui pour une bagatelle. Il est vrai qu'ainsi va le monde, et que les plus honnêtes gens, pour prix d'avoir rendu mille services à de grands seigneurs, sont traités de la même manière à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Guzman, me dira quelqu'un, tu vas te perdre dans tes réflexions morales; où cela nous mènera-t-il? A mon cabas, lui répondrois-je aussitôt; oui, mon ami, à mon cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence étoit pour

Démosthènes, et les stratagêmes pour Ulysse, m'empêcha de sentir vivement ma situation présente. Vive le cabas! il en est de lui comme des beignets; il faut y revenir quand on en a tâté une fois. J'avouerai qu'en le reprenant, je n'étois pas plus riche que quand il m'avoit sottement pris fantaisie de le quitter; car je n'avois pas mis en rente ce que j'avois friponné dans mon emploi de marmiton : tout ce qui m'étoit venu s'en étoit allé, à la réserve d'un habit qui valoit un peu mieux que celui que j'avois auparavant.

Pour qu'on n'eût point à me reprocher que je ne retournois à mon premier métier que par pure fainéantise, avant que d'acheter un nouveau cabas, je crus devoir aller offrir mes services à quelques cuisiniers qui étoient amis de mon maître, et que je connoissois. S'ils les eussent acceptés, j'aurois achevé de me rendre savant dans leur art, dont j'avois déjà de bons principes, et pour lequel je pouvois me vanter d'avoir d'heureuses dispositions; mais ils savoient que j'aimois le jeu, et qu'il n'y avoit chez mes maîtres rien de sacré pour ma griffe lorsque j'étois sans argent. Ainsi, me voyant sans espérance d'entrer dans les cuisines de grandes maisons, je repris mon premier métier; j'endossai le cabas, et recommençai à servir le bourgeois. Si je ne faisois pas si bonne chère avec mes camarades qu'à l'hôtel d'où je venois d'être congédié, je rede-

venois en récompense indépendant et maître de mes actions; et cette sorte de vie étoit sans doute préférable à l'autre; outre qu'étant naturellement assez sobre, je devois peu regretter une maison où régnoit l'intempérance.

Nous avions dans la place, auprès de Sainte-Croix, une habitation qui nous appartenoit en propre : c'étoit un petit corps-de-logis que nous avions acheté des deniers du public. Nous tenions là nos juntes, et nous y faisions nos festins. Je me levois avec le soleil; je parcourois les boutiques, j'allois chez les boulangers et chez les bouchers; je faisois ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avoient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetoient, prenoient plaisir à m'employer, et je les servois avec une fidélité qui me mit en réputation dans les marchés : c'étoit à qui m'auroit et m'occuperoit.

On donna dans ce temps-là des commissions à quelques officiers pour faire des levées. Quand cela arrive, le bruit s'en répand par-tout; le peuple ému s'assemble par pelotons pour raisonner là-dessus, et il n'y a point de maison où il ne se tienne un conseil d'état : dans la nôtre, comme de raison, l'on ne fut pas muet sur les desseins de la cour. Nous avions parmi nous des spéculatifs dont les conjectures n'étoient pas toujours éloignées de la vérité. Le bon sens est de toute condition. Quand

nous étions tous rassemblés le soir, et que chacun rapportoit ce qu'il avoit vu ou entendu pendant la journée dans les principales maisons de la ville, nous nous entretenions de tout cela; et je t'assure que s'il y en avoit parmi nous qui disoient des impertinences, il y en avoit d'autres qui formoient des raisonnements dont la justesse et la solidité se trouvoient justifiées dans la suite par les événements. Je me souviens que nous avions, entr'autres, un certain gueux qui avoit deux jambes de bois, et qui se tenoit tout le jour sur un pont qu'il avoit choisi pour son poste : ce drôle-là raisonnoit d'une manière qui auroit étonné un ministre d'état.

Il fut décidé dans nòtre conseil que les levées qu'on faisoit, et dont on cachoit la destination, devoient être pour l'Italie; ce qui se trouva véritable, ainsi que je le dirai ci-après. La première fois que j'entendis parler de ces troupes, cela fit une si forte impression sur mon esprit, que je n'en pus dormir de toute la nuit. Pour comble de tourment, je me remis dans la tête mon voyage de Gênes. Me voilà plus que jamais pressé de l'envie de voir mes parents, auprès de qui je ne doutois pas qu'une fortune brillante ne m'attendît, puisqu'ils étoient tous puissamment riches, et quelques-uns même sans enfants. Je m'imaginois sur-tout que ces derniers seroient charmés d'avoir un héritier de mon mérite. Il est vrai qu'à cette agréable

teau. A quel chaudronnier faut-il porter ce cuivre, lui dis-je alors avec un souris? Ce cuivre! répondit l'apothicaire en souriant à son tour; voyez ce gueux, qui prend cela pour du cuivre! Allons, l'ami, continua-t-il, marchons, je suis pressé; il faut que j'aille payer un marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'étoit bien là son dessein; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendu prononcer ces mots charmants: *Ouvre ton cabas.* La nouvelle de la naissance d'un fils unique cause moins de joie à un tendre père que je n'en ressentis à ces douces paroles, qui se gravèrent en lettres d'or dans mon cœur, si l'on peut parler ainsi. Je regardai ces trois sacs comme un présent que la fortune me faisoit pour me mettre en état de jouer un beau rôle à Gênes: je croyois déjà les tenir en ma possession. Mon homme, qui ne se défioit point de moi, ayant fait plus d'une épreuve de ma fidélité, prit les devants, et je commençai à le suivre, feignant de temps en temps d'avoir besoin de m'arrêter un instant pour me reposer, comme si j'eusse trouvé la charge un peu trop forte, au-lieu que dans le fond je l'aurois voulu encore plus pesante. Je mourois d'envie de rencontrer une foule de peuple ou bien quelque détour qui me donnât moyen de disparoître subitement aux yeux de l'apothicaire, lorsque nous passâmes justement

devant une maison que je connoissois, et qui avoit une porte de derrière. J'entrai dedans avec précipitation ; et, après l'avoir traversée sans trouver personne sur mon passage, j'enfilai deux ou trois rues en moins d'une minute, avec autant de légèreté que si j'eusse eu des ailes aux pieds ; mais quand je jugeai que mon homme avoit perdu mes traces, je ne marchai plus qu'au petit pas, et d'un air tranquille en apparence, afin de ne donner aucun soupçon du coup que je venois de faire.

J'allois de cette façon jusqu'à la porte *la Vega*, c'est-à-dire de la plaine, d'où, faisant toujours bonne contenance, je gagnai le bord du Mançanarès ; de là, traversant la maison *del Campo*, je fis une bonne lieue au travers des buissons et des ronces. A l'entrée de la nuit je me glissai parmi des peupliers, et m'arrêtai dans un endroit des plus couverts, et fort voisin de la rivière, pour penser mûrement au parti que j'avois à prendre ; car il ne suffit pas, disois-je, d'avoir bien commencé, il faut continuer et finir de même. De quoi me serviroit d'avoir fait une si bonne prise, si je ne pouvois la conserver? Si je venois à être pincé, je serois obligé de rendre gorge et de perdre avec cela mes deux oreilles ; cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proie puisse être en sûreté.

Après avoir rêvé long-temps à cela, je m'avisai

de faire un trou de deux pieds de profondeur au fond de la rivière, et d'y mettre mon cabas avec mes trois sacs dedans ; puis, l'ayant couvert de deux grosses pierres, j'enfonçai tout auprès dans le sable un long bâton, pour mieux me faire reconnoître l'endroit qui recéloit mon cher trésor. Cette grande opération finie, je me couchai au pied d'un arbre, vis-à-vis de la balise, et j'y passai la nuit, non sans inquiétude, quoique fort satisfait de me voir si bien dans mes affaires. Le jour étoit venu, je me couchai dans un hallier, où j'eus la patience de demeurer jusqu'au soir. Alors la faim, qui chasse le loup hors du bois, me fit sortir de mon gîte pour aller acheter des vivres, non dans les villages des environs, où l'apothicaire pouvoit avoir envoyé des alguazils et des archers pour me chercher, mais à Madrid même, comme en effet c'étoit le plus sûr. Indépendamment de mon magot, j'avois dans ma poche assez d'argent pour faire cette dépense. Je retournai donc le long du Mançanarès à la ville, d'où je revins trois heures après par le même chemin, avec un panier où il y avoit des provisions pour huit jours. J'employai, en homme affamé, la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'estomac de pain et de viande, et le reste à dormir.

Le lendemain, en me réveillant au lever de l'aurore, je me sentis violemment agité du désir curieux

de savoir ce qu'il y avoit dans les trois sacs. J'eus beau faire réflexion que c'étoit le diable qui me tentoit, et que je ne pouvois contenter ma curiosité sans m'exposer à être vu de quelqu'un, il n'y eut pas moyen d'y résister. J'étois comme cela ; je ne triomphois de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir, qui sans doute étoit le plus grand que j'eusse eu depuis que j'étois au monde. Je m'approchai de la rivière, et après avoir regardé à droite et à gauche pour voir si je n'apercevrois personne, je tirai de l'eau mon cabas, que j'emportai tout mouillé dans ma cage ; et là j'ouvris mes sacs. Il y avoit dedans deux mille cinq cents réaux, le tout en bon argent, à la réserve de trente pistoles d'or, que je trouvai enveloppées d'un petit linge dans un des sacs. Je passai la journée entière à compter et à recompter mes espèces avec une extrême satisfaction ; et lorsque la nuit fut arrivée, je les remis dans mon cabas, que j'allai reporter dans son trou.

N'ayant pas dessein de faire un journal, je te dirai, lecteur, qu'après avoir été caché de cette sorte dans le bois du *Prado* deux semaines entières, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour moi, et que tous les lévriers de la justice s'étoient lassés de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs, que je mis au fond de mon

panier sous de nouvelles provisions que j'avois été encore acheter à Madrid. Pour mon cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres. Je coupai ensuite deux bâtons, dont l'un me servit à porter mon panier sur mon cou, et je fis de l'autre une manière de bourdon, avec quoi, nouveau pélerin, je pris la route de Tolède tout au travers des champs, croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

CHAPITRE V.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Tolède, et de ce qui se passa entre eux.

J'ALLOIS de si bon pied, qu'après une marche de deux nuits je me trouvai le matin au milieu de la *Sagra*, près d'un bois que l'on appelle Açuqueyca, et qui n'est qu'à deux petites lieues de Tolède. J'entrai dans ce bois pour m'y reposer presque toute la journée, ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre d'un arbre fort touffu, et je commençai à rêver aux emplettes que je ferois : il m'eût fallu quatre

fois plus d'argent que je n'en avois pour acheter toutes les choses que je me proposois d'avoir. Il me seroit impossible de dire toutes les visions qui me passèrent par l'esprit. Je ne craignois plus de paroître comme un gueux devant mes parents; car je ne songeois uniquement qu'à Gênes, et je ne faisois tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

En me repaissant l'imagination de toutes ces chimères, je ne pus voir couler à mes pieds un ruisseau d'une onde pure et nette, sans être tenté de me raffraîchir un peu; avec cela, comme je commençois à me sentir de l'appétit, je mis la main dans mon panier, et j'étalai sur l'herbe le reste de mes provisions pour déjeûner. A-peine eus-je mangé quelques morceaux, que j'entendis du bruit. Je tournai aussitôt la tête, et je vis, avec une frayeur mortelle, un homme à quatre pas de moi, appuyé contre un arbre, au pied duquel il étoit assis; mais l'ayant considéré avec attention, je me rassurai : c'étoit un garçon à-peu-près de mon âge. Il paroissoit si neuf, qu'il avoit encore, comme on dit, le lait sur les lèvres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu, et qu'il eût à côté de lui un gros paquet où j'entrevoyois des habits et du linge, il avoit un air piteux qui ne prévenoit pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devoit être un chevalier errant de mon espèce,

lequel avoit aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le pays. Nous nous envisageâmes l'un l'autre pendant quelques moments sans nous rien dire; mais comme je remarquai qu'il attachoit ses regards sur mes provisions d'une manière à me persuader qu'elles lui faisoient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappela celle que j'avois devant ce moine qui me fit part de son dîner dans une hôtellerie, et je ne fus pas moins charitable que sa révérence. Je demandai à ce jeune garçon fort poliment s'il vouloit me faire l'honneur de déjeûner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord; cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façon, et alors il m'avoua qu'il y avoit près de vingt-quatre heures qu'il n'avoit mangé; ce que je n'eus pas de peine à croire quand je vis de quelle manière il expédioit les morceaux de pain, de viande et de fromage que je lui servois.

Nous nous fîmes pendant le repas des questions réciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venoit de Tolède, et qu'il alloit à Madrid; et moi je lui dis que je venois de Burgos, et que j'allois à Cordoue. Il me fit un roman du sujet de son pélerinage, et je ne fus pas plus sincère que lui. Pour un novice, il savoit assez bien mentir, et il ne démentoit point la réputation que les gens de Tolède ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai

pourquoi il se mettoit en chemin sans munitions de bouche; il me répondit qu'il n'avoit pas eu le temps de s'en pourvoir, ayant été obligé de partir avec précipitation, et qu'il étoit plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis, lui dis-je, tant pis; l'argent est la meilleure pièce du sac d'un voyageur. Quand vous iriez à Saint-Jacques en Galice par dévotion, je ne vous conseillerois pas de compter sur la charité du monde, car elle s'est fort refroidie : il faut au pélerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord, répartit le Tolédan : je sais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit; mais je n'ai pu faire autrement, et il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous, repris-je, de réparer votre faute, en vous défaisant d'une partie de vos hardes; aussi-bien je crois que ce gros paquet doit vous charger : l'argent est plus portatif. J'en conviens, dit le jeune garçon, et vous vous imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nippes si tôt que je serai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être, lui répliquai-je, que, sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, et à vous compter des espèces sonnantes. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, et je mettrai à part ce qui m'accommo-

dera. Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me prit pour un fripon qui avoit envie de lui faire payer son écot en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du-moins pour un gaillard qui vouloit s'égayer; car mon habit, dont il n'auroit pas donné quatre maravédis, ne lui permettoit pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui : l'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connoissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

Je remarquai bien à son trouble, ou, pour mieux dire, je lus dans son ame que mes intentions lui étoient suspectes; et comme il ne me répondoit pas, je tirai froidement de mon panier un de mes sacs; je le déliai, mis la main dedans, et faisant briller à ses yeux une poignée de réaux : Mon petit seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà bien assez pour payer quelqu'une de vos nippes. Il changea de visage à mon action; il cessa de manger, courut d'un air gai à son paquet, et me l'apporta en me disant que tout ce qu'il avoit étoit à mon service. En même-temps il voulut me montrer ses plus belles hardes; mais je m'y opposai. Attendez, lui dis-je, cela ne presse pas; achevons de déjeûner auparavant. Ces mots furent une nouvelle sauce pour son appétit. Il se remit à manger comme s'il n'eût pas déjà fait honneur

à mes provisions, et de temps en temps il laissoit éclater des transports de joie qu'il ne pouvoit retenir.

Pour détruire la mauvaise opinion qu'il avoit de ma figure, et l'empêcher de soupçonner que l'argent qu'il venoit de me voir fût un bien mal acquis, je lui tins ce discours : « Seigneur cavalier, tel que je vous parois, je ne laisse pas d'être d'aussi bonne famille que vous. C'est ce que je veux vous apprendre, pour vous faire connoître que les apparences nous trompent souvent. J'avois, en partant de Burgos, un habit et des hardes aussi propres que les vôtres. Je les vendis à la première ville par où je passai, pour me débarrasser d'un fardeau incommode, et je me couvris de ces haillons pour faire peur, ou du-moins compassion aux voleurs, qu'un riche habillement auroit tentés. Si je n'eusse pas eu l'esprit d'en user ainsi, j'aurois été volé cent fois pour une, et je serois à l'heure qu'il est sans argent. Comme j'ai dessein de m'arrêter à Tolède, et d'y faire même un assez long séjour avant que de me rendre à Cordoue, j'ai besoin présentement d'un bon habit ; et si vous en avez un qui me convienne, je suis prêt à l'acheter ».

Le Tolédan brûlant d'impatience de faire affaire avec moi, la bouche encore pleine, étala sur le gazon un habit complet avec le manteau

et une épée qui répondissent au reste de mon équipage. Mais l'essentiel étoit de faire venir un tailleur pour déguiser, autant qu'il seroit possible, l'habit que j'avois acheté, de peur que si par hazard je venois à rencontrer dans la rue quelques parents du jeune garçon qui me l'avoit vendu, je ne donnasse matière à des soupçons dangereux pour moi. Comme, en effet, je devois craindre que cet habit ne fût reconnu, et que l'on ne m'accusât de l'avoir volé, et peut-être assassiné le jeune homme qui le portoit. La justice sur cela s'en seroit mêlée, et il n'en auroit pas fallu davantage pour me perdre. Je demandai donc un tailleur; on m'en amena un qui me servit à souhait. En moins de quatre ou cinq heures il déguisa si bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, et en mettant un collet de velours au manteau, que le diable lui-même y auroit été trompé.

Je contentai mon tailleur; et ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement me fît des affaires, j'allai vers le soir me promener au *Zocodover*, où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout métamorphosé que j'étois, je ne laissois pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connoissance. Cette crainte toutefois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies dames de moyenne vertu, qui, me regardant

comme un jouvenceau qui n'avoit point encore été à Cythère, vouloient m'en montrer le chemin; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna, dans cette promenade, ce fut la propreté des cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon tailleur s'étoit donnée pour l'ajuster et l'enjoliver, paroissoit si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le temps que je formois cette résolution, un gentilhomme monté sur une belle mule traversa le *Zocodover*. L'habit qu'il portoit me charma; je le trouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut que dès le soir même je n'envoyasse chercher mon tailleur pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que, sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurois sous cet habit nouveau. Néanmoins, quelque envie que j'eusse de m'en voir revêtu, des réflexions sensées venoient la combattre, lorsque je songeois à combien pourroit monter cette dépense.

Hé bien, monsieur Guzman, me disois-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, et damer le pion aux galants de Tolède? C'est fort bien fait à vous. Courage, mon ami, dépensez vos réaux sans considérer que vous avez joué gros jeu

pour les gagner; cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille; il s'en ira. Faites faire ce bel habit que vous avez dans la tête, et vous jetez dans le commerce des femmes, vous serez bientôt obligé de reprendre le cabas; comptez là-dessus : mais on ne rencontre pas tous les jours des apothicaires qui se laissent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que se présenter à mon esprit sans le frapper. Il ne fut pas si tôt jour que j'envoyai chercher mon tailleur, à qui je dis mes intentions, après lui avoir dépeint fidèlement l'habit que j'avois vu, et il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour cela, m'assurant que je serois servi promptement; car je lui demandai sur-tout de la diligence, comme si je n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique; l'or y brilloit de toutes parts. Quand je l'eus sur le corps, je fus ébloui de ma bonne mine et de ma taille, qui étoit déjà bien marquée, quoique j'eusse à-peine quinze ans. Je crois que j'étois alors la vivante image de mon père dans sa jeunesse, ayant ainsi que lui le teint blanc et vermeil, et les cheveux d'un blond roux. Je me regardois sans cesse dans le miroir, et bientôt il me

prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il falloit être aussi enchanté que je l'étois de ma figure pour satisfaire mon tailleur sans le chicaner sur son mémoire, que j'aurois pu en conscience réduire aux deux tiers; mais je m'imaginois qu'un habit de si bon goût ne pouvoit trop se payer. Mon hôtesse, me voyant si bien vêtu, me dit qu'il me manquoit tout au-moins un laquais. J'en arrêtai sur-le-champ un qui avoit l'air d'un page, et je le fis habiller de neuf, afin qu'il parût plus digne d'un maître tel que moi.

Dès le premier dimanche je me rendis à la grande église avec mon laquais, à qui j'avois donné des leçons sur la manière dont il devoit me suivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes et de femmes du bel air; je fendis fièrement la presse, et visitai les chapelles l'une après l'autre, ce qui fit penser à bien du monde que ce n'étoit pas sans dessein; et toutefois je n'en avois point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux chœurs, ayant observé que les principales dames se mettoient dans cet endroit.

C'est là que je jouai le rôle que j'avois vu faire à quelques jeunes fous de Madrid, et que j'avois répété vingt fois ce matin-là dans mon miroir. Je choisis d'abord une place d'où je pouvois être examiné depuis les pieds jusqu'à la tête; ensuite j'avançai l'estomac et me soutins sur une jambe,

pendant que je tendois l'autre avec tant de roideur qu'elle ne touchoit presque point à terre; affectant avec cela de faire voir que j'étois bien chaussé, et que j'avois des jarretières à la mode de ce temps-là, c'est-à-dire à l'allemande. Comme cette posture me gênoit fort, j'étois obligé d'en changer à tout moment, et je faisois diverses grimaces aux dames qui me regardoient. Je souriois à l'une, j'envisageois l'autre d'un air froid, j'avois des yeux languissants pour celle-ci, et des yeux éblouis pour celle-là. Enfin j'en fis tant, que les femmes et les hommes, dont mon visage inconnu attira les regards, s'en étant aperçus, commencèrent à rire à mes dépens; mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer : j'avois trop bonne opinion de moi pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes manières.

Cependant toutes les dames ne se moquèrent point de mes airs extravagants; il y en eut même parmi elles qui en furent charmées; car, sans vouloir offenser les femmes en général, on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinents semblent être faits. J'eus, entr'autres, le bonheur de plaire à deux jolies personnes qui ne purent se défendre de me le témoigner. La passion de l'une fut l'ouvrage de mes regards et de mes grimaces; mais, pour les sentiments de l'autre, je ne les dus qu'à mon étoile. La première de mes

deux conquêtes étoit une éveillée qui avoit l'œil fripon et le visage piquant. Je la lorgnai en novice; ce qui ne lui déplut point, les femmes aimant beaucoup mieux les apprentis que les maîtres. Elle répondit à mes mines, et cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la messe, pour savoir sa demeure. Elle marchoit fort lentement, comme pour m'avertir que ce seroit ma faute si elle m'échappoit; j'allois derrière elle du même pas, en lui disant de temps en temps des choses flatteuses, le plus spirituellement que je le pouvois, à mon âge. Elle gardoit le silence, et se contentoit de tourner quelquefois la tête pour me regarder, d'une façon qui me persuadoit qu'elle n'osoit me rien dire à cause de la duègne dont elle étoit accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de Saint-Cyprien, dans une petite rue détournée où elle demeuroit. Elle me fit en entrant chez elle un signe de tête, pour me témoigner qu'elle ne trouvoit pas mauvais que je l'eusse suivie, et elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour et de joie. Je remarquai bien sa maison; et me proposant de venir dès ce jour-là même me présenter devant ses fenêtres, je repris d'un pied léger le chemin de mon hôtellerie.

Je fus à-peine dans une autre rue, qu'une espèce de soubrette, couverte d'une épaisse mante,

me dit en passant près de moi assez vîte : Seigneur cavalier, je vous prie de vouloir bien suivre mes pas, j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai point; je marchai sur ses talons, et nous nous arrêtâmes tous deux à l'entrée d'une porte cochère que nous rencontrâmes ouverte. Là, voyant que personne ne pouvoit nous entendre, elle m'adressa ce discours : Charmant inconnu, vous êtes si bien fait et si aimable, que vous ne serez pas surpris, sans doute, quand je vous dirai qu'une femme de qualité, qui vient de vous voir dans une église, est enchantée de votre air noble et galant; elle voudroit avoir avec vous un entretien secret. C'est une dame nouvellement mariée, et si belle, que... Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même, je ne vous en dirai pas davantage; il faut vous laisser le plaisir de la surprise que sa vue doit vous causer.

J'avalois tout cela doux comme lait, et je ne me possédois pas, tant j'étois enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste. Je répondis à cette intrigante que sa maîtresse me faisoit trop d'honneur; que j'en étois confus; que je ne doutois pas que ce ne fût une dame de la première volée; et qu'enfin j'avois une grande impatience d'aller chez elle me jeter à ses genoux pour la remercier de ses bontés. Seigneur, me répliqua la confidente, vous ne sauriez la voir dans

sa maison, ce seroit trop risquer ; elle a un mari des plus jaloux : mais enseignez-moi où vous logez, et je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle, chez vous, une conversation particulière. Je parus très-sensible à cette promesse ; j'appris ma demeure à l'officieuse suivante, qui sur-le-champ me quitta d'un air empressé, pour aller rejoindre sa maîtresse, qui l'attendoit impatiemment, disoit-elle, pour savoir si elle avoit des graces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires ; mais je crus devoir donner toute mon attention à la première : ce n'est pas que la seconde ne me fît plaisir ; elle flattoit infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disois-je, d'être un joli homme. A-peine suis-je arrivé à Tolède, que j'enchante deux femmes, qui, selon toutes les apparences, sont des plus qualifiées : que sera-ce donc si je demeure long-temps dans cette ville ? j'y enflammerai toutes les dames. Je retournai à mon hôtellerie l'esprit tout plein de ces charmantes chimères, qui pourtant ne m'empêchèrent pas de bien dîner ; après quoi je me remis en campagne, si tôt que je le pus, sans être incommodé du soleil. Je volai vers Saint-Cyprien, je passai et repassai devant les jalousies de la maison où j'avois vu entrer la dame qui m'avoit regardé favorablement ; point de nouvelles, aucune

femme ne se montra. Cependant je ne me rebutai point ; je fis le pied de grue jusqu'au soir, et ma persévérance fut enfin récompensée : une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit, je m'en approchai, et, dans une nymphe qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée, je reconnus ma princesse, qui me dit d'un air inquiet qu'elle avoit pour voisins des gens fort médisants ; qu'elle me prioit de ne plus paroître dans la rue et de me retirer pour quelque temps ; que je revinsse dans deux heures ; qu'elle étoit seule au logis avec ses domestiques, et que si je voulois nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition, que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle ; en même-temps je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire, me répondit la dame ; mais comme les choses que j'ai à vous donner pourroient n'être pas de votre goût, vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fûmes convenus de nos faits je disparus, de peur de faire jaser les voisins et d'abuser des bontés qu'on avoit pour moi. Je rejoignis mon page, qui m'attendoit par mon ordre au bout de la rue ; je lui donnai de l'argent pour aller chez un traiteur faire préparer une poularde fine, deux perdreaux, une tourte de lapins, avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain et des fruits excellents. Tout cela fut prêt et envoyé à neuf

heures précises chez la dame, où je me rendis en même-temps. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main et me conduisit dans une chambre assez bien meublée. C'étoit là qu'elle couchoit dans un lit de brocart jaune à fleurs d'argent, et je remarquai que dans la ruelle, sous un pavillon de taffetas couleur de rose, il y avoit une cuve où la *segnora* se baignoit quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée, un couvert propre, avec un buffet paré de mes bouteilles et de mes fruits. Je considérai avec plaisir ces préparatifs, qui me promettoient quelques heures agréables; j'aurois seulement souhaité que mon aimable hôtesse eût paru d'une humeur plus gaie: elle avoit beau s'efforcer de me faire bonne mine, je m'apercevois qu'elle avoit quelque peine secrette.

Mon infante, lui dis-je, souffrez que je m'informe du sujet de cette tristesse qui est peinte sur votre visage, et que vous voulez en vain me cacher. Bel inconnu, me répondit-elle en soupirant, puisque je n'ai pu empêcher ma douleur de se découvrir à vos yeux, je vous avouerai que je suis mortifiée d'un contre-temps qui est arrivé depuis tantôt. Mon frère, de qui je dépends et que je croyois encore occupé à la cour à solliciter une charge considérable, est de retour à Tolède depuis une heure; je vous en aurois fait avertir si j'eusse su votre demeure: néanmoins,

ajouta-t-elle, comme il est allé souper en ville chez une dame dont il est amoureux, je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du-moins la satisfaction de souper et de nous entretenir ensemble; et ce qui doit achever de nous consoler, c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid, où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serois inconsolable de son arrivée; c'est un homme des plus violents qu'il y ait au monde, et d'une délicatesse outrée en matière d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici; mais nous en serons, s'il plaît à Dieu, bientôt délivrés pour long-temps.

Cette confidence modéra bien ma joie. Le retour imprévu d'un frère, et d'un frère violent, ne présenta pas à mon esprit une image riante; j'en tirai un très-mauvais augure. J'enrageois entre cuir et chair de n'avoir pas plus tôt reçu cet avis. Quoique je ne fusse pas des plus poltrons, j'aimois mieux me battre dans une rue que dans une maison, où il falloit nécessairement se défendre ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois, puisque le mal étoit sans remède, devoir marquer du courage et de la fermeté. Je priai la dame de faire toujours servir à bon compte, en lui disant, d'un air d'intrépidité, que si son frère venoit nous troubler, quelque parti qu'il voulût

prendre, il auroit affaire à un gaillard qui lui feroit voir du pays. On apporta les viandes, et nous nous assîmes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat, que nous entendîmes frapper rudement à la porte. O ciel! s'écria la dame en se levant, avec toutes les démonstrations d'une fille éperdue, voici mon frère, que vais-je devenir?

Tu crois peut-être que, pour soutenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronnade pouvoit avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs, comme je m'en étois fait fort; tout au contraire. Je fus si étourdi, si effrayé de ce qu'il s'avisoit de revenir si tôt, que je ne songeai qu'à chercher un asile contre sa fureur. J'avois envie de me mettre sous le lit; mais la sœur, jugeant que je serois mieux dans la cuve, m'y fit entrer et me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve étoit fort sale et encore toute mouillée; de plus, je n'y étois pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce temps-là à ce diable de frère, qui ne fut pas si tôt dans la chambre, qu'étonné, ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table et un buffet si bien garnis, il demeura quelques moments sans parler; puis tout-à-coup rompant le silence: Que vois-je, ma sœur, dit-il d'un air de maître? Pourquoi toutes

ces viandes? Qui de nous deux se marie aujourd'hui? Quelle nouveauté est-ce donc ceci? Pour qui ce festin? Pour vous, répondit la tremblante sœur, je vous attendois. A d'autres, répliqua-t-il, est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement? Vous ne sauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupois en ville. Je conviens de cela, mon frère, repartit la dame; mais vous savez bien qu'il vous arrive assez souvent, après m'avoir dit la même chose, de venir me surprendre; et, s'il vous en souvient, vous vous êtes quelquefois mis en colère contre moi à cause que vous n'avez pas trouvé votre souper prêt. Je ne suis pas satisfait de vos raisons, reprit le frère, et je crains fort que les médisances de nos voisins ne soient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité, vous n'avez point assez de circonspection dans vos démarches. Écoutez: vous connoissez ma délicatesse sur la réputation; gardez-vous de faire quelque pas qui puisse la blesser: mais, ajouta-t-il, soupons; je veux bien, pour ce soir, penser que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions.

A ces mots, il se mit à table; sa sœur s'y assit aussi, et ils commencèrent tous deux à manger, à gruger mon pauvre souper. Ce matamore faisoit le grondeur en se bourrant l'estomac à mes dépens·

La dame ne disoit pas une parole, qu'il ne s'emportât : il juroit, il blasphémoit ; et quand elle osoit le contredire, il se débattoit comme un possédé, l'accabloit d'injures, et sembloit vouloir l'assommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachoit, pour voir la mine de ce méchant homme; mais l'appréhension que j'avois qu'il ne m'aperçût ne me permettoit guère de le considérer attentivement.

Le temps lui duroit moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenois pas comment un homme si colère et si emporté pouvoit avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouer des mâchoires, et cette heure me parut un siècle. S'il mangeoit bien, il buvoit encore mieux. Il vida trois de mes bouteilles pendant le repas; et quand on eut desservi, il se fit apporter des pipes et du tabac, pour expédier, disoit-il, la quatrième. Alors la dame, pour me persuader qu'elle ne demandoit pas mieux que de se défaire de cet incommode, le pria d'aller fumer dans sa chambre et de la laisser en liberté dans la sienne ; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avoit qu'à se retirer où il lui plairoit ; que pour lui il prétendoit passer la nuit dans l'endroit où il se trouvoit.

Ces terribles et dernières paroles achevèrent de me désoler. Jusque-là j'avois compté que cet abominable homme, lorsqu'il auroit bu et mangé

tout son saoûl, s'en iroit dans sa chambre, et que je demeurerois dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il auroit laissés : j'espérois du-moins que la fin de la nuit seroit plus agréable pour moi que le commencement ; mais je ne pouvois plus me flatter de cette espérance. La dame, comme si elle eût partagé mes peines, essaya de le détourner de sa résolution ; et n'ayant pu en venir à bout, par ses prières ni par ses pleurs, elle sortit en faisant toutes les grimaces d'une personne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre, qu'il se mit à faire les actions d'un homme ivre ou privé de jugement. Tantôt il se tenoit assis, et tantôt il se promenoit la pipe à la bouche ; ensuite il dansoit ; puis prenant son épée, il s'escrimoit contre la muraille. Enfin il siffloit, il chantoit, il parloit tout seul en jurant comme un Juif, en menaçant d'exterminer tous ceux qui oseroient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire, il posa par précaution son épée nue avec deux pistolets auprès du lit, sur lequel il se jeta sans se déshabiller, et s'étendit sur le dos tout de son long. Dieu soit béni, dis-je alors en moi-même, je crois que pour s'endormir il n'a pas besoin qu'on le berce ; il va bientôt jouer des narines de la belle manière. Je me trompois encore dans mon calcul : son vin n'étoit pas

de la nature des autres. Cet enragé, au-lieu de s'abandonner au sommeil, ne fit, pendant deux heures, que s'assoupir et se réveiller de moment en moment, en criant de toute sa force: *Qui va là?* comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisois pourtant point d'autre dans ma cuve, que celui que je pouvois faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormoit; ce qui m'arrivoit assez souvent, dans l'impatience où j'étois de sortir de cette maudite maison. Enfin le ciel eut pitié de moi; ce rodomont, à la pointe du jour, se mit à ronfler: alors, m'exposant à tout événement, je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible; je gagnai la porte de la chambre en marchant sur la pointe du pied et mes souliers à la main; je levai tout doucement le loquet; puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue, je pris le large et me sauvai vers mon hôtellerie.

Tout le monde y dormoit encore, et particulièrement mon page, qui, s'imaginant que je devois passer la nuit dans les bras de l'amour, s'étoit couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne; et, remarquant que l'on ouvroit chez un pâtissier du voisinage, j'entrai dans la boutique en disant au maître qu'il voyoit en moi un gentilhomme mourant de faim, et qu'il me feroit plaisir de me donner quelque

chose à manger. Il me répondit qu'il y avoit dans son four des petits pâtés dignes d'être présentés à l'archevêque de Tolède, et qu'ils seroient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à-propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu; et, en attendant que l'on tirât les pâtés du four, je m'occupai l'esprit de ma cruelle aventure, à laquelle plus je pensois, et plus je m'estimois heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le pâtissier n'avoit pas eu tort de me vanter sa marchandise : je trouvai ses pâtés excellents, ou bien mon appétit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avoient point. Quand je sortis de la boutique, il étoit jour dans mon hôtellerie ; je montai dans ma chambre, et me mis au lit, où je m'endormis profondément, après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frère et de la sœur, et des rôles différents qu'ils avoient joués tous deux.

CHAPITRE VII.

Suite des galanteries de Guzman, et quelle en fut la fin.

J'AUROIS fort bien dormi la grasse matinée, si deux dames ne me fussent pas venues demander à l'hôtellerie. Il y en avoit une si richement vêtue, que mon laquais, ébloui de la magnificence de ses habits, ne crut pas pouvoir se dispenser de venir troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'étoit la soubrette à qui j'avois parlé le jour précédent, et qui, pour me faire connoître qu'elle aimoit à tenir sa parole, m'amenoit chez moi sa maîtresse.

Je n'eus pas si tôt dit qu'on les fît entrer, que je vis paroître une grande dame fort bien faite, et de très-bon air. A sa démarche noble et à ses manières aisées, je m'imaginai que ce devoit être quelque dame titrée. Elle s'avança aussitôt, et s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me mis en mon séant, et, tenant mon bonnet de nuit à la main, je lui fis cinq ou six inclinations

de tête très-respectueuses ; ensuite je la priai de m'excuser si je la recevois de cette sorte, en lui disant que j'aimois mieux pécher contre la bienséance, que de laisser attendre à la porte une dame de son mérite et de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, et venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité : depuis quand êtes-vous à Tolède ? Quelle affaire vous y amène ? Y serez-vous long-temps ?

Ces questions n'embarrassèrent point du tout un homme qui savoit composer sur-le-champ des fables ; et je lui en fis de si belles sur ma naissance et sur les vues de fortune que j'avois, qu'elle demeura persuadée que j'étois un illustre seigneur ; mais il m'échappa une vérité qui gâta tous mes mensonges : au-lieu de lui dire que j'étois à Tolède au-moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venois seulement pour me divertir quelques jours. Je m'aperçus que cela ne produisoit pas un fort bon effet. Elle avoit apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcertoient ; et, me regardant comme un oiseau de passage qu'elle alloit incessamment perdre de vue, elle résolut de m'arracher quelques plumes auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença par ôter sa mante d'un air libre et gracieux, découvrant un visage d'une beauté parfaite, des mains plus

blanches que la neige, avec une partie de sa gorge qui me charma. Elle leva sa robe, qui étoit du plus beau taffetas d'Italie, et sans affectation tira de sa poche un grand rosaire de corail, où étoient attachés quelques reliquaires avec plusieurs croix d'or et autres bijoux. Elle sembloit n'avoir aucun dessein, et badinoit avec ce rosaire en me parlant, comme si elle n'eût pas pris garde à ce qu'elle faisoit, lorsque tout-à-coup elle affecta une extrême surprise en le regardant : elle n'acheva pas un discours qu'elle avoit commencé, et elle se mit à fouiller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentoit de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paroissoit être en peine. Au-lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre, devant, derrière et autour d'elle ; puis appelant sa suivante qui se tenoit à la porte de la chambre : Marcie, lui dit-elle, ma chère Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée ! Que je suis malheureuse ! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit la soubrette, vous vous affligez peut-être mal à-propos. Que savez-vous si elle n'est point au logis ? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout-à-l'heure être éclaircie, reprit la dame. Retournons sur nos pas. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir, en lui représentant qu'il y avoit de pareilles croix chez les orfèvres, et que, si elle vouloit bien y consentir, je lui en achèterois une. Elle rejeta mon offre, et me dit d'un air engageant : De grace, seigneur cavalier, ne vous opposez pas au dessein que j'ai de m'en aller : que je retrouve au logis ma croix, ou qu'elle soit perdue, je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots, elle sortit de ma chambre, où elle me laissa fort content de sa figure, et fort affligé de son départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela; je ne fis que rêver à ma bonne fortune et aux plaisirs qu'elle me promettoit, jusqu'à ce qu'il fût temps de me lever pour dîner. Alors, m'étant habillé, je m'assis à une petite table sur laquelle on me servit plus de mets que six personnes n'en pouvoient manger. Au milieu du repas, je vis revenir Marcie, qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'étoit point trouvée. Ce qu'il y a de chagrinant pour moi, ajouta-t-elle, c'est que ma maîtresse m'accuse d'en être la cause; je l'ai, dit-elle, trop pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vîte pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un orfèvre, pour voir s'il n'auroit point de croix d'or à-peu-près semblable, et par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas

davantage. Je compris ce que Marcie vouloit dire par-là ; et, tranchant aussitôt du généreux, je lui dis que si elle avoit le temps d'attendre que j'eusse dîné, j'irois avec elle chez l'orfèvre acheter la croix qu'elle y avoit vue. Comme c'étoit justement ce qu'elle demandoit, elle me répondit qu'elle feroit tout ce qu'il me plairoit; puis se mettant à louer sa maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas, nous allâmes chez l'orfèvre, où je fis l'amplette, que je donnai à la suivante, en la priant de dire à sa dame qu'étant en quelque manière la cause de la perte qu'elle avoit faite, il étoit de mon devoir de la réparer. La soubrette, ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle alloit bien faire valoir mon procédé galant, et que sa maîtresse ne manqueroit pas le lendemain de m'en venir témoigner sa reconnoissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occasion de revoir la dame du quartier Saint-Cyprien. Quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'étoit une friponne et son frère un spadassin, j'aimois à me tromper moi-même ; et, oubliant le tour qu'ils m'avoient joué, je retournai dans leur rue. J'aperçus la dame à une jalousie, et j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit signe du doigt qu'elle avoit quelqu'un avec elle, mais que je ne m'en allasse point. Je demeu-

rai, et peut-être un quart-d'heure après je la vis sortir de chez elle; je la suivis de loin. Elle se rendit à la grande église, y entra; et l'ayant traversée pour gagner la rue des Patins, et de là celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique, d'où elle m'appela par signes. Je m'approchai d'elle et la saluai. Que la matoise joua bien son personnage ! Elle fondit tout-à-coup en pleurs de commande; et se plaignant au ciel d'avoir un si méchant frère, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avoit eue pour l'amour de moi. Elle me jura cent et cent fois que ce n'étoit pas sa faute s'il m'étoit arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite que, pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avois passée, elle m'en préparoit une meilleure; que son frère alloit partir dans un moment pour la campagne, où il seroit au-moins deux jours, et que je n'avois ce soir-là qu'à retourner chez elle; enfin, elle me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la foiblesse de lui promettre que je me rendrois à sa maison d'abord que la nuit seroit venue.

Comme la dame étoit entrée dans cette boutique, elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes, et elle en acheta pour cent cinquante réaux; mais lorsqu'il fut question de payer, elle dit au marchand : Vous voulez bien me laisser emporter cette mar-

chandise et me faire crédit jusqu'à demain; je vous enverrai de l'argent par ma femme-de-chambre. Le marchand, qui ne la connoissoit point du tout, ou qui peut-être ne la connoissoit que trop, refusa de se fier à elle ; sur quoi le seigneur Guzman, prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux dames, dit au marchand : Mon ami, ne voyez-vous pas bien que madame veut rire ? elle n'est pas à cette somme près; je porte sa bourse, et j'ai l'honneur d'être son intendant. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche, de la meilleure grace du monde, de beaux et bons écus, et je satisfis le marchand : après cela, nous nous séparâmes, la dame et moi. Adieu, mon poulet, me dit-elle tendrement ; souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir : mais je vous défends absolument de faire préparer à souper; je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel et de vives impatiences de ma part, l'heure du rendez-vous étant arrivée, je pris le chemin de la maison de cette dame, au hazard d'y passer une seconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empressement que je m'en étois éloigné le matin. Je fais le signal dont nous sommes convenus; point de réponse. Je recommence; je ne vois ni n'entends personne. J'en suis surpris, et je m'imagine que le frère, averti du dessein de sa sœur, n'est point

parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avois mal fait le signal, qui étoit de frapper avec une pierre au-dessous d'une fenêtre basse, je redoublai mes coups, et c'étoit comme si je les eusse donnés au pont d'Alcantara. Je frappai même plusieurs fois à la porte; j'y prêtai l'oreille; et n'entendant pas le moindre bruit dans la maison, je demeurai dans la rue jusqu'à minuit, sans savoir ce que je devois penser d'un silence si extraordinaire.

La patience enfin commençoit à m'échapper, et j'étois prêt à me retirer, quand j'aperçus une troupe de gens armés qui venoient de mon côté. Je gagnai par provision le bout de la rue, et me mis à les observer. Ils s'arrêtèrent à la porte de ma nymphe, y frappèrent rudement; et comme on s'obstinoit dans la maison à ne vouloir pas leur répondre, ils appliquèrent sur la porte de si grands coups de bâtons, qu'ils l'auroient bientôt mise en pièces, s'il n'eût pas paru à une fenêtre une servante qui leur demanda ce qu'ils souhaitoient. Ouvrez, ouvrez, lui répondit un alguazil, c'est la justice. A ce mot terrible, je sentis quelque frayeur, et je fus tenté de prendre la fuite, ne sachant si ce n'étoit pas moi que ces archers cherchoient. Lorsqu'on se sent coupable, on ne voit pas ces gens-là sans émotion. Je me rassurai toutefois, en faisant réflexion que j'avois bien la mine d'être la

dupe de ma princesse et de son prétendu frère, qui, selon toutes les apparences, s'étoient attirés par leur bonne conduite l'attention de la justice.

Je m'avançai même vers la maison dès que l'alguazil et ses archers y furent entrés ; et me mêlant parmi les voisins qui étoient descendus dans la rue pour voir les choses de plus près, j'en entendis un qui disoit aux autres : Ils se disent frère et sœur ; mais ils ne le sont que du côté d'Adam : c'est un aventurier de Cordoue, qui, depuis quelques mois, tient ménage à Tolède avec une drôlesse de Séville, aux dépens des jeunes sots qu'ils attrapent ; mais, pour leur malheur, ces deux fripons se sont joués à un greffier, qui, pour se venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez.

A ce discours, tous les voisins se mirent à rire aux dépens du greffier, d'autant plus qu'ils le connoissoient pour un homme nouvellement marié ; mais quoiqu'ils fussent bien aises qu'on l'eût dupé, ils ne laissoient pas d'applaudir à sa vengeance : tant il est vrai que personne ne plaint les malhonnêtes gens. On peut même dire que ce fut une comédie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent l'alguazil et ses archers mener en prison la dame tout en désordre, avec son galant bien lié et garotté. Pour moi, malgré le souvenir de la cuve, je pris peu de plaisir à voir cette misérable femme dans l'état où elle se trouvoit. Je

fus le seul des spectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fusse celui qui devoit en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur sur son compte, je retournai à mon hôtellerie, assez sot encore pour me flatter que l'autre dame étoit de meilleure foi : mais je l'attendis inutilement le lendemain presque toute la journée. Je ne revis pas même sa suivante ; de sorte que, ne pouvant plus douter que je ne fusse aussi la dupe de ce côté-là, je me promis bien que désormais je serois en garde contre le beau sexe.

CHAPITRE VII.

Guzman prend une fausse alarme et sort brusquement de Tolède. Autre aventure galante. Origine de ce proverbe : A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.

Telle fut la fin de mes galanteries de Tolède ; et, pour surcroît d'infortune, je rencontrai, en arrivant dans mon hôtellerie, un alguazil que l'on me dit être de Madrid, et l'on ajouta qu'il s'informoit de l'hôte avec beaucoup de soin d'un cer-

tain *quidam* qu'il cherchoit. Je n'appris point cela sans altération : néanmoins, tout troublé que j'étois, je tins une assez bonne contenance ; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laissa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin, et, l'esprit toujours occupé de ce maudit alguazil, j'allai me promener au *Zocodover*. Je n'eus pas fait le tour de la place, que j'entendis crier : *Deux mules de retour pour Almagro.*

J'employai plus de temps à écouter ce cri qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux mules, comme si j'eusse pressenti que je trouverois à Almagro une compagnie de soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au crieur. Nous convînmes de prix ; après quoi j'envoyai mon laquais payer mon hôte et chercher mon bagage, qui consistoit en une valise, dans laquelle étoit mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge et le reste de mon argent. Aussitôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des mules, je montai sur l'autre ; et, charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Tolède, dont le séjour ne pouvoit plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avoit dans l'hôtellerie une jolie servante qui sembloit s'élever au-dessus de sa condition par son esprit et par des manières gracieuses. Je

liai conversation avec elle, et dans cet entretien je sentis naître des désirs que je lui témoignai; ce qui ne l'effaroucha point : elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendroit me trouver pendant la nuit. Mais, ma mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point? Puis-je compter sur votre parole? Sans doute, me répondit-elle; vous êtes un trop joli seigneur pour qu'on vous en fasse accroire. Vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où il y avoit de l'orge, et dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugeroit la plus commode. Je m'endormis en attendant ma belle, quoiqu'on ne dorme guère ordinairement dans une si agréable attente; mais l'inquiétude que l'alguazil m'avoit causée la nuit précédente ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avois encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la servante; et voulant la recevoir avec toute la reconnoissance que son exactitude à tenir sa parole me sembloit mériter: Venez, lui dis-je tout bas; approchez, mon aimable; je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usoit ainsi pour mieux irriter mes désirs. Dans

cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la saisir. Je sentis sous ma main quelque chose de douillet, mais d'un douillet qui révolta mon imagination ; comme en effet, c'étoit l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'écurie, avoit été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y étoit. L'animal qui, dans le temps que je le touchai, avoit la tête baissée, la releva tout-à-coup pour mes péchés, et m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires, et mit ma bouche tout en sang. Je me levai en jurant, et dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête, qui, par bonheur pour elle, fut effrayée du bruit que je fis, et prit aussitôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour, et en renouvelant le serment que j'avois déjà fait de me défier de ses pièges.

Un moment avant le jour, je commençois à m'assoupir; mais le muletier vint m'avertir que le déjeûner étoit prêt, et que si je voulois arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon, je n'avois point de temps à perdre. Je fus bientôt debout, et, après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plut à l'hôte de me servir, je voulus monter sur ma mule, qui me lança une ruade dont j'aurois été peut-être estropié toute ma vie, si j'eusse reçu le coup de plus loin ; mais j'étois si près de la quinteuse bête, qu'elle ne put me faire un grand

Le commandant de ces troupes et son fils, qui en étoit aussi officier, tombèrent en partage à l'alcade. Quoique le bourg fût assez gros, il y avoit tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le temps continuoit d'être rude. Les soldats se voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils se vendoient commencèrent à voler pour subsister. Tandis que ces choses se passoient, un paysan de bonne humeur allant à Tolède rencontra près d'Orgaz une troupe de cavaliers qui lui demandèrent d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit de Malagon. Sur quoi l'un des cavaliers lui dit : Apprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le paysan lui fit cette réponse, qui depuis est devenue un proverbe : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.*

C'est donc mal-à-propos, poursuivit le muletier, qu'on explique ce proverbe au désavantage des habitants de Malagon, puisqu'ils furent les volés et non pas les voleurs. On peut dire même à leur gloire, que, depuis Madrid jusqu'à Séville, il n'y a point de gîte, point d'hôtellerie où l'on soit mieux traité et moins écorché qu'on l'est à Malagon. Au reste, je ne prétends pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs ; mais je vous assure que ce ne sont pas les plus malhonnêtes gens de ce pays.

Comme le muletier achevoit ces paroles, il passa près de nous un ânier de sa connoissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro, d'où il venoit. Il nous dit qu'il y avoit une compagnie de soldats nouvellement levés, et destinés à ce qu'on croyoit pour l'Italie. Je tressaillis de joie à ce rapport, et pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avoit fait souffrir, en faveur de la belle occasion qu'elle m'offroit de contenter le désir violent que j'avois d'être à Gênes.

CHAPITRE IX.

Guzman se présente pour servir dans une compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du capitaine, et de quelle façon ils vivent ensemble.

TOUTE ma crainte étoit que l'ânier n'eût menti; mais je fus persuadé, en entrant dans Almagro, qu'il avoit dit vrai. J'aperçus un drapeau à la fenêtre d'une maison, où je jugeai que le capitaine demeuroit. J'allai descendre à une hôtellerie tout auprès, et je ne songeai qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin.

mal. Au diable toutes sortes de femelles! m'écriai-je dans le moment ; je suis né pour en être maltraité. Pour divertir mes compagnons de voyage, et me désennuyer moi-même, je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne : ce qui fut un récit bien intéressant pour le muletier, qui nous dit, après avoir ri tout son saoûl, que Luzia (c'étoit le nom de la servante) en avoit agi de meilleure foi avec lui ; qu'elle lui avoit tenu compagnie une bonne partie de la nuit ; et qu'enfin il vouloit bien m'apprendre que les servantes d'hôtelleries appartenoient de droit aux muletiers, pour le bien qu'ils faisoient gagner aux hôtes en leur menant des passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon, d'où, graces au ciel, je partis le lendemain sans que la fortune m'eût joué quelque nouveau tour, si ce n'est que je m'aperçus, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avoit volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu! dis-je alors en riant, ce vol justifie bien le proverbe qui dit : *A Malagon, dans chaque maison un larron, et dans celle de l'alcade, le père et le fils.* Là-dessus le muletier me demanda si je savois l'origine de ce proverbe. Je répondis que non, et qu'il me feroit plaisir de me l'apprendre. La voici, reprit-il, s'il faut en croire un bon vieillard de qui je la tiens.

En 1256, don Fernand, surnommé le Saint,

roi de Castille et de Léon, étant à Benevente, eut avis un jour que les chrétiens venoient d'entrer dans Cordoue, et qu'ils s'étoient déjà rendus maîtres du faubourg qu'on appelle Axarquia; mais que les Maures, à qui cette place appartenoit alors, et qui se trouvoient fort supérieurs en nombre, se préparoient à les en chasser. Ce monarque, zélé pour sa religion, résolut de voler au secours des chrétiens. Il manda son dessein à don Alvar Perez de Castro, qui étoit alors à Martos, et à don Ordogno Alvarez. Ces deux seigneurs, des principaux de Castille, se rendirent en diligence auprès du roi, qui se mit aussitôt en chemin avec eux. Comme il n'avoit que cent cavaliers, il envoya ordre à tous ses vassaux et à tous les gens de guerre qui pouvoient être dans les villes, bourgs et villages de sa domination, de marcher vers Cordoue. Ses ordres auroient été suivis d'une prompte exécution si le temps l'eût permis; mais on étoit alors dans le mois de janvier, et les pluies avec la neige avoient par-tout grossi les ruisseaux et fait déborder les rivières; de manière que les troupes ne pouvant avancer se trouvèrent dans la nécessité de s'arrêter, tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon, que l'on fut obligé de loger un soldat dans chaque maison, et deux chez les bourgeois les plus aisés.

favorable. J'étois pourtant assez en fonds pour soutenir quelque temps le beau personnage que je faisois, lorsque le temps de nous mettre en marche arriva. Je suivis la compagnie, en qualité de volontaire, jusque sur la côte, où elle avoit ordre de s'arrêter, en attendant que les galères, qui devoient la transporter en Italie avec d'autres troupes, fussent arivées à Barcelone, où elle alloit s'embarquer; mais il plut à Dieu que cet embarquement ne se fît que trois mois après : ce qui acheva de me ruiner; car voulant continuer de vivre avec le capitaine et les autres officiers ainsi que j'avois commencé, je me trouvai bientôt réduit à me servir de mon corps de réserve, je veux dire de mes trente pistoles d'or auxquelles je n'avois point touché jusque-là, et que je dépensai avec aussi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernières pièces, je vendis mon bel habit, ensuite mon linge; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs; et n'ayant plus d'argent pour jouer, je cessai de fréquenter les officiers, qui ne devinèrent que trop bien les raisons qui m'obligeoient à changer de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule se présenter à l'enfant prodigue. Si j'étois incapable d'en faire quand j'avois de l'argent, en récompense j'en faisois des millions lorsque je n'avois

plus rien. Je rappelai mes folies passées, et je me fis tous les reproches qu'un pédagogue de profession m'auroit pu faire. Je pris la résolution d'être à l'avenir bon ménager, comme si j'eusse encore eu des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentois principalement d'avoir donné tant de grands repas au capitaine, qui, remarquant que j'étois mal en espèces, ne m'invitoit plus depuis quelque temps à dîner avec lui. Les autres officiers, jugeant que je n'avois plus rien à perdre, me tournoient le dos. Les sergents, qui venoient auparavant me rendre visite comme à un capitaine en second, et qui se faisoient honneur de mon entretien, ne me recherchoient plus; il n'y avoit pas jusqu'aux soldats qui ne m'évitassent. Je ne sais même si les goujats n'auroient pas dédaigné ma compagnie si j'eusse voulu devenir leur camarade; mais il étoit juste, après avoir fait tant d'extravagances, que j'en fusse si bien puni.

Si quelque chose pouvoit me consoler dans un état si malheureux, c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avois pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon capitaine, qui, me croyant plus que jamais un garçon de naissance, conserva toujours pour moi de l'estime malgré ma misère. Il avoit trop profité de ma mauvaise conduite, pour ne me la point pardonner dans le fond de son ame. Il me

recevoit assez bien quand je l'allois voir ; sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires, il ne laissoit pas d'en être touché, et il ne put s'empêcher de me dire un jour que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Guzman, il faudroit que je fusse bien dur et bien ingrat si j'étois insensible à vos peines, après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnés; mais apprenez que ma fortune n'est guère meilleure que la vôtre, et que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté : tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez d'être secouru, c'est un logement dans ma maison, et la table de mes gens; car j'ai cessé, par nécessité, de manger chez moi, étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

Cette proposition, qu'il ne me fit pas sans rougir, fut accompagnée de tant de manières obligeantes, que je l'acceptai. Il ne sied à personne de faire le fier, encore moins à un homme qui n'a pas le sou et qui ne sait où donner de la tête : c'est un caméléon qui ne se nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque sorte domestique du capitaine, après avoir été son compagnon. Mais je lui dois cette justice : bien loin de me traiter comme un valet, il avoit des considérations particulières pour moi. S'agissoit-il de faire quel-

que chose pour son service, il m'en prioit au-lieu de me le commander. De mon côté, pour conserver son amitié, et gagner le pain qu'il me donnoit, je me montrois plus ardent que ses domestiques à le servir; je prévenois ses désirs. Comme il me croyoit autant de discrétion que de fidélité, et même beaucoup de prudence, quoique j'eusse assez prouvé le contraire par la dissipation que j'avois faite de mon argent, il voulut achever de m'instruire de l'état présent de ses affaires, pour me faire connoître, disoit-il, qu'il avoit une entière confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il étoit tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avoit encore faisoient son unique ressource. Savez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité? C'est le temps que j'ai été obligé de consumer à solliciter mon emploi, et les présents qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oui, j'y renoncerois si j'étois à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un gentilhomme espagnol d'acquérir de la gloire par la voie des armes. Effectivement, outre l'argent qu'il m'en a coûté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion. Combien ai-je passé de journées, le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences jusqu'à terre, à traverser des cours, tantôt pour parler à celui-ci, et tantôt en accompagnant celui-là; enfin à vale-

ter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant et le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avoit promis ma commission. Après plus de huit mois de sollicitations et de démarches comme celles que je viens de vous dire, j'accompagnois le ministre dont j'avois besoin, et qui sortoit du palais. Je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carrosse. Il monta dedans, et je me couvris par malheur un moment devant que le carrosse partît. Le ministre s'en aperçut; il me lança un regard furieux, et me fit bien sentir que mon action lui avoit déplu, puisque ma commission ne me fut délivrée que quatre mois après: je courus même risque d'être renvoyé aux calendes grecques, pour ma peine et pour mon argent.

Dieu préserve, continua-t-il en levant les yeux au ciel, Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir et la mauvaise volonté tout ensemble! Dans quel aveuglement sont ces idoles de cour, qui veulent qu'on les adore comme des divinités! Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que de misérables comédiens qui jouent de beaux rôles, et qu'à la fin de la pièce, c'est-à-dire de leur vie, ils disparoîtront aussi-bien que nous.

Mon capitaine m'attendrit par ce discours, et je me sentis plus pénétré de son malheur que du

mien. Je lui témoignai, dans les termes les plus forts que mon cœur et mon esprit me purent fournir, qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyois; en un mot, que j'exposerois volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté; mais quel secours, poursuivit-il en souriant, puis-je attendre de vous dans la situation où vous êtes? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en récompense la nécessité aiguise l'esprit, et peut suppléer à l'expérience : laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le capitaine sourit encore à ces paroles, et, sans me répliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faisoit peu de fond sur des discours qu'un zèle indiscret m'inspiroit. S'il eût connu mes talents, il auroit mieux jugé de moi; mais je le forçai bientôt à me rendre justice.

Comme les galères tardoient à venir, nous étions obligés de changer souvent de quartier, et nous logions par étape dans les villages. A chaque logement, je donnois une douzaine de billets, qui nous rapportoient pour le moins douze réaux chacun, et quelques-uns jusqu'à cinquante chez les riches laboureurs. Pour moi, j'avois mon entrée franche dans toutes les maisons, sans loger dans aucune, et il n'y en avoit point où je ne jouasse

de la griffe. J'aurois, je crois, emporté de l'eau du puits, plutôt que de sortir sans rien prendre. Par ce moyen je relevai la marmite renversée de mon capitaine. Il se remit à tenir table, et la subtilité de mes mains lui fournissoit abondamment de quoi faire grande chère à bon marché. Les poules, les chapons, les oies, les poulets et les pigeons tomboient dru comme grêle dans sa cuisine, et je ne le laissois point manquer de jambons.

Si par hazard il arrivoit que le maître d'une maison me prît sur le fait; si le vol n'étoit pas considérable, on n'en faisoit que rire; et s'il étoit de conséquence, j'en étois quitte pour être mené devant mon capitaine, qui me reprenoit d'un air sévère, et m'envoyoit en prison dans une chambre, où je recevois par son ordre cent coups de fouet que je ne sentois point, quoique je les accompagnasse de cris si perçants que toute la maison en retentissoit. Il sembloit qu'on me mît en pièces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentoit les personnes volées, et sauvoit l'honneur de l'officier. Quelquefois aussi les plaignants intercédoient eux-mêmes pour moi, et, par pitié, conjuroient le capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importants. Je choisis pour cela cinq ou six déterminés de la compagnie, avec lesquels je me déguisai pour aller

exploiter sur les grands chemins. Nous arrêtâmes quelques passants, qui nous donnèrent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous auroit pu faire commettre. Mais notre capitaine ne fut pas si tôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites, tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu-là, et il fallut m'en tenir à de plus innocents, comme à trouver des passe-volants quand il étoit question de passer montre. C'est ce que j'entendois à merveille. Je savois si bien faire changer de figure au même soldat, soit par une barbe postiche, soit par un emplâtre sur l'œil, qu'il recevoit trois fois la paye sans que l'on reconnût la supercherie. Enfin je devins si utile au capitaine, qu'il m'avoua que mon industrie valoit mieux toute seule que les revenant-bons de la compagnie.

CHAPITRE X.

Guzman se rend avec la compagnie à Barcelone. Il y joue un tour à un orfèvre, et s'embarque pour l'Italie.

Les galères arrivèrent enfin à Barcelone. Dès que nous en eûmes avis, nous nous y rendîmes pour nous embarquer; mais le temps ne se trouva point

favorable pour cela, et nous fûmes obligés de faire un assez long séjour dans cette ville. Ce n'étoit plus là ce pays de ressource où l'on pouvoit, avec un peu d'adresse, vivre grassement à bon marché. Je vis bientôt mon capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devois bien connoître sa maladie, puisque j'étois le médecin qui l'en avoit déjà guéri.

Pour cette fois-là, je sentois mon habileté en défaut, ignorant la carte de Barcelone, et le génie de ses habitants. Je ne laissai pas, à tout événement, d'offrir mon spécifique à mon malade, qui me dit là-dessus, d'un air très-sérieux, que nous n'avions plus affaire à des paysans, et qu'il falloit aller la sonde à la main. Les difficultés ne firent qu'irriter mon esprit, et il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déjà dit que le capitaine avoit des bijoux qu'il gardoit comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux étoit un reliquaire d'or, garni de quelques pierreries, et dont il parloit de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, et je lui demandai s'il avoit assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux, ajoutant que je le lui rendrois avec usure. A ces mots, il prit un air gai, et me répondit en souriant : Oh, oh! mon petit ami Guzman, médi teriez-vous, par hazard, quel-

qu'un de ces tours de passe-passe que vous savez si bien faire? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le reliquaire, et tenez-vous gaillard. Si, malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la justice, du-moins je vous promets de sauver votre honneur, et de porter toute l'iniquité.

Mon capitaine se rendit à cela; il m'abandonna le reliquaire, en me disant qu'il souhaitoit que je vinsse heureusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avoit plus d'intérêt que lui, puisque tout le profit lui en devoit revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein, et dont je passai les cordons dans une boutonnière de mon jupon, après quoi j'entrai chez le premier orfèvre qu'on m'enseigna, et qui, par bonheur pour moi, étoit connu dans la ville pour un insigne usurier. Je lui demandai s'il vouloit acheter un beau reliquaire, et en même-temps je lui montrai celui que j'avois. Je m'aperçus qu'il en fut très-content, quoiqu'il affectât de ne le point paroître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions; je lui dis que j'étois soldat dans une compagnie de nouvelles levées, laquelle devoit passer en Italie; que j'avois mangé tout l'argent que je possédois, et que, n'en ayant plus, je me trouvois réduit à vendre ce bijou pour n'être pas sans espèces. Allez,

poursuivis-je, allez vous informer de mon capitaine, des autres officiers et des soldats même, qui je suis; ils vous apprendront que je me nomme don Juan de Guzman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi, vous verrez si vous pouvez acheter mon reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informations, je vais vous attendre sur le port, où une affaire m'appelle.

L'orfèvre, qui ne vouloit pas laisser échapper ce bijou, prit son manteau, et courut sur-le-champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques officiers et des soldats même pour savoir ce que c'étoit qu'un certain don Juan de Guzman, qui se disoit de leur compagnie. Les uns et les autres (car j'étois généralement aimé) l'assurèrent que j'étois un jeune homme de qualité, qui avoit dessein de passer avec eux en Italie, et qu'ils m'avoient vu faire une figure des plus brillantes; enfin, ils lui rendirent un si bon témoignage de moi, qu'il vint promptement me chercher sur le port, où il n'eut garde de ne me pas trouver, puisque je n'étois là que pour l'attendre et le friponner. Il me dit en m'abordant qu'il me prioit de lui faire voir encore le reliquaire, et qu'il l'achèteroit. Je le veux bien, lui répondis-je; tirons-nous un peu à l'écart; nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse, et le lui donnai à considérer de nouveau. Il le regarda de tous côtés, et, après l'avoir bien examiné, il me demanda ce que j'en voulois. Je lui dis deux cents écus d'or, et ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il valoit. Le vieil usurier feignit d'être étonné de ce prix, et commença de dire que l'or n'étoit pas du plus fin; outre cela, il trouva de grands défauts dans le travail comme dans les pierreries; néanmoins il m'en offrit cent écus. Je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez, m'écriai-je; c'est se moquer : vous abusez de ma situation; mais, quelque besoin que j'aye d'argent, je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore que j'en rabattis trente; de sorte que le marché fut conclu à cent vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir; ce que je refusai de faire, en lui disant que j'attendois un homme, et que je ne pouvois m'éloigner du port; qu'il n'avoit qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus, et qu'il me retrouveroit au même lieu où il me laissoit. L'orfèvre voyant que je m'obstinois à ne vouloir pas l'accompagner, et craignant que la personne qui devoit me venir joindre ne fût un de ses confrères, auquel j'avois peut-être donné rendez-vous pour le même sujet, courut au logis avec d'autant plus d'empresse-

ment, qu'il avoit plus d'envie d'avoir le reliquaire.

J'aperçus bientôt ce vieux fripon qui revenoit tout essoufflé : il portoit dans un petit sac les cent vingt écus d'or, qu'il me compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, et lui offris à la place la bourse où avoit été le bijou ; mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avois exprès bien attachés, je tirai, comme par impatience, d'un étui qu'il avoit à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprît un peu, il étoit si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, et ne se doutant nullement du piége que je lui avois tendu.

Je le laissai faire quelques pas; puis je fis signe à un de mes camarades, qui ne valoit pas mieux que moi, et que j'avois posté dans un endroit, avec ordre d'accourir quand je l'appellerois. Je le chargeai des écus d'or, que je lui dis de porter à notre capitaine; ensuite courant après mon orfèvre, que je n'avois pas perdu de vue, je l'atteignis dans un carrefour où il y avoit par hazard une troupe de soldats assemblés; et le montrant du doigt, je me mis à crier : Au voleur, seigneurs soldats, au voleur ! Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé ! ne le laissez point échapper ! Les soldats, dont il y en avoit quelques-

uns de notre compagnie, arrêtèrent aussitôt l'orfèvre, en lui demandant pourquoi il me donnoit sujet de me plaindre ainsi de lui. Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte et d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole; d'ailleurs, quand il auroit parlé, cela eût été inutile; la voix de son accusateur eût étouffé la sienne : on n'entendoit que moi, je criois sans cesse; et, pour faire plus d'impression sur les soldats, je me jetai à genoux devant eux, en implorant leur secours avec de fausses larmes.

Mes seigneurs, leur disois-je, vous voyez dans ce vieux scélérat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étois tout-à-l'heure avec lui sur le port. Il a remarqué une bourse dans mon sein; il m'a demandé ce qu'il y avoit dedans. C'est, lui ai-je répondu, un reliquaire que mon capitaine, mon maître, a oublié ce matin sur le chevet de son lit, et que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer, en me disant qu'il étoit orfèvre et qu'il se connoissoit en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon maître. En même-temps je l'ai remis dans ma bourse, qui étoit attachée à mon jupon. Là-dessus mon voleur, en m'amusant de paroles, a tiré de l'étui qu'il porte à sa ceinture un couteau

dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de le fouiller, et vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les soldats le fouillèrent aussitôt; ils tirèrent la bourse et le reliquaire qu'il avoit mis dans son sein; et s'apercevant qu'en effet les cordons avoient été coupés, ils demeurèrent convaincus que l'orfèvre étoit un fripon. Il avoit beau protester et jurer que je lui avois vendu ce bijou, ils refusèrent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil orfèvre eût été capable d'acheter d'un jeune soldat un reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une fois, seigneurs soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le reliquaire à ce jeune homme, à telles enseignes qu'il doit avoir actuellement sur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptés dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour, vous lui trouverez ces pièces d'or, qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les soldats, pour le contenter, se mirent à me visiter par-tout, et voyant que je n'avois point d'argent, ils commencèrent à l'accabler d'injures, et même à le battre. Néanmoins, comme il ne cessoit de les prier de nous mener l'un et l'autre devant le juge, ils nous y conduisirent tous deux.

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que

je l'avois contée aux grivois, lesquels, ayant été interrogés par le juge, en dirent plus qu'il n'en falloit pour faire croire que l'orfèvre m'avoit effectivement pris de force le reliquaire. D'ailleurs, ce bourgeois étant connu pour un homme fort intéressé et très-peu scrupuleux, on n'étoit que trop disposé à le croire coupable. Le magistrat toutefois voulant avoir quelque considération pour sa famille, qui étoit des meilleures de la bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande, et me remit le bijou entre les mains, avec ordre de le reporter à mon maître; ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Le capitaine, quand je lui fis le récit de cette aventure, rendit grace au ciel dans le fond de son ame de ce qu'elle avoit eu une si heureuse fin. Il avoit craint, avec beaucoup de raison, que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse, et ma hardiesse le fit trembler. Quoiqu'il eût seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon; il eut peur que je ne le perdisse à-la-fin par quelques-uns de mes tours. Il attendoit avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce jour si désiré de lui arriva peu de temps après. Les galères sortirent du port de Barcelone, et nous transportèrent heureusement à Gênes. Nous n'eûmes pas plus tôt mis pied à terre, que mon capitaine me dit en particulier : Mon cher

Guzman, nous voici enfin dans le pays où vous avez tant souhaité d'être; car je lui avois fait confidence du dessein que j'avois d'aller voir mes parents; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les diables vos petits coups de main; ils pourroient un jour me porter malheur. Adieu, mon ami, poursuivit-il en me mettant dans la main une pistole, je suis fâché de n'être pas en état de mieux reconnoître vos services. En achevant ces paroles, il s'éloigna de moi, me laissant si étourdi du compliment qu'il venoit de me faire, que je ne pus lui dire un seul mot. Mais, que lui aurois-je dit? Falloit-il lui représenter tous les périls que j'avois affrontés pour lui? Il ne les ignoroit pas: c'étoit même à cause de cela qu'il me chassoit. Je ne devois pas être si surpris de son procédé. J'avois le destin que les méchants ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles; comme des vipères et des scorpions, on en tire la substance pour en composer des remèdes, et l'on en jette le reste.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman arrivé à Gênes prend la résolution d'aller se présenter devant ses parents. De quelle manière ils le reçoivent.

AUSSITÔT que j'eus quitté mon capitaine, ou, pour mieux dire, quand je vis qu'il m'abandonnoit, je ne songeai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'étoit plus propre à me le faire oublier, que de penser qu'enfin j'étois à Gênes, après avoir si long-temps souhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville, où je demandai des nouvelles de mes parents. J'appris qu'ils étoient hauts et puissants seigneurs, et des plus riches de la république. Cela me causa bien de la joie, et me fit juger que je recevrois d'eux de grands secours, lorsqu'ils sauroient que j'étois un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fusse en état de les aller saluer chez eux, je jugeai à-propos de chercher une petite hôtellerie où je pusse vivre à peu de frais. Ma pistole ne pouvoit me mener loin. Encore fallut-il en employer une partie en souliers, dont j'avois un extrême besoin. Mon habit étoit déjà bien usé, aussi-bien que mes bas et mon chapeau. Tout mon équipage commençoit à menacer ruine. Tant mieux, disois-je; mes parents ne souffriront pas que je demeure comme je suis; ils ne voudront pas que je leur fasse déshonneur. Ne perdons point de temps, hâtons-nous de nous faire connoître, pour sortir promptement de misère.

Me voilà donc à chercher mes parents, et à demander le chemin de leur maison, en me vantant publiquement d'être de leur famille; ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimoient guère, et qui, jugeant que la vue d'un jeune homme si mal équipé ne leur feroit pas grand plaisir, s'étoient empressés à leur porter cette agréable nouvelle. Mes généreux parents en furent au désespoir. Il leur sembloit que ma pauvreté les couvroit d'infamie; et je ne voudrois pas jurer que s'ils eussent pu, sans se commettre, me faire poignarder, ils n'y auroient pas manqué; outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce pays-là. Mais comme on s'entretenoit déjà de moi dans toute la ville, et que l'on s'y souvenoit encore de mon père,

si l'on m'eût vu tout-à-coup disparoître, on n'en auroit pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parents. Je m'imagine qu'à leur place, tu ne ferois pas autrement qu'eux. Suppose-toi pour un moment aussi riche qu'ils l'étoient, et me dis de quelle façon tu recevrois un gueux qui, tout-à-coup tombé des nues, viendroit te saluer au milieu d'une rue, en te disant : Bon jour, mon oncle; je suis fils de votre frère ou de votre mère: tu trouverois cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux; aussi je n'en abordai pas un qui ne me traitât d'imposteur et de fripon. Ils accompagnèrent même de menaces ces deux épithètes. Croyez-nous, me dirent-ils, ne vous arrêtez point à Gênes, de peur d'y passer fort mal votre temps. J'avois beau nommer mon père, et protester qu'il avoit tenu son rang parmi les nobles Gênois, tous ses mauvais parents l'avoient oublié.

Je rencontrai pourtant un soir certain vieillard, qui, sans se découvrir, m'aborda d'un air doux et honnête. Mon fils, me dit-il, n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnoître pour un homme de leur sang? Je répondis qu'oui, et je lui dis qui étoit mon père. Vous me parlez, reprit le vieillard, d'un noble que j'ai vu

autrefois. Il est constant qu'il a dans cette ville des parents qui sont des gens considérables. Je vous dirai même que je connois un banquier qui doit avoir été des amis de votre père, et qui demain, car il est trop tard aujourd'hui, vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous mène chez lui, continua-t-il, venez loger dans ma maison; je suis indigné de l'accueil que vos cousins vous ont fait; ils devoient plutôt vous recevoir avec affection. Mais suivez-moi, et comptez que le banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisoit de me donner un logement, en rendant grace au ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avois garde de me défier d'un pareil personnage. Il avoit l'air grave et débonnaire; sa tête chauve et sa barbe blanche rendoient sa mine vénérable. Il s'appuyoit sur un bâton, et portoit une longue robe : je le regardois comme un autre saint Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison, qui me parut un hôtel magnifique, il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe; mais le vieillard ne la quitta point, par un excès de politesse, et renvoya le valet, après lui avoir dit quelques paroles italiennes, qui furent pour moi de l'hébreu. Ensuite il me fit entrer dans une salle, où, pendant une heure entière, il m'entretint des affaires d'Espagne; puis venant insensiblement à celles de ma famille, il me fit force

questions, particulièrement sur ma mère, et je n'y répondis point en sot. L'entretien commençoit à m'ennuyer, quand le valet revint. Ils eurent encore ensemble une petite conversation en italien, à laquelle je ne compris rien non plus qu'à la première; mais immédiatement après, le bon homme, s'adressant à moi, me dit en espagnol : Je suppose que vous avez soupé; il est temps de s'aller coucher; vous devez avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis se tournant vers le domestique : Antonio Maria, poursuivit-il, conduisez ce gentilhomme au plus bel appartement de ma maison.

J'avois plus d'envie de manger que de dormir, ou plutôt je mourois de faim, ayant par malheur dîné ce jour-là fort sobrement à mon auberge, pour mieux ménager ma pistole, qui tiroit à sa fin: néanmoins, de peur d'abuser des bontés d'un hôte qui paroissoit si disposé à me rendre service, je suivis son valet, comme si j'eusse eu le ventre plein. Ce domestique me fit d'abord traverser une enfilade de sept à huit pièces pavées d'albâtre, et toutes plus propres les unes que les autres; de là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre, où il y avoit un lit fort riche et bien garni, avec une tapisserie magnifique. Vous voyez votre chambre, me dit Antonio Maria, et le lit qui vous est destiné : il n'y cou-

che jamais que des princes ou des parents de mon maître.

Ce valet, après m'avoir laissé considérer un peu la richesse des ameublements, s'offrit à me déshabiller; mais je m'en défendis pour cause: outre que je n'étois pas bien aise qu'il vît une chemise toute déchirée, mon habit avoit besoin d'une main plus intéressée que la sienne à me l'ôter délicatement. Cependant, soit par malice, soit qu'il crût que je ne m'opposois à sa bonne volonté que par politesse, il revint à la charge; et se mettant en devoir de me servir malgré moi, il me prit et me tira si brusquement une manche, que si je n'eusse pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'auroit sans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laisser en repos, j'allois tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colère. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles qui ne tenoient qu'à deux lacets, je me fourrai vîte dans le lit, dont je sentis que les draps étoient propres et parfumés; après quoi je dis au valet qu'il pouvoit emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il; ce seroit le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre, dont le plafond est fort élevé, de grandes chauve-souris qui sont assez communes dans ce pays-ci, et dont

vous seriez incommodé si vous demeuriez sans lumière ; ajoutez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette ville certains esprits malfaisants, dont on seroit infailliblement tourmenté si l'on négligeoit d'avoir dans les chambres des chandelles allumées, dont ces lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisoit tous ces contes d'un air ingénu, et je les écoutois avec toute la crédulité d'un enfant, au-lieu de me défier de cet Antonio Maria, dont la mine fourbe me devoit être suspecte.

Il ne fut pas si tôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verroux, moins dans la crainte d'être volé, que dans l'espérance d'empêcher par-là les esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en sûreté, je me recouchai, et me mis à faire des réflexions sur les bontés du respectable vieillard chez qui je me trouvois. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais dessein, ce que je n'aurois pas manqué de faire si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me représentai qu'il falloit que ce fût quelqu'un de mes plus proches parents, lequel n'avoit pas voulu se faire connoître ce soir-là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerois bien, disois-je, qu'à mon réveil je verrai venir un tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bientôt

toutes mes petites commodités. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est ainsi qu'en me berçant des plus agréables pensées, je livrai peu-à-peu mes sens au sommeil le plus profond.

Quoiqu'Antonio Maria m'eût dit que les esprits malfaisants étoient ennemis de la lumière, ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de diables qui entrèrent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces démons; mais leur intention n'étant pas de respecter mon repos, ils s'approchèrent de mon lit, tirèrent les rideaux, me saisirent tous quatre, deux par les mains, deux par les pieds, et m'enlevèrent. Je me réveillai enfin, et me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre diables, je demeurai tellement épouvanté, qu'on peut dire que j'étois plus mort que vif. Ils avoient la forme sous laquelle on représente un démon; de grandes queues, des masques effroyables et des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix : à peine me restoit-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore assez pour invoquer quelques saints, dont les noms se présentèrent à mon esprit; mais quand j'aurois récité des oraisons, c'eût été autant de bien perdu; je n'aurois pu chasser ces lutins : les exorcismes même auroient été inutiles. J'avois affaire à des

diables baptisés. Ils me mirent dans une de mes couvertures, en prirent chacun un coin, et commencèrent à me berner avec tant de vigueur, qu'ils me lançoient jusqu'au plafond, contre lequel je m'imaginois à tout moment que j'allois me casser la tête ou quelqu'un de mes bras. J'en fus quitte toutefois pour des contusions et des meurtrissures. Ils cessèrent enfin de me faire voltiger, soit par fatigue, soit qu'ils sentissent que ma peur étoit laxative. Ils me couchèrent tout rompu; puis, m'ayant recouvert, ils éteignirent la lumière, et s'en retournèrent par où ils étoient venus.

Je demeurai dans ce pitoyable état jusqu'au lever du soleil; et la frayeur dont j'avois été saisi m'agitoit encore, lorsque je fis un effort pour me lever, dans le dessein de sortir au plus vîte d'une maison où l'on remplissoit si mal les devoirs de l'hospitalité; mais je ne me levai ni ne m'habillai point sans ressentir de vives douleurs, dont je ne pouvois me rappeler la cause, sans donner mille malédictions au vieillard qui m'avoit fait traiter si cruellement. Ce n'étoit plus pour moi ce personnage si digne de vénération, cet homme de bien que je m'applaudissois d'avoir rencontré; c'étoit alors un vieux sorcier, damné dès ce monde.

Avant que de sortir de la chambre, je fus curieux de savoir par où les esprits malins y étoient entrés. J'examinai d'abord la porte; et la trouvant au

même état où je l'avois laissée en me couchant, c'est-à-dire, fermée aux verroux, je ne pouvois croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par-là; mais ayant levé une tapisserie, j'aperçus une grande fenêtre qu'elle couvroit, et qui donnoit sur le corridor. Elle étoit même encore ouverte, les lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit, de peur que les battus ne payassent encore l'amende, et je n'aspirois qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étois déjà dans la galerie, lorsqu'Antonio Maria vint au devant de moi pour me dire que son maître m'attendoit dans une église à deux pas de là. Je ne lui répondis qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue; ce qu'il fit d'un aussi grand sang-froid que s'il n'eût pas été un des démons qui m'avoient si bien berné. Dès que j'eus la clef des champs, je ne demandai pas mon reste; je m'enfuis tout-à-coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force! J'allois comme la pensée.

D'abord que je me vis en liberté, ma faim, que la crainte avoit suspendue, recommença de se faire sentir, et devint telle, qu'il me fallut, pour la satisfaire, acheter un peu de viande cuite et un morceau de pain, que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville; mais alors apercevant une taverne,

j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin, que je trouvai bon, ranima mon courage; de manière qu'après un petit repas, je pris la route de Rome en m'occupant du gracieux accueil que mes parents m'avoient fait, et sur-tout de celui du vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avoit procurée en me menant loger chez lui, et d'en tirer vengeance si la fortune m'en fournissoit l'occasion.

CHAPITRE II.

Du parti que Guzman prit en sortant de Gênes.

Je m'éloignois de Gênes sans tourner la tête pour regarder cette ville, comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblois à un échappé de la bataille de Roncevaux, et je marchois toujours sans tenir de route assurée, quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin j'arrivai à un bourg à dix milles de Gênes, et je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole; ensuite, m'abandonnant à la providence, je poursuivis mon chemin.

Je me trouvai bien heureux d'être accoutumé

à la mauvaise fortune, et d'avoir déjà quelques principes de l'art de gueuser; sans cela, que serois-je devenu? J'aurois été fort à plaindre; au-lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain, on peut sans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens, qu'il n'y a point dans le monde de nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçus en chemin, et que je gardai. On me donnoit dans les villages plus de viande et de pain que je n'en pouvois manger. La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit malaisés qui veulent sacrifier à la paresse; aussi je m'acoquinai si fort à ce métier, que je n'en cherchai plus d'autre. Il est vrai que me voyant dans la capitale du monde catholique, avec assez d'argent pour m'habiller, je fus au commencement un peu tenté de le faire, pour me mettre en état d'aller présenter mes services à quelque grand seigneur; mais je résistai courageusement à ce désir, qui me parut une tentation du diable.

Oh! oh! Guzman, me dis-je à moi-même, avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Tolède? Si, par malheur, quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller, vous ne trouvez point de condition, qui vous nourrira, mon ami? d'ailleurs, pensez-vous qu'un bel habit

neuf soit propre à rendre le monde charitable? Détrompez-vous; vous ferez beaucoup mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi, profitez de vos vieilles folies, au-lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille, et n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte, je tirai ma bourse et lui fis un nouveau nœud; puis, apostrophant les espèces qui étoient dedans: Demeurez enfermées là, leur dis-je, jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome, et à demander l'aumône en gueux qui déjà se croyoit un maître, et qui pourtant n'étoit encore qu'un apprenti en comparaison des mendiants de ce pays-là. Il y en eut, entr'autres, un jeune qui, remarquant de quelle façon je m'y prenois, jugea que j'avois besoin de leçons, et voulut bien m'en donner. Nous nous associâmes tous deux; et, pour me rendre plus utile à la société, il m'apprit les différentes manières, et les tons divers dont il falloit demander aux uns et aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devoit tenir. Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives et lamentables dont les gueux font retentir les airs; ils mettent plus volontiers la main à la poche, quand on leur demande simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme

les unes sont dévotes à la Sainte-Vierge, les autres à Notre-Dame du Rosaire, c'est par-là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres et des méchantes langues. Ces sortes de vœux faits en termes énergiques, et d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'ame.

Il m'enseigna de plus de quelle manière on pouvoit inspirer de la compassion aux riches, et, ce qui est encore plus difficile, aux dévots de profession. En un mot, je reçus de lui de si bonnes instructions, que je m'en trouvai fort bien. Je ne savois que faire de tout ce qu'on me donnoit. Je connoissois déjà Rome, depuis le pape jusqu'au dernier de ses marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avois divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitois régulièrement un chaque jour. Je n'étois pas moins exact à parcourir les églises, quand on y célébroit des fêtes, et je faisois alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menues monnoies. A l'égard des morceaux de pain qui m'étoient ordinairement donnés aux portes des maisons, j'en vendois le superflu aux pauvres honteux, qui, par la secrette assistance des fidèles, étoient en état de les payer comptant. Des villageois, et d'autres gens qui engraissoient de la volaille et des cochons, en ache-

toient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étoient ceux de mes chalands avec qui je trouvois le mieux mon compte. Je faisois encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'apportoient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne pouvoient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, sur-tout pendant l'hiver.

Depuis ce temps-là, ayant fait connoissance avec les premiers docteurs de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils et par leur exemple. J'allois avec eux dans les grandes maisons, quand on y faisoit des aumônes publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'hôtel de l'ambassadeur de France, j'entendis un de mes confrères qui disoit derrière moi : Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol, il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en veut point. Cela nous perd : on juge par-là que les pauvres, pour la plupart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connoissoit, ayant ouï ces paroles, dit au gueux qui venoit de les prononcer : Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un étranger qui n'est pas encore instruit de nos règles. Laissez-moi faire; je veux l'endoctriner : il n'a pas la tête dure, et je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appela tout bas, et, me tirant à l'écart, il me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne j'étois, comment je me nommois, depuis quel temps je demeurois à Rome ; et quand j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me représenta, mais avec beaucoup de douceur, les considérations mutuelles que les pauvres se devoient les uns aux autres, pour le *decorum* de la gueuserie ; qu'ils étoient obligés d'être unis et de s'entendre comme des frères en foire. De là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des secrets qui me firent bien connoître que j'étois encore fort au-dessous de ces grands hommes. Il m'apprit, entr'autres choses dont je n'avois de ma vie entendu parler, de quelle façon je pouvois élargir mon estomac, et manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devois, lorsque je mangerois devant le monde, faire paroître une extrême avidité; ce qui étoit essentiel, disoit-il, pour persuader que les pauvres mouroient de faim. Après cela, il finit en me disant à quelles heures il falloit que j'eusse soin de me rendre à tels ou tels endroits, dans quelles maisons il m'étoit permis d'entrer dans la cuisine, et même jusque dans la chambre, et il me marqua celles dont il m'étoit défendu de passer la porte.

Je m'imaginois qu'il avoit épuisé la matière, et cependant toutes ces choses n'étoient encore rien au prix des loix de la gueuserie. Il me les fit lire chez lui, où il me mena dès que l'aumône de l'ambassadeur de France eut été distribuée. Il ne se contenta pas de me donner la lecture de ces loix admirables; il m'en laissa prendre une copie, afin, me dit-il, que, cessant d'y contrevenir par ignorance, je ne commisse plus d'actions scandaleuses. Je n'ai pas cru, lecteur, devoir supprimer ces statuts. Je vais te les rapporter tels qu'ils me furent communiqués. S'il y a des personnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs basses, est-il juste que, pour m'accommoder à l'excès de leur délicatesse, je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaisir?

CHAPITRE III.

Les loix de la Gueuserie.

COMME les gueux de chaque nation se font distinguer par la manière dont ils demandent l'aumône; que les Allemands mendient par troupes et en chantant, les François en priant, les Fla-

mands en faisant des révérences, les Bohémiens en disant la bonne aventure, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglois en injuriant, et les Espagnols en grondant d'un air orgueilleux : nous leur ordonnons à tous d'observer les statuts suivants, sous peine de désobéissance :

1.° Nous défendons à tout mendiant blessé ou estropié, de quelque nation qu'il soit, de paroître dans les endroits où seront d'autres gueux pleins de vigueur et de santé, à cause de l'avantage qu'il auroit sur eux; comme aussi nous faisons défense à ceux qui n'ont aucune incommodité de faire aucune liaison, de quelque façon que ce puisse être, avec des aveugles, diseurs d'oraisons, saltimbanques, poètes, musiciens, captifs rachetés, ni même avec de vieux soldats échappés d'une déroute, non plus qu'avec des matelots sauvés d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour subsister, leur manière de gueuser étant différente, il est nécessaire que chaque société s'en tienne à ses réglements.

2.° Nous ordonnons que dans chaque pays les mendiants aient des tavernes fixes, où puissent présider trois ou quatre de leurs anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité; auxquels dits anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir, dans lesdites tavernes, de toutes les

affaires du monde, et de dire avec liberté tout ce qu'ils en pensent : permettons en même-temps aux autres gueux de conter leurs faits héroïques, ainsi que les exploits de leurs prédécesseurs, et de parler de batailles où ils ne se seront point trouvés;

3.° Que tout pauvre mendiant soit tenu de porter à la main un bâton, ferré même s'il se peut, pour s'en servir dans l'occasion, à peine de s'en repentir.

4.° Qu'il prenne garde sur-tout d'avoir sur lui quelque chose de neuf; que tous ses vêtements soient usés, déchirés ou rapiécetés; rien ne produisant un plus mauvais effet que de gueuser avec un habit neuf : bien entendu toutefois que si en demandant l'aumône un mendiant reçoit quelque harde neuve, il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçue, mais non pas plus long-temps; nous voulons qu'il s'en défasse dès le lendemain.

5.° Pour prévenir toute dispute qui pourroit naître entre les confrères pour les postes, nous entendons que l'ancienneté de la possession prévale, et qu'on n'ait aucun égard pour les personnes.

6.° Que deux mendiants, infirmes ou estropiés, gueusent ensemble s'ils veulent, et se traitent de frère; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour-à-tour d'un ton de voix différent, et de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent sur la même ligne des deux côtés d'une rue, en chantant chacun ses disgraces,

et qu'ils partagent ensuite ce qu'ils auront gagné.

7.° Qu'il soit permis à un gueux de porter, pendant l'hiver, un vieux torchon sur sa tête en guise de bonnet, tant pour se garantir du froid que pour faire le malade. De plus, il pourra se servir de deux potences, et avoir un pied attaché au derrière.

8.° Tout mendiant peut avoir bourse et bourson; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans son chapeau.

9.° Qu'aucun de nos confrères n'ait l'indiscrétion de découvrir les mystères de notre société aux personnes qui n'y seront pas initiées.

10.° Si quelqu'un de nos pauvres est assez heureux pour faire une découverte dans l'art de gueuser, il faut qu'il la communique à la compagnie, afin qu'elle puisse s'en servir; les biens de l'esprit devant être communs entre tous les frères gueusants. Cependant, pour récompenser l'inventeur et mieux exciter son génie à découvrir de nouvelles ruses, nous lui accordons un privilége exclusif pour jouir trois mois de son travail, et pendant ce temps-là nous défendons à tous ses autres confrères de le contrefaire, à peine de confiscation, à son profit, de tout ce qu'ils pourroient avoir gagné par ce moyen.

11.° Nous exhortons les frères à s'indiquer franchement et de bonne-foi, les uns aux autres, les maisons où ils auront appris que l'on doit faire la charité

publiquement ou en particulier, spécialement les maisons où l'on joue, et celles où les galants vont courtiser leurs dames, les aumônes étant certaines dans ces endroits-là.

12.° Que nos gueux soient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chasse, comme chiens couchants et lévriers, ni même des roquets; les aveugles seuls ayant droit de se faire accompagner dans la ville par un petit chien attaché à une ficelle. Cette défense pourtant ne regarde pas ceux de nos frères qui ont des chiens à talents. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires; qu'ils les fassent danser ou sauter dans des cerceaux; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'arrêter devant la porte d'une église où il y aura d'autres gueux de la société, attendu que cela porteroit à ceux-ci un notable préjudice.

13.° Qu'un mendiant se garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poisson pour son compte, à moins que la nécessité ne l'y oblige; car cette action est d'une très-dangereuse conséquence.

14.° Nous permettons aux gueux qui n'ont point d'enfants d'en louer jusqu'à quatre pour les mener avec eux dans les églises les jours de fêtes, mais qu'ils n'en prennent pas au-dessus de cinq ans, et, s'il se peut, que ces enfants paroissent jumeaux. Si c'est une femme qui les mène, qu'elle ne manque pas d'en avoir un pendu à la mamelle; et si c'est

un homme, qu'il ait soin d'en porter toujours un entre ses bras; il tiendra les autres par la main.

15.° Que ceux qui auront des enfants les dressent, jusqu'à l'âge de six ans, à bien quêter dans les églises; qu'ils les laissent aller seuls, sans pourtant les perdre de vue, après leur avoir appris à demander l'aumône pour leurs péres et mères qui sont dans leur lit malades à l'extrémité. Mais si tôt que ces mêmes enfants auront attrapé leur septième année, nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre conduite, comme déjà majeurs, et qu'on se contente de les assujétir à se rendre au logis aux heures réglées.

16.° Les gueux de la vieille roche, ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs ancêtres qui les ont élevés dans la gueuserie, ne consentiront jamais que leurs enfants embrassent une autre profession que la leur, ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un; et si ces enfants veulent se montrer dignes de leurs pères, ils auront en horreur toute autre condition.

17.° Quoique la sainte paresse soit la première divinité dont nous encensions les autels, nous jugeons à-propos de prescrire à nos mendiants les heures auxquelles ils doivent se lever. Qu'ils soient habillés et même sortis de chez eux à sept heures en hiver, et à cinq en été; qu'ils se mettent encore plus tôt en campagne s'ils se sentent le cœur au

métier ; et qu'ils se retirent dans leurs gîtes une demi-heure avant la nuit, si ce n'est dans les cas extraordinaires, et qui leur seront annoncés par les anciens de la société.

18.° Seront déclarés infâmes et bannis de la compagnie tous ceux qui seront assez hardis pour escamoter, recéler, dépouiller les petits enfants, ou faire d'autres friponneries.

19.° Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous statuons et ordonnons qu'à l'avenir un frère qui aura douze ans accomplis ne sera plus obligé de faire que trois années de noviciat, au-lieu de cinq ; et nous prétendons qu'après ledit temps de trois années il soit tenu pour profès, et reconnu pour un sujet qui a dûment satisfait à l'institution.

20.° Nous exigeons en même-temps dudit frère qu'il fasse serment d'être fidèle à la société, de ne la point quitter, et de ne songer jamais à se soustraire à notre obéissance sans notre congé spécial ; promettant encore de garder religieusement nos statuts, sous les peines portées par eux.

CHAPITRE IV.

De l'aventure désagréable qui arriva au pauvre Guzman, en gueusant dans la ville de Rome pendant le temps de la méridienne.

OUTRE ces loix, le docteur qui venoit de me les communiquer m'en apprit encore d'autres, qu'il me dit avoir été établies par les plus fameux mendiants d'Italie, et particulièrement par le célèbre Albert, surnommé par excellence Messer Morcon, c'est-à-dire Grand Boyau, que l'on regardoit à Rome comme le généralissime des gueux. Il méritoit véritablement ce titre, et même celui de prince de la gueuserie, ou, si vous voulez, d'archi-gueux de la chrétienté.

Il étoit digne de gouverner l'empire des fainéants, tant à cause de sa bonne mine, que de ses mœurs et de son esprit. Il mangeoit dans un seul repas deux fressures entières de mouton, avec les pieds, une tetine de vache, et dix livres de pain, sans parler des graillons dont il étoit rarement dépourvu : ajoutez à cela qu'il buvoit à proportion. Il est vrai qu'il recevoit, en récompense,

plus d'aumônes lui seul que dix pauvres des plus estropiés : aussi avoit-il besoin d'une plus grande assistance que les autres. Quoiqu'il mangeât toutes les provisions qu'on lui donnoit, et qu'il employât tout son argent à boire, il se trouvoit souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres gueux, qui, comme ses vassaux, se faisoient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais saoûl ni de vin ni de viande. Il alloit ordinairement, en hiver comme en été, l'estomac et le ventre nu. Point de chemise, point de bas. Il avoit la tête découverte en tout temps, le menton bien rasé, et la peau si luisante, qu'elle sembloit avoir été frottée de lard.

Entr'autres réglements que fit ce Messer Morcon pendant son règne, il y en a un qui mérite bien d'être rapporté. Il ordonna aux mendiants de sa société de coucher sur la terre sans matelas ni oreillers, et de cesser de gueuser dans la journée dès qu'ils auroient gagné de quoi vivre tout le jour, disant qu'un véritable gueux devoit être entièrement abandonné à la Providence et ne songer jamais au lendemain.

J'appris par cœur toutes les loix de gueuserie que mon docteur m'avoit enseignées; mais je me contentois d'observer les plus essentielles. Néanmoins, comme j'avois l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'em-

brassois, il m'arrivoit souvent de hazarder des démarches qui ne tournoient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut, entr'autres, celle que je fis un jour du mois de septembre. Il faisoit une chaleur excessive; je m'avisai l'après-dînée, entre une heure et deux, d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étois mis dans la tête qu'on ne manqueroit pas de croire qu'il falloit que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un temps si chaud. Je comptois que ce seroit à qui m'apporteroit des vivres ou de l'argent; néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faisois retentir l'air, que des rebuffades et des injures.

Je gagnai un autre quartier, dans l'espérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton; personne ne me répondit. Je recommençai jusqu'à trois ou quatre fois très-rudement; mais dans le temps que je m'obstinois à vouloir que quelqu'un de la maison me fît connoître qu'on m'y entendoit, il parut à une fenêtre un garçon de cuisine qui lavoit apparemment la vaisselle, et qui, pour prix de mon opiniâtreté, me versa sur la tête une chaudronnée d'eau bouillante; après quoi il se mit à crier: *Gare l'eau là-bas.*

Si tôt que je me sentis baptiser si chaudement;

je poussai un cri si effroyable et fis mille grimaces, comme si j'eusse souffert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde. Les uns blâmèrent le garçon de cuisine ; mais tous les autres me dirent que j'avois tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormoient, et que si je n'avois point envie de prendre du repos, je ne devois pas du-moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchés de compassion, et qui, pour me consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnoie, avec quoi je me retirai pour aller m'essuyer au logis. C'est fort bien fait, me disois-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire ? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point ?

J'étois déjà fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre société, et mon voisin, m'appela ; j'entrai dans une cave où il faisoit sa résidence. Il me présenta un vieux tabouret boiteux, et quand je fus assis il me demanda d'où je venois, de quel bain je sortois, et qui m'avoit si bien ajusté ? Je lui contai mon aventure. Il en rit de tout son cœur. C'étoit un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé et destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Guzman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il

coule dans tes veines un sang trop chaud. Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes ? Mais puisque nous sommes tous deux du même pays, et que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premièrement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les bourgeois, aussi-bien que les personnes de qualité, font, dans ce temps-là, ce que nous appelons la sieste en Espagne, et c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, et qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis, ou qu'on n'y veut pas être ; et par conséquent il doit passer son chemin, sans s'arrêter à perdre là son temps. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison ; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui savent bien nous distinguer des autres hommes, et qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haïssent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner, poursuivit-il, c'est de t'avertir que tu es Espagnol ; ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi,

quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches, qui non-seulement ne nous assistent jamais, mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ses discours durs que par des paroles pleines de douceur et d'humilité. Autre conseil très-important : si, par hazard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie, tu t'approches d'un cavalier, qui, dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôte son gant, et met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action ; mais si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin, et ne gronde pas entre tes dents ; car peut-être a-t-il près de lui un autre cavalier qui veut te faire l'aumône, et que tes murmures détourneroient de son dessein.

Après que le vieux Cordouan m'eut donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle manière on pouvoit faire naître une fausse lèpre et des ulcères; comme on faisoit enfler une jambe; par quelle adresse un bras paroissoit tout disloqué, et avec quoi l'on rendoit un visage plus pâle que celui d'un mort. Il possédoit enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi, que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissés à personne. En effet, il cessa de vivre peu de jours après.

CHAPITRE V.

De l'agréable vie que Guzman menoit avec ses confrères. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Histoire d'un gueux qui mourut à Florence.

MALGRÉ la disposition textuelle du dixième statut de la gueuserie, je ne jugeai point à-propos de faire part à mes confrères des secrets du Cordouan, qui ne les avoit révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze, et nous passions le temps à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventoit. Il y avoit même des gueux qui découvroient des manières de bénédictions dont ils faisoient trafic, et qu'ils vendoient aux autres, qui les achetoient à cause de la nouveauté.

Les jours de fête nous étions de grand matin dans les églises où il y avoit indulgence plénière. Nous nous empressions à occuper les meilleures places : c'étoit à qui seroit auprès du bénitier, ou à l'entrée de la chapelle de la station. Nous y demeurions toute la matinée, et le plus souvent nous

sortions de la ville le soir pour courir les villages des environs, aussi-bien que les fermes et les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guère sans être chargés de pièces de lard, de pain, d'œufs et de fromage, quelquefois même de vieilles hardes, tant nous savions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venoit à paroître sur notre chemin, du plus loin que nous l'apercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives, et à demander l'aumône, pour lui donner tout le temps de mettre la main à la poche; autrement, elle auroit pu passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs bourgeois ensemble, et que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouoit son rôle: l'un faisoit le boiteux, l'autre l'aveugle; celui-ci le manchot, celui-là le muet, un autre se tordoit la bouche, ou marchoit les jambes renversées; un autre marchoit avec des potences; nous faisions enfin toutes sortes de figures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête, pour rendre la scène plus touchante.

Il falloit entendre les vœux que nous faisions pour tirer la moelle de leur bourse: nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfants, bénir leur commerce, et leur conserver la santé; par de semblables souhaits, nous les engagions à

remplir les nôtres. Il ne se faisoit pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aile : nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnoit la fête, et d'y trouver nos franches lippées. Hôtels d'évêques, de cardinaux, d'ambassadeurs, toutes les grandes maisons nous étoient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eussions rien.

Je ne sais comment mes camarades se trouvoient affectés quand ils recevoient la charité des mains d'une dame jolie; pour moi, misérable pécheur, lorsque je me présentois devant une jeune personne qui m'enchantoit par sa figure, je lui demandois l'aumône en face, et la regardois fixement entre deux yeux. Si elle me donnoit elle-même de l'argent, je pressois tendrement sa main entre les miennes, et la baisois avant qu'elle m'échappât. Mais je faisois cette action téméraire d'un air si respectueux, ou, pour mieux dire, si hypocrite, que la dame, n'étant en garde contre mon plaisir, prenoit ce trait insolent pour un transport de reconnoissance.

Les plaisirs de la vie, que l'on croit faits pour les grands du monde et pour les riches, sont plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût et plus de

tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auroient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander et recevoir sans peine et sans honte, c'est un privilège que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains, qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples; mais la différence qu'il y a entre les souverains et les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, et qu'au contraire les autres n'en demandent guère qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des mendiants; mais tous ne connoissent pas leur bonheur. La plupart, uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité; ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès, et sans crainte d'avoir mal placé son argent; d'être au-dessus des intrigues d'état, des affaires, du négoce, et de tous les embarras où les autres sont plongés jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devoit être un grand philosophe !

Je croirois volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de temps en temps cette malicieuse déesse ne prenoit plaisir à l'exercer sur eux, en leur faisant éprouver de petites disgraces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte, où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un

homme qui pouvoit déjà se donner pour habile dans le métier ne seroit pas plus tôt dans ce pays-là, qu'il tomberoit sur lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas si tôt rendu, que, me couvrant la tête d'une fausse teigne que je savois admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hazard, et, après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitants des deux sexes suivirent son exemple, et ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fête, ma teigne me paroissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcère à la jambe, et je m'en fis bientôt venir un, en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avoit enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qui me sembloit, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causoit mon ulcère, je m'attirai les yeux des personnes qui passoient. Il me parut même que j'excitois leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avois négligé de le rendre pâle, démentît mes plaintes, et dût inspirer de la défiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de

si près, et je recevois plus d'aumônes seul que tous les autres gueux qui étoient là, et qui m'auroient voulu au diable avec mon ulcère.

Le gouverneur, pour mes péchés, s'avisa de venir entendre la messe dans cette église. Il jeta la vue sur moi, et me reconnut à la voix. Il lui auroit été impossible de me démêler autrement, puisque j'avois alors la tête enveloppée d'une serviette qui me descendoit jusque sur le nez. C'étoit un homme qui avoit de l'esprit et beaucoup d'expérience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même : Depuis quatre jours que j'ai vu ce drôle-là, se peut-il qu'il lui soit venu un ulcère à la jambe? Il y a quelque chose là-dessous ; approfondissons un peu cela. Mon ami, me dit-il, en m'adressant la parole, vous êtes tout nu; votre misère me touche; suivez-moi, je veux vous faire donner une chemise.

J'eus l'imprudence de lui obéir, sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein; car, pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avoit, je te réponds que, malgré les gens de sa suite, je me serois dérobé au châtiment qu'il me préparoit. Lorsque nous fûmes arrivés chez lui, il m'envisagea d'un air si froid et si sévère, que j'en conçus un malheureux présage; puis il me demanda si ce n'étoit pas moi qu'il avoit vu à la porte d'une église, la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette ques-

tion, et n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête ; et n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit : Apprends-moi par quel remède singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avois il y a quatre jours : de plus, ajouta-t-il, je ne conçois pas comment, avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcère à la jambe. Seigneur, lui répondis-je, tout déconcerté et ne sachant ce que je disois, je l'ignore..... mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signifioit, et j'aurois fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été fermée ; mais elle l'étoit, et il n'y avoit pas moyen de m'échapper : enfin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe, et, tout habile homme qu'il étoit, il y auroit peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui eût dit tout bas les raisons qu'il avoit pour me croire un fourbe. Après cela, le chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité. Il observa de nouveau l'ulcère, et dit d'un air de capacité : Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil : qu'on m'apporte de l'eau chaude, et je vous prouverai ce que j'avance. On fit aussitôt chauffer de l'eau, avec quoi le chirurgien me lava et frotta la jambe,

qui devint en un instant si nette et si saine, que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le gouverneur, jugeant qu'il étoit de son devoir de récompenser mon adresse, me fit donner la chemise qu'il avoit eu la bonté de me promettre; elle me fut appliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux domestique, qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage; après quoi l'on me pria de sortir de la ville sur-le-champ, en m'assurant que j'en recevrois bien davantage si je m'avisois d'y revenir. Il y avoit du superflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte; il suffisoit, pour m'en ôter l'envie, que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville en serrant les épaules, et je regagnai le plus tôt qu'il me fut possible les terres du pape. Je donnai mille bénédictions à ma chère Rome, dès que je l'aperçus; je pleurai de joie en la revoyant, et souhaitai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser.

J'allai rejoindre mes camarades, à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sue, ils se seroient long-temps moqués de moi, d'avoir été de gaieté de cœur me faire fouetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avois parcouru par curiosité quelques villages voisins; mais qu'il me sembloit que hors de Rome

il n'y avoit point de salut pour les gens de notre espèce. J'avois effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction, où nous étions si bien nourris, et où nous recevions tous les jours quelques menues monnoies. Grain à grain la poule remplit son ventre. Nous amassions notre argent, et après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtements, sous des pièces qui cachoient quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvoit dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avoit parmi nous de vieux coquins qui portoient sur eux des trésors. Les pauvres sont avares et cruels; ils possèdent ces deux vices au suprême degré. Je puis te citer un exemple fort singulier de leur avarice et de leur cruauté, en t'apprenant l'histoire d'un gueux que j'ai connu; elle est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Un pauvre mendiant gênois, nommé Pantalon Castelleto, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir. Pour cet effet, abusant de la facilité qu'il y a de disloquer et de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau-né, il eut la barbarie d'estropier le sien. Peut-être, lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux gueux. J'en demeure d'accord : les mendiants de toutes les

nations du monde sont sujets à cette inhumanité pour exciter la compassion des peuples ; mais notre Pantalon, comme Gênois, voulut surpasser tous les pères là-dessus ; il défigura son fils de telle façon, qu'il en fit un monstre sans pareil. Ce malheureux enfant, en qui tout étoit contrefait, à l'exception de la langue et des bras, auxquels on n'avoit pas touché, étant sorti de l'enfance, alloit par les rues, dans une espèce de cage, sur un petit âne qu'il conduisoit lui-même avec ses mains.

Si son corps n'avoit pas la forme humaine, en récompense son esprit étoit excellent. Il en donnoit des marques à mesure qu'il avançoit en âge. Il faisoit sur-tout des réparties si plaisantes et si spirituelles, que tout le monde en étoit charmé. Il recevoit de grandes aumônes, qu'il ne devoit pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspiroit. Fait comme il étoit, il ne laissa pas de vivre soixante-douze ans, après lesquels il tomba malade ; et sentant bien qu'il mourroit de sa maladie, il rentra en lui-même, demanda pour confesseur un habile et bon religieux qu'il connoissoit ; et s'étant entretenu avec lui de ses affaires, tant spirituelles que temporelles, il fit venir un notaire, et lui dicta son testament dans ces termes : *Je laisse mon ame à Dieu qui l'a créée, mon corps à la terre, et*

je veux être enterré dans ma paroisse. Item, *j'ordonne que mon âne soit vendu, et que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à payer les frais de mon enterrement. Pour le bât, je le lègue au grand-duc mon seigneur, à qui il appartient de droit, et que je nomme exécuteur testamentaire, et mon héritier universel.*

Ce gueux mourut peu de jours après, et son testament, rendu public, devint le sujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avoit été toute sa vie un plaisant et un rieur, s'imaginoit qu'il n'avoit fait cet acte, qui paroissoit burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le public ; mais le grand-duc en jugea tout autrement. Comme il avoit cent fois entendu parler du testateur et de son bon esprit, il soupçonna que le testament n'étoit pas sans mystère. Pour s'en éclaircir, il se fit apporter dans son palais le bât dont il avoit hérité. Il ordonna qu'on le défît en présence de toute la cour, qui ne fut pas peu surprise d'en voir sortir diverses pièces d'or, jusqu'à la valeur de trois mille six cents écus de quatre cents maravédis chacun. On sut après cela que c'étoit par l'avis de son confesseur qu'il avoit ainsi disposé de son bien, dont le grand-duc, en prince juste et pieux, fit un très-bon

usage, puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelques messes à perpétuité pour le testateur.

CHAPITRE VI.

De la compassion que Guzman fit à un cardinal, et quelle en fut la suite.

Un beau jour m'étant levé de grand matin, suivant ma coutume, j'allai m'asseoir à la porte d'un cardinal qui passoit pour un des plus charitables de Rome. J'avois pris la peine de faire enfler une de mes jambes, sur laquelle on voyoit un ulcère à braver l'examen des plus clairvoyants chirurgiens. Je n'avois pas oublié pour le coup de rendre mon visage pâle : je n'aurois pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus tristes accents que ma voix pouvoit former; et, demandant douloureusement l'aumône, j'attendris plusieurs domestiques qui entrèrent ou sortirent. Ils me donnèrent quelque chose. Mais je ne faisois que peloter en attendant partie. C'étoit au maître que j'en voulois. Il parut enfin. Si tôt que je l'aperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, et je

l'apostrophai dans ces termes : « O noble chrétien, ami de Jésus-Christ, ayez pitié de ce pauvre pécheur affligé, qui se trouve estropié à la fleur de son âge : que votre éminence, monseigneur, soit touchée de ma misère, et louée soit la passion de notre Rédempteur ».

Le cardinal, qui étoit un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre; et ne regardant que Jésus-Christ dans ma personne, il dit aux domestiques qui le suivoient : Prenez ce pauvre entre vos bras, emportez-le dans mon appartement : qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent; qu'on lui donne du linge blanc; qu'on le mette dans mon propre lit, et qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur-le-champ. O charité, qui dois faire honte à tant de prélats, qui croyent que le ciel leur doit encore du reste quand ils font la moindre attention à la misère d'un pauvre ! Mon cardinal ne se contenta point de cela ; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir ; et, après leur avoir promis de les bien récompenser, il sortit pour aller où ses affaires l'appeloient.

Sur la foi de cette promesse, les chirurgiens commencèrent à considérer mon ulcère, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il sembloit effec-

tivement que la gangrène y fût déjà. Néanmoins, cela n'étoit que l'effet de quelques herbes, et ne duroit qu'un certain espace de temps; après quoi, si l'on n'avoit soin de renouveler le secret, la jambe redevenoit dans son état naturel. Mes examinateurs quittèrent leurs manteaux, tirèrent leurs étuis, demandèrent du feu dans un réchaud, du linge blanc et fin, du lait et des œufs. Pendant qu'on se disposoit dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitoient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avois, et si je ne savois point quelle en pouvoit être la cause; si je buvois du vin, et quelle étoit ma nourriture ordinaire : en un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion, et auxquelles je ne répondis rien, tant j'avois l'esprit troublé et effrayé du terrible appareil qui se présentoit à ma vue. J'étois dans une grande perplexité, ne sachant à quel saint me vouer; car je ne croyois pas qu'il y en eût au ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins alors de ce qui m'étoit arrivé à Gaëte, et je craignis même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné et retourné vingt fois ma jambe, se retirèrent dans une autre chambre pour s'entretenir plus en particulier, et se communiquer leurs observations. J'eus un

affreux pressentiment de cet entretien ; j'appréhendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre et les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyois déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte ; et, prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces messieurs qui disoit à l'autre : Confrère, voilà de quoi nous occuper long-temps, pour peu que nous voulions nous entendre : le feu est à cette jambe, et nous pouvons mener cela bien loin. Vous moquez-vous, répondit l'autre ? Il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main ; c'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avoit parlé le premier ; par saint Côme, je me connois en ulcères, et je soutiens qu'en voici un gangrené. Non, non, mon ami, répartit l'autre ; croyez-moi, notre patient est un fourbe ; il n'a point de mal véritable. Je sais bien de quelle façon il s'est fait venir ce faux ulcère. J'en ai déjà vu de semblables, et je connois les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est.

A ces mots, le chirurgien qui avoit été ma dupe en fut tout honteux ; mais s'imaginant qu'il y alloit de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se rendit point à celui de son camarade ; ce qui fit naître entre eux une dispute qui seroit deve-

nue très-vive, si le plus habile des deux n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son confrère de vouloir examiner de nouveau ma jambe. Faites-y, lui dit-il, plus d'attention; vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre chirurgien; je vais y regarder de plus près; et, si je trouve en effet l'ulcère tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'est pas assez, répliqua le premier; en reconnoissant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'est pas juste, s'écria son compagnon; ne vous applaudissez pas tant d'une pareille découverte, je la pouvois faire aussi-bien que vous, et je prétends que nous partagions également l'honoraire que son éminence nous donnera. Ils s'échauffèrent tous deux là-dessus; et plutôt que de céder l'un à l'autre, ils résolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtoient à cette résolution, je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai brusquement dans la chambre où ils étoient; je me jetai à leurs pieds; et pleurant à chaudes larmes, car j'avois un talent tout particulier pour cela, je leur adressai ces paroles : « Mes chers seigneurs, ayez pitié de votre semblable : je suis un homme comme vos seigneuries. Vous savez qu'aujourd'hui les riches sont si durs,

que les pauvres, pour les attendrir, sont obligés de se couvrir le corps de plaies, et de se martyriser : encore nous arrive-t-il souvent de nous mettre sans fruit dans un état de souffrances, ou du-moins pour une misérable aumône qui nous en revient. Au reste, que gagnerez-vous à découvrir ma tromperie? Vous perdrez la récompense qui vous a été promise, et qui ne peut vous échapper si vous voulez que nous agissions tous trois de concert. Vous pouvez hardiment vous fier à moi; la crainte du châtiment vous répond de ma discrétion ».

Mes chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, se déterminèrent à profiter de l'occasion qui se présentoit d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord, nous repassâmes dans la chambre de son éminence, où ces deux messieurs m'ayant fait asseoir sur le lit recommencèrent à considérer ma jambe. Ils y mirent des emplâtres avec les drogues qu'ils jugèrent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle étoit. Ils la bandèrent ensuite, l'enveloppèrent d'une serviette, puis voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, et me recouchèrent. Son éminence, inquiette et très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcère, qui lui avoit paru fort dangereux, en demanda d'un air

empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable : il a déjà la gangrène à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu; mais il nous faudra du temps pour en venir à bout. Il est bien heureux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains : un jour plus tard il étoit mort; et c'est sans doute pour lui sauver la vie que le ciel l'a envoyé à la porte de votre éminence.

Ce rapport fit plaisir à monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient employer tout le temps qu'ils voudroient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il auroit soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avoit en eux, et l'assurèrent qu'ils ne manqueroient pas de me venir voir l'un et l'autre deux fois le jour, attendu qu'il leur faudroit, disoient-ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourroient faire sur mon mal. Ils se retirèrent après avoir parlé de cette sorte, ce qui me rendit l'esprit plus tranquille ; car, jusqu'à ce moment, je m'étois toujours défié de ces deux bourreaux : j'avois craint qu'ils ne découvrissent ma fourberie, quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois, que je trouvai plus

longs que trois siècles, tant il est difficile de perdre l'habitude de jouer et de gueuser. J'avois beau être couché et nourri comme monseigneur même, tout cela ne m'empêchoit point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils cédèrent à mes importunités. Ils cessèrent d'entretenir l'ulcère; et quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, et renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son éminence, pendant le cours de ma fausse maladie, m'étoit venue visiter fort souvent. J'avois eu plusieurs entretiens avec ce saint prélat, qui, m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissoit, m'avoit pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, et me mettre au nombre de ses pages; honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser.

CHAPITRE VII.

Il devient page de son éminence, et fait mille espiègleries.

Me voici donc tout-à-coup devenu page. C'étoit avoir fait un grand saut, quoique de fripon à page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près ce soit la même chose. Mais c'étoit tirer un poisson hors de l'eau, que de m'arracher à la mollesse. La gueuserie étoit mon élément. Accoutumé aux soupes d'Égypte, je n'aimois que la taverne; c'étoit là mon centre. Je trouvois bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisoit que par compas et par mesure; où tantôt, le flambeau à la main, j'étois occupé à monter ou à descendre, pour éclairer les personnes qui entroient ou qui sortoient; et tantôt j'étois obligé de faire le pied de grue dans une chambre, où je demeurois debout deux heures entières en attendant les ordres qu'on me voudroit donner; toujours prêt à suivre les carrosses la nuit comme le jour, ou bien à servir à table et à dévorer des yeux tous les plats que je voyois dessus. En un mot, il

falloit que je fusse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services, et cela depuis le premier jour de janvier jusqu'au dernier de décembre.

Ah! misérable esclave, me diras-tu; quel profit tirois-tu de tant de peines pendant l'année? Hélas! te répondrai-je, j'étois valet de tout le monde; on me donnoit un habit, mais c'étoit moins pour m'en couvrir que pour faire honneur à mon maître. Je ne gagnois que de la gale et des rhumes, avec quelques bouts de bougies que je dérobois et vendois à des savetiers; encore avois-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous, si nous étions pris sur le fait; nous étions sûrs d'avoir les étrivières. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux, nous mettions quelquefois la main sur des friandises, que nous mangions à la dérobée; mais ces sortes de tours demandoient une subtilité que tous mes camarades n'avoient pas; et je me souviens qu'un jour il arriva un accident désagréable à un page des moins déniaisés : le sot, en desservant, s'avisa d'escamoter quelques rayons de miel, qu'il enveloppa dans son mouchoir à la hâte et fourra dans sa poche. Comme il faisoit alors une chaleur excessive, le miel se fondit, et commença de couler le long de la jambe du page. Le hazard voulut que le cardinal s'en aperçût; et, se doutant bien de ce

que c'étoit, il se prit à rire de toute sa force ; ensuite s'adressant à ce nigaud : Page, lui dit-il, je vois sortir du sang de votre jambe : quelle blessure y avez-vous ? A cette question, tous les convives, qui étoient en assez grand nombre, jetèrent les yeux sur la jambe du voleur, ainsi que les autres domestiques de son éminence, et le pauvre diable de page eut la confusion de remarquer que son crime étoit découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'essuyer toutes les risées qu'il excita ; mais il paya bien plus cher ses rayons, dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ses confrères étoient aussi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux ; et comme je ne pouvois m'empêcher de suivre mes anciennes habitudes, je m'occupois à les redresser. Je leur volois ce qu'ils avoient de meilleur, quelque soin qu'ils prissent de se garantir de mes griffes ; ce qui les dégourdit en peu de temps. Monseigneur avoit dans un cabinet voisin de sa chambre une grande caisse de bois blanc remplie de toutes sortes de confitures sèches, qu'il aimoit beaucoup. Il y avoit entr'autres choses, de la bergamote d'Aranjuez, des pruneaux de Gênes, des melons de Grenade, des citrons de Séville, des oranges de Placentia, des limons de Murcie, des concombres de Valence, des pommes d'amour de Tolède, des pêches d'Aragon, et des racines de Malaga ; en un mot, tout

ce qu'il y a de plus exquis et de plus vanté en fait de confitures se trouvoit dans cette bienheureuse caisse, qui me faisoit venir l'eau à la bouche toutes les fois que son éminence m'en donnoit la clef pour en tirer ce qu'il désiroit. Mais ce qui me fâchoit fort, c'est qu'elle affectoit toujours d'être présente, comme si ma fidélité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avois déjà de tâter de ces beaux fruits confits. Enfin la tentation devint telle, que, n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse, large d'une aune et longue de deux et demie, avoit une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis, fourrant d'autres bâtons plus gros de distance en distance jusqu'à la serrure, je fis de cette manière, au coin par lequel j'avois commencé, une ouverture assez grande pour y passer mon petit bras; mais comme je ne pouvois choisir que jusqu'où ma main s'étendoit, j'eus l'industrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignés. C'est ainsi que je me rendis maître de la caisse sans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits, j'employai si souvent mes bâtons qu'il y parut. Le cardinal aperçut par-ci par-là des creux qui lui donnèrent bien à penser; et un jour, entr'autres,

qu'il eut envie de goûter d'un très-beau citron de Séville qu'il avoit remarqué la veille, ne l'y trouvant plus, il en fut fort étonné. Il appela ses principaux officiers : il leur dit d'un air irrité qu'il vouloit savoir lequel de ses domestiques avoit eu l'insolence d'ouvrir sa caisse, et de toucher à des fruits qu'il conservoit avec tant de soin. Il chargea le *mayordomo*, qui étoit un prêtre sévère et mélancolique, de faire une exacte recherche de l'auteur d'un coup si hardi. Le majordome fit tomber ses soupçons sur les pages. Il nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre ; mais il eut beau visiter nos poches, et nous faire des menaces, il n'en fut pas plus avancé : j'avois mangé et déjà digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit ; on n'en parla plus : cependant monseigneur ne l'oublia point ; et moi, de mon côté, je me tins sur mes gardes. Je n'osai, pendant quelques jours, retourner à la caisse, pas même la regarder : cela ne laissoit pas de me faire de la peine. J'avois pris goût aux confitures ; et, loin d'y renoncer, je n'attendois que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offroit une après-dînée que mon maître jouoit avec d'autres cardinaux. Je m'imaginai que, tandis qu'il seroit occupé du jeu, j'aurois tout le loisir de faire ce que je désirois. Dans cette confiance, j'allai chercher mes outils, que j'avois bien

cachés, et je me glissai dans le cabinet sans que personne m'aperçût. J'avois déjà levé le couvercle, et fourré mon bras dans la caisse, lorsque monseigneur, attiré par un besoin pressant, vint dans la chambre où il couchoit ; et, n'y rencontrant aucun page, il prit lui-même un pot-de-chambre qui étoit sous son lit. Je l'entendis, et, voulant aussitôt retirer mon bras, j'agis avec tant de trouble et de précipitation, que je fis sauter en l'air un de mes bâtons, et tomber le couvercle sur mon bras; de manière que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le cardinal ayant ouï le bruit de la chute du bâton trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet, et me trouvant dans l'état où j'étois : Ah ! ah ! mon ami Guzman, s'écria-t-il, c'est donc vous qui volez mes fruits! Les grimaces que je faisois, et le chagrin que j'avois de me voir surpris, lui donnèrent une si grande envie de rire, qu'il ne put s'empêcher d'éclater. Il appela même les autres cardinaux pour les faire jouir de ma confusion. Ils quittèrent le jeu, accoururent à sa voix ; et après qu'ils se furent bien épanoui la rate à mes dépens, ils le prièrent de me pardonner pour cette fois, en lui disant que je n'y retournerois plus. Mais mon maître fut inexorable ; il accorda seulement à leurs prières, qu'au-lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui semblois bien mériter, je n'en recevrois que la



Ah! ah! mon ami Guzman, c'est donc vous qui volez mes fruits!

C. P. Marillier direx. De Launay le Jeune Sc.

moitié. Il en fallut passer par-là ; et le domine Nicolao, mon ennemi mortel, ayant été chargé de me les donner dans son appartement, s'acquitta de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentois encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haîne, je te proteste que je contentai bientôt mon ressentiment. Voici de quelle manière. Nous étions alors dans le temps des cousins, et il y en avoit cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le majordome, qui aimoit ses aises, se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes, dit qu'il en étoit fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole : Seigneur, lui dis-je, il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours : nous avons en Espagne un secret infaillible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux-là ; je vous l'enseignerai, si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir, répondit Nicolao, de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez, repris-je froidement, qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinaigre : ils ne l'auront pas si tôt senti, qu'ils viendront se jeter dessus ; et un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut, et dès la première nuit il voulut faire l'expérience de mon secret ; mais il ne fit par-là qu'irriter les cousins, qui l'assaillirent plus cruellement qu'à l'ordinaire. Ils pensèrent lui manger

le nez, et lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets en voulant tuer ces petites bêtes, à mesure qu'il les sentoit sur son visage. Enfin, il combattit contre elles jusqu'au jour, dont la clarté lui fit connoître qu'il n'étoit pas sorti victorieux de son combat, et que ses ennemis, qu'il croyoit avoir écrasés, lui étoient presque tous échappés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans son appartement, et je jugeai bien à ses yeux bouffis que les cousins l'avoient tourmenté. Il me l'avoua d'abord, en me disant que mon secret ne valoit rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'ayez pas laissé assez long-temps le persil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes servi n'ait point de force; car je vous assure qu'en portant tous les soirs dans ma chambre un bouquet de persil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chassé les cousins qui y venoient auparavant en très-grand nombre. Le majordome fut assez sot pour me croire encore. Il mit une botte de persil dans le vinaigre le plus fort qu'il put trouver. Il l'y laissa tremper pendant six heures entières; puis il en parsema non-seulement son lit, mais toute sa chambre même; aussi Dieu sait ce qu'il en arriva: je crois que tous les cousins du voisinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurèrent tellement, qu'il avoit l'air d'un lépreux. Il m'auroit volontiers assommé le jour suivant,

s'il m'eût rencontré. Mais son éminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait appeler tous deux, lui défendit de me maltraiter, et me fit une légère remontrance, en homme qui avoit plus d'envie de rire du tour que j'avois joué, que de m'en faire un crime. Pourquoi, me dit ce bon prélat, avez-vous fait cette pièce au domine Nicolao? Monseigneur, lui répondis-je, pourquoi, lorsqu'il n'avoit ordre que de me donner douze coups de fouet pour les confitures, m'en a-t-il appliqué plus de vingt pour son compte? J'ai vengé mes meurtrissures par les siennes.

Cela se passa de cette façon. Cependant depuis l'aventure de la caisse, je n'étois plus de la chambre des pages; on n'avoit pas borné au fouet mon châtiment; on m'avoit de plus fait passer au quartier du chambellan, pour y servir parmi les laquais, en attendant qu'on me rappelât à mon premier poste. Le chambellan pouvoit passer pour un bon homme, plein d'honneur et de bonne-foi; mais il étoit un peu trop scrupuleux, et même un peu visionnaire. Il avoit aux environs de notre hôtel des parentes qui étoient de très-honnêtes filles, et si pauvres, qu'il leur envoyoit tous les jours les deux tiers de sa portion pour les aider à subsister. Il alloit aussi quelquefois dîner ou souper avec elles; ce qui donnoit souvent occasion aux officiers du logis, et particulièrement au majordome, de le

railler devant son éminence pour la divertir.

Un soir le chambellan, étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son appartement, et se coucha. Le cardinal, ne le voyant point paroître au souper, demanda de ses nouvelles. Monseigneur, lui dit un de ses officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussitôt son éminence voulut savoir quel mal il pouvoit avoir; et, pour en être instruite, elle ordonna à un de ses gentilshommes de l'aller voir sur-le-champ. L'officier s'acquitta de sa commission fort exactement, et vint dire que l'indisposition du malade étoit si légère, qu'il n'avoit besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte; mais le secrétaire Nicolao, toujours prêt à faire quelque pièce au bon chambellan, ayant appris le lendemain matin qu'il se portoit beaucoup mieux, et qu'il dormoit, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministère d'un laquais qu'il gagna, un de nos pages déguisé en femme. Le page, à qui l'on avoit bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit, où il se cacha derrière une tapisserie. Le secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du cardinal, qui lui demanda des nouvelle du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a dit qu'il a passé la nuit assez mal, mais qu'il est mieux présentement. Son éminence, qui aimoit tous ses domestiques comme un père aime ses

enfants, prit, sur ce rapport, la charitable résolution d'aller visiter notre chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son maître lui vouloit faire.

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, et s'assit sur une chaise auprès de son lit; mais à-peine fut-il assis, qu'on vit tout-à-coup sortir de la ruelle le page travesti, lequel, contrefaisant à merveille une femme embarrassée et qui cherchoit à s'enfuir, se sauva en disant : Ah! bon Dieu, je suis perdue! que va penser de moi son éminence? Le cardinal, qui n'avoit point été préparé à cette scène, et qui croyoit son chambellan un saint personnage, parut extrêmement surpris de cette vue; mais quel que fût son étonnement, il n'approchoit point encore de celui du scrupuleux chambellan, qui, comme frappé d'une horrible vision, s'écria que c'étoit assurément le diable qui étoit venu pour le tenter. Cela lui causa une si grande agitation, que, dans le trouble où étoient ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne sortît de son lit tout en chemise devant monseigneur, et ne prît la fuite. Comme tous les domestiques qui étoient présents s'entendoient avec le secrétaire, ils ne purent s'empêcher de rire, ce qui fit juger au cardinal que c'étoit un tour qu'on jouoit au chambellan. Son éminence eut pitié de ce pauvre homme, et se donna la peine elle-

même de le désabuser ; après quoi elle se retira.

Tout cela venoit de se passer lorsque jarrivai. Je revenois de faire une commission dont j'avois été chargé dès le grand matin. Je trouvai le chambellan fort triste ; je le priai de m'apprendre le sujet de sa tristesse. Il me conta l'aventure, en me disant qu'il ne doutoit point que le domine Nicolao n'en fût l'auteur. Je voudrois, mon cher Guzman, ajouta-t-il, je voudrois, pour un de mes yeux, en tirer vengeance, et faire quelque bon tour au secrétaire ; mais j'ai besoin pour cela de tes conseils : un maître espiègle comme toi trouvera bientôt quelque malice qui vaudra bien la sienne. Effectivement, lui répondis-je, si j'étois à votre place, le secrétaire n'iroit point au pape en demander l'absolution ; je lui en ferois bien faire pénitence. Mais songez qu'il est mon supérieur, et qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des officiers qui sont au-dessus de moi. Si l'on m'a pardonné la pièce que j'ai faite au domine Nicolao, c'est qu'on a considéré qu'il est naturel de se venger soi-même, et que d'ailleurs il m'avoit traité trop rudement.

J'eus beau représenter au chambellan irrité que je n'osois épouser sa querelle, de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prières, l'amitié que j'avois pour lui, la haîne que je sentois pour Nicolao, et enfin mon pen-

chant à faire le mal, me déterminèrent à servir son ressentiment. Hé bien, lui dis-je, reposez-vous sur moi; je me charge de vous rendre le petit service que vous attendez de mes talents. De mon côté, j'exige de vous que vous viviez avec le secrétaire comme si vous ne le soupçonniez nullement de l'espièglerie qu'il vous a faite. Le chambellan, tout simple qu'il étoit, joua si bien son rôle, que tous les domestiques y furent trompés. On crut qu'il ne se souvenoit plus d'une scène qui avoit été si désagréable pour lui.

Cependant je me préparois secrettement à lui tenir parole; j'achetai de la poix résine, du mastic et de l'encens. Je réduisis le tout en poudre, et le mis dans un papier que je serrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverois l'occasion. Elle s'offrit peu de temps après telle que je la pouvois désirer. Un jour que la poste partoit pour l'Espagne, et que M. le secrétaire étoit fort occupé, je me rendis le matin à son quartier, et j'entrai dans sa garde-robe où étoit son valet. Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain et un morceau de jambon grillé; il ne faudroit avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner: si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon; autrement, j'en vais chercher un autre. Seigneur Guzman, me répondit aussitôt Jacques, vous avez trouvé

votre homme ; je sais bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin ; vous n'avez qu'à m'attendre ici, je serai à vous dans un moment. A ces mots il disparut, et me laissa maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut-de-chausse de Nicolao, car je savois que ce secrétaire n'en mettoit pas le matin, et n'avoit sur sa chemise qu'une robe-de-chambre légère, pour écrire plus à son aise ; cherchant, dis-je, des yeux son haut-de-chausse, je l'aperçus sur une chaise ; je le pris, je le retournai ; et après en avoir parsemé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de manière qu'il ne sembloit pas qu'on y eût touché. Jacques ne tarda guère à revenir avec du vin ; mais dans le temps que nous nous disposions à déjeûner, son maître l'appela pour l'aider à s'habiller, et le retint dans sa chambre ; de sorte que je fus obligé d'aller vider sa bouteille avec un autre que lui, en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre opérer.

Elle fit son effet au dîner du cardinal, où il y avoit un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la canicule, et il faisoit une chaleur très-favorable à mon dessein. Le domine Nicolao étoit dans la salle avec les autres officiers. Je remarquai bientôt à son action qu'il sentoit dans son haut-de-chausse une démangeaison, où, par respect, il n'osoit porter la main. Il ne savoit

quelle contenance tenir; et, par malheur pour lui, à mesure qu'il s'agitoit, il augmentoit son tourment. La poudre, s'attachant au poil et à la peau, l'incommodoit à un point, qu'il lui sembloit sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout : le cardinal, ayant quelque ordre à lui donner, l'appela, et pendant qu'il lui parloit à l'oreille, son éminence se boucha le nez tout-à-coup en disant : Qu'avez-vous donc sur vous, domine Nicolao ? Vous puez l'encens et la poix résine. Le secrétaire rougit à ces paroles et s'éloigna de monseigneur, qui, s'apercevant que presque tous mes camarades, que le chambellan avoit mis au fait, s'entretenoient tout bas les uns les autres en riant, me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étois assez près de lui et que je gardois mon sérieux : Guzman, me dit-il, quel sujet vos confrères ont-ils donc de rire? C'est, lui répondis-je, que M. le secrétaire s'est avisé aujourd'hui de se purger avec de la térébenthine. Le cardinal, à cette réponse, éclata de rire, et toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par-là qu'on lui avoit fait quelque malice; et, ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissoit à ses dépens, il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaisir de la compagnie. Quand il fut sorti, monseigneur, impatient de savoir quelle pièce avoit été faite au secrétaire,

s'adressa au chambellan, qui ne lui en cacha aucune circonstance. Cette dernière aventure acheva de me faire passer dans le palais pour un homme bien redoutable.

Enfin, après deux mois d'exil on me rappela. Je retournai à la chambre des pages, où l'on me rétablit dans mes premières fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne me fût rien arrivé; ce qui me fait souvenir de la fable de la Honte, de l'Air et de l'Eau, qui voyageoient de compagnie. En se séparant, ils se demandèrent où ils pourroient se revoir. L'Air dit : On me trouve toujours sur le sommet des montagnes. Moi, dit l'Eau, on me rencontre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! pour moi, dit à son tour la Honte, quand une fois on m'a perdue, on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étois plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentois honteux que d'être pris sur le fait. Enfin j'étois si enclin à la friponnerie, que je me serois, je crois, laissé tomber du haut du château Saint-Ange, si j'eusse vu en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon cardinal aimoit les confitures, et particulièrement celles qui venoient des Canaries dans des barils, il en faisoit acheter assez souvent; et lorsque les barils étoient vides, ils appartenoient au premier domestique qui s'en saisissoit.

J'en avois un qui m'étoit venu de cette manière, et dans lequel je serrois des mouchoirs, des cartes, des dés et autres effets d'un pauvre page. On avertit un jour monseigneur qu'il étoit fraîchement arrivé à un marchand douze petits barils de ces sortes de confitures. Son éminence chargea son majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre, et je dis aussitôt en moi-même : Il y aura bien du malheur si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à bout, et je m'arrêtai à celui-ci. Je vidai promptement le baril où étoient mes guenilles, puis l'ayant rempli de terre et de paille, j'y mis les fonds ainsi que les cerceaux, et le refermai si proprement, que l'on eût dit qu'il étoit tout neuf; après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devoit apporter. Je ne tardai guère à les voir arriver avec le majordome qui les conduisoit, et qui nous commanda de les porter dans le cabinet où son éminence avoit coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril ; j'affectai d'être le dernier à prendre le mien, pour marcher après tous les autres : j'avois mes raisons pour cela. Il falloit passer devant ma chambre ; de sorte que, ne me voyant suivi de personne, j'entrai dedans, et, changeant de baril en

un clin d'œil, je portai celui où il n'y avoit que de la terre et de la paille, et le mis effrontément avec les autres en présence de monseigneur, que le plaisir de les voir avoit attiré là. Quand ce prélat les eut regardés, il m'envisagea d'un air railleur, et me dit : Hé bien, Guzman, que penses-tu de ces barils ? On ne peut y fourrer les bras, et les coins me paroissent ici des instruments fort inutiles. Au défaut de coins, lui répondis-je froidement, on peut employer les ongles, et la main fait quelquefois l'office du bras. Oh ! je te défie, répliqua son éminence, de défaire ces barils; cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui répartis-je; mais de grace, monseigneur, ne me défiez de rien, car le diable pourroit me suggérer l'envie de vous détromper. Ah ! volontiers, mon enfant, s'écria le cardinal, je te permets de voler, si tu le peux, de ces confitures, et je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es assez subtil pour y réussir, non-seulement je te laisserai les fruits que tu m'auras dérobés, mais je t'en promets encore autant, à condition que de ton côté tu te soumettras à quelque châtiment, si ton génie est obligé de céder à la difficulté de l'entreprise.

Cela est juste, lui dis-je, monseigneur, et je tôpe à l'alternative. Oui, si je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures, car je ne demande

pas huit jours pour si peu de chose, je veux bien souffrir la peine qu'il plaira au domine Nicolao d'ordonner : vous jugez bien qu'après l'affaire des cousins et celle de la térébenthine, je ne puis avoir en lui un juge trop doux. Le cardinal sourit à ces derniers mots, et enfin il fut arrêté que le jour suivant je serois puni ou récompensé.

Quelles précautions son éminence ne prit-elle pas pour mettre ses barils à couvert de mes griffes! Outre qu'elle avoit la clef du cabinet où ils étoient, il fit faire la garde à la porte par ceux de ses domestiques qui avoient le plus de part à sa confiance. Le lendemain, à son dîner, ce bon prélat attacha sa vue sur moi, et, me trouvant un peu rêveur, il me dit avec un souris : Guzman, je devine bien le sujet de ta rêverie; tu songes tristement que tu recevras bientôt cent coups de fouet du bras vigoureux du seigneur Nicolao. C'est à quoi je ne pense nullement, lui répondis-je; les confitures sont déjà entre mes mains.

Monseigneur, persuadé que personne n'étoit entré dans le cabinet ni ne pouvoit avoir touché aux barils, admiroit mon effronterie. Il me railla sur les étrivières qui m'étoient, disoit-il, si justement dues. Je le laissai s'égayer tant qu'il voulut; et quand je vis qu'on se disposoit à servir les fruits, je me dérobai subtilement de la salle pour me rendre à ma chambre, où, étant arrivé, je tirai

de mon baril des confitures dont je remplis un bassin que j'avois pris au buffet dans cette intention, et que je me hâtai de porter sur la table devant son éminence. Elle fut étrangement surprise de voir ces confitures; à-peine pouvoit-elle croire ses yeux. Tenez, dit-elle au chambellan en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barils et les examinez bien; il faut qu'il y en ait quelqu'un de défait. Le chambellan, qui les avoit rangés lui-même, les ayant trouvés bien fermés, revint et assura qu'ils étoient tous en bon état.

Ah! voici l'enclouure, dit alors le cardinal; mon pauvre Guzman, j'ai découvert ta finesse: tu auras sans doute été acheter ces fruits confits chez le même marchand qui m'a vendu mes barils, et tu prétends me faire accroire que tu me les as volés. Oh! non pas, s'il vous plaît, monsieur Guzman; il faut que vous ayez l'adresse d'ouvrir ou d'escamoter quelqu'un de mes barils, et d'en ôter des confitures: voilà notre gageure, qu'il vous en souvienne: vous serez châtié. Allons, domine Nicolao, poursuivit-il, saisissez-vous de ce téméraire, et le punissez comme vous le jugerez à-propos. Doucement, monseigneur, repris-je à ces dernières paroles; je conviens que je suis digne de punition si les confitures que je viens de servir sur votre table ne font pas partie de celles que votre éminence fit acheter hier; mais convenez

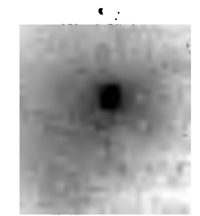
aussi que j'ai gagné si je vous prouve le contraire, en vous faisant voir que j'ai dans ma chambre, actuellement, un des douze barils qui ont été apportés dans ce palais.

Prenez garde à ce que vous avancez, page, interrompit le chambellan : il y a douze barils dans le cabinet de monseigneur; je viens de les compter et recompter. Cela se peut, dis-je au chambellan; mais vous savez que le loup mange les brebis comptées. Le prélat, impatient d'apprendre la vérité du fait, acheva promptement de dîner pour aller au cabinet, où il se rendit avec tous ses convives de ce jour-là, lesquels, à mon air assuré, jugeoient que la chose pourroit bien ne pas tourner à ma confusion.

Son éminence elle-même compta les barils, et trouvant qu'il y en avoit douze : Guzman, me dit-elle, tu vois qu'il n'en manque pas un, et qu'ils sont tous tels que je les ai fait acheter. Monseigneur, lui répondis-je, il y en a là douze assurément, mais ils ne sont pas tous pleins de confitures. Le cardinal, perdant patience, vouloit les faire ouvrir. Non, non, m'écriai-je, il faut que je vous épargne cette peine. En disant ces mots, je montrai le baril que j'avois rempli de terre et de paille; et pendant qu'on le défonçoit, je courus dans ma chambre, d'où je revins avec l'autre, qui

étoit à demi-plein de confitures, et je racontai de quelle façon je l'avois escamoté.

Toutes les personnes qui étoient présentes louèrent fort ma subtilité, et rirent bien de l'aventure. Monseigneur, comme sa parole l'y obligeoit, me fit donner un second baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faisois n'étoit que pour divertir mon maître. Dans le fond, son éminence, peu contente de mes tours de main et du mauvais exemple que je donnois à toute sa maison, m'auroit indubitablement chassé, si elle n'eût pas considéré que c'étoit m'exposer à faire quelque coup qui me perdroit entièrement. Ainsi ce charitable prélat, ayant pitié de moi, me gardoit chez lui, malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occasions de commettre des actions plus criminelles.



CHAPITRE VIII.

Guzman continue de faire des tours de main chez le cardinal, qui lui donne enfin son congé.

On peut dire que ce cardinal étoit le meilleur de tous les maîtres passés, présents et à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien! Comme les menaces et les châtiments auroient pu m'épouvanter et m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en usage pour me corriger, outre que la douceur de son caractère ne lui permettoit pas de les employer. C'étoit par des remontrances sans aigreur et par des bienfaits même qu'il tâchoit de m'inspirer un peu de goût pour la vertu. Si je faisois une action louable, ce qui m'arrivoit très-rarement, il ne manquoit jamais de m'en bien récompenser. Quand il étoit à table, et qu'il s'imaginoit que j'avois envie de quelque morceau friand, il étoit assez bon pour vouloir m'en faire part; mais il accompagnoit ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour, entr'autres, en me donnant lui-

même un morceau de tourte : Guzman, me dit-il, reçois ceci de ma main comme un tribut que je te paye pour entretenir entre nous la paix. L'exemple du domine Nicolao me fait trembler pour mes confitures.

C'est de cette manière qu'il se familiarisoit avec ses domestiques, qui, charmés d'avoir un pareil seigneur à servir, se seroient tous volontiers sacrifiés pour lui. Si les maîtres qui traitent rudement leurs valets en sont rarement aimés, en récompense les valets chérissent toujours les maîtres qui les aiment. Peu de temps après l'aventure des barils, on envoya de Gênes à son éminence une grande caisse de confitures bien dorées et artistement arrangées dans leurs boîtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir, qu'elles lui venoient d'une parente qui lui étoit très-chère, et qui avoit coutume de lui faire chaque année un semblable présent. Les confitures étoient donc parfaitement belles; mais ayant été mises dans des boîtes peu sèches, elles avoient pris en chemin un peu d'humidité; de sorte qu'elles avoient besoin d'être exposées au soleil.

Le cardinal parut en peine de savoir dans quel endroit on pourroit les placer, pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque domestique dit là-dessus sa pensée, et il n'y en eut pas un assez hardi pour vouloir s'en charger et en

répondre. Hé bien, dit son éminence en me voyant arriver, car j'étois hors du palais pendant cette consultation, voici Guzman qui va nous tirer d'embarras : Mon ami, continua-t-il, nous ne savons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher; je crains terriblement les rats. Monseigneur, lui répondis-je, il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades et à moi. Il est vrai, reprit le prélat en souriant, que c'est un moyen sûr de les préserver des rats; mais j'en voudrois trouver un autre, et je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au soleil tous les jours, et tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont. Il faut que tu veilles sans cesse à leur conservation, et que tu me les remettes telles que je te les confie, sous peine de perdre mes bonnes graces.

Ah! monseigneur, m'écriai-je à ces paroles, vous ne songez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guzman : je vous répondrai bien des rats et de mes camarades les plus fins; mais je ne puis en conscience vous répondre de moi. Hélas! je suis un malheureux fils d'Ève; et si je me vois dans un paradis de confitures, quelque maudit serpent de conserve de Gênes pourra me tenter. Encore passe si votre éminence me disoit :

Guzman, je veux bien que tu manges de mes confitures, pourvu qu'il ne paroisse nullement qu'on y ait touché. A cette condition je les prendrois sous ma garde, et nous serions satisfaits l'un et l'autre. J'y consens, répondit le cardinal; si tu es assez adroit pour cela, je te le pardonne; mais je t'assure que tu seras châtié si l'on s'en aperçoit.

J'acceptai donc la commission à ce prix-là. J'ouvris et j'étalai les boîtes l'une après l'autre dans la galerie qui étoit exposée au soleil, et la beauté de ces confitures fit toute l'impression qu'elle devoit faire sur un friand comme moi. Quelque envie pourtant que j'eusse d'en goûter, j'attendis qu'elles fussent un peu plus sèches; ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, et voici comment s'y prit monsieur l'entrepreneur. Je recouvris d'abord les boîtes que je renversai doucement; puis ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits clous qui tenoient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boîtes seulement; ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avois faits, et remis les boîtes dans leur premier état. Un soir, tandis que le prélat faisoit collation, car c'étoit un jour de jeûne, je lui dis que je croyois les confitures assez sèches pour être enfermées. Il ne faut pas demander, me répartit-il avec

un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du-moins, monseigneur, lui répartis-je, il n'y paroît pas. C'est ce que nous allons voir, répliqua-t-il. Que l'on m'en apporte tout-à-l'heure quelques boîtes. Je menai aussitôt trois de mes camarades dans ma chambre, où elles étoient; je leur en donnai à chacun une à porter, et je me chargeai de la quatrième. Ces quatre boîtes étoient justement celles qui m'avoient passé par les mains. Je les présentai à son éminence, en lui demandant s'il lui sembloit que je les eusse bien conservées. Il les examina fort attentivement, et n'y remarquant rien qui me trahît : Je serai content de tes soins et de ta vigilance, me dit-il, si toutes les autres ont été respectées comme celles-ci. Je suis curieux de savoir cela. On satisfit sa curiosité; il considéra les boîtes auxquelles je n'avois pas touché; et, après un long examen, il avoua que si je lui avois volé des confitures, il n'y paroissoit point du tout. Là-dessus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confits que j'avois dérobés, et revins les montrer au prélat, en l'assurant que je n'avois pas goûté de ses confitures, quelque envie que j'eusse eu d'en manger; ce qu'il étoit aisé de vérifier. Nouvelle surprise de la part du cardinal et de tous ses domestiques, qui, ne me regardant plus que comme un faiseur de

tours de passe-passe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faisoit étudier quatre heures par jour; on nous enseignoit la langue latine et même la grecque, et nous employions le reste du temps que nous avions à nous à lire des livres d'amusement, et à prendre des leçons de musique et de danse : mais mon divertissement favori étoit le jeu. Quand il nous arrivoit de sortir, ce n'étoit que pour courir chez un marchand de beignets que nous volions comme à l'envi, ou chez un pâtissier qui avoit l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions aussi quelquefois aux dames du voisinage des petits concerts accompagnés de rafraîchissements; mais nous servions un maître dont le caractère nous obligeoit à bien prendre notre temps pour faire ces galanteries. S'il en eût eu le moindre vent, il auroit pu faire maison nette.

Je passois ainsi ma jeunesse chez le cardinal, où l'on peut dire que je jouissois d'un sort très-agréable. Cependant, bien loin d'en être satisfait, je m'imaginois être dans un dur esclavage; j'étois même assez misérable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avois menée parmi les gueux. J'avois encore un autre sujet de m'ennuyer d'être page; je me voyois venir de la barbe au menton, et je mourois d'envie de porter l'épée. Il est temps, disois-je, que je songe à faire fortune;

mais au-lieu de penser que je ne pouvois être dans une meilleure maison pour cela, et de tenir une conduite convenable à ce dessein, je m'attachai au jeu si fortement, que j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joueurs à mon gré, j'en allois chercher en ville, et je ne revenois point de toute la journée. Enfin, je poussai la fureur du jeu si loin, que monseigneur, ne me voyant presque plus, voulut absolument savoir pourquoi j'étois toujours dehors, et l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaisir. Il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaise habitude : remontrances, promesses, prières même, il mit tout en œuvre pour cet effet; mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenoit de moi avec ses principaux officiers, il leur dit : Puisque tous les moyens dont je me suis servi jusqu'ici pour le faire rentrer dans son devoir n'ont pas réussi, j'en veux essayer un nouveau qui me vient dans l'esprit; il faut, à la première faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à sa misère : on lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, et l'on aura soin de lui dire que je serai toujours

prêt à le reprendre à mon service, quand il aura changé de vie. O prélat dont la vertu singulière est digne d'être éternellement louée !

Je ne tardai guère à fournir à son éminence l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avoit imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai si fort au jeu, que je perdis le reste de mes nippes, et jusqu'à mon manteau de livrée; de sorte que je n'avois plus sur le corps que mon haut-de-chausse de page avec un pourpoint qu'on avoit refusé de me jouer. Je me retirai au palais dans cet état, et je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur, voyant une conduite si déréglée, exécuta sa résolution. Il ordonna au majordome de me faire faire un habit neuf, et de me mettre ensuite à la porte. Le majordome obéit, et me dit, en me donnant mon congé, que son éminence m'aimoit toujours malgré mes défauts; qu'elle avoit commandé qu'on me nourrît au palais comme à l'ordinaire, et qu'enfin elle me recevroit encore parmi ses domestiques, quand elle seroit persuadée que je me repentois véritablement de ma vie passée. Au-lieu de me louer des bontés de ce saint cardinal, je fus assez glorieux, ou, pour mieux dire, assez sot pour les mépriser, et je sortis de chez lui en grondant comme si j'eusse eu un grand sujet de me plaindre, et en protestant que je n'y remettrois jamais le pied. Il sembloit, en

vérité, qu'il eût tort d'en user ainsi avec moi, et je croyois me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE IX.

*Il entre au service de l'ambassadeur d'Espagne *. Caractère de ce ministre. Nouvelles espiègleries de Guzman.*

MON impertinente fierté m'empêcha long-temps de sentir la sottise que j'avois faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome et à manger chez les personnes de ma connoissance; mais on se lassa bientôt de me recevoir gracieusement; on me fit maigre chère, et enfin si mauvais visage, que je n'osai plus aller dîner dans aucun endroit; ce qui justifie bien le proverbe espagnol qui dit : *Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton oncle ou ton cousin, qu'un mois chez ton frère, qu'un an chez ton ami; mais demeure si tu veux toute la vie dans la maison de ton père.*

Quoique je m'aperçusse que c'étoit un vilain

* L'original dit de l'ambassadeur de France; mais j'ai suivi M. Bremont. J'ai cru, comme lui, qu'il valoit mieux mettre Guzman chez l'ambassadeur de son pays.

métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des pages du cardinal; mais la faute alors étoit irréparable, puisque dans ce temps-là son éminence tomba malade et mourut. Elle laissa, par un bon testament, à tous ses domestiques, de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours; ce qui me mit au désespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé, par ma déplorable conduite, de la part que j'aurois eue à sa succession. Je ne me voyois plus qu'une ressource, qui étoit d'offrir mes services à l'ambassadeur d'Espagne. Ce seigneur avoit été un des meilleurs amis de feu mon maître, et me connoissoit fort; il m'avoit même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre : si bien que je ne lui eus pas plus tôt dit que je souhaitois de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avoit souvent pris plaisir à mes réparties et aux contes qu'il m'avoit entendu faire en présence du cardinal; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son bouffon et son Mercure. Il me destina dans son ame à ce dernier emploi, ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractère de ce ministre.

On l'avoit choisi pour l'ambassade de Rome dans une conjoncture délicate, et dans laquelle on avoit

besoin d'un esprit insinuant et plein d'adresse; aussi répondit-il parfaitement bien à la confiance que le roi son maître avoit en lui. Mais il avoit un foible assez ordinaire aux grands hommes; il aimoit un peu trop les femmes; sans cela il se seroit fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre ambassadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ses intrigues amoureuses, il commença par me déclarer ses honnêtes intentions; ensuite, pour voir comment je m'y prendrois, il me fit faire quelques messages galants, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une manière dont il fut très-satisfait. Cet essai fut suivi de deux ou trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, et le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié, que je devins son page favori. Dès ce moment on ne jura plus dans l'hôtel de son excellence que par le seigneur Guzman. Je me mis à tailler et à rogner à ma fantaisie, et tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques, et principalement des plus anciens, dont les uns m'appeloient le bouffon du maître, et les autres son agent d'amour. Néanmoins, comme les bonnes graces de l'ambassadeur ne me rendoient pas plus insolent, et que, bien loin de les desservir auprès de son excellence,

je ne cherchois qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnoient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'ambassadeur la réputation que je m'étois acquise dans le palais du cardinal par mes espiègleries ; et, ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occasions de faire des pièces que chez mon nouveau maître, je ne m'y épargnai point. Il venoit là des parasites à l'heure du dîner. Nous savions bien, mes camarades et moi, les distinguer des honnêtes gens que son excellence étoit ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à servir ceux-ci; mais pour les écornifleurs, dont la plupart étoient des aventuriers, nous leur en donnions de toutes les façons; et cela divertissoit infiniment l'ambassadeur. Nous laissions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas; il avoit beau nous faire des signes, nous feignions de ne les pas entendre : nous versions à l'autre de petits coups, encore étoit-ce dans des verres faits de façon que la moitié de la liqueur qu'il y avoit dedans y restoit; ce qui ne faisoit qu'irriter sa soif : nous faisions boire chaud à un autre, ou bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivoit qu'on servît à quelqu'un de ces messieurs un bon morceau, nous lui changions si promptement d'assiette, que nous ne lui donnions pas le temps de le manger. En un

mot, nous tâchions de les écarter de la table de son excellence, et nous étions quelquefois assez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces aventuriers que le fumet de notre cuisine attiroit au logis, il en venoit un que les bords de la Tamise avoient vu naître, et qui surpassoit tous les autres en effronterie. Il se disoit parent de l'ambassadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les manières d'un homme de qualité. Il s'étoit produit lui-même par sa hardiesse; et, malgré l'accueil glacé que son excellence lui faisoit, il ne laissoit pas de venir assidûment manger chez elle. Le fatigant mortel! il n'y avoit que pour lui à parler, et tous les jours il ne faisoit que vanter sa nation : tantôt il louoit la politesse des Anglois, leur bonne-foi dans leur commerce, et leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient aux étrangers; tantôt il s'étendoit sur leur sobriété et sur leur délicatesse en fait de religion; une autre fois il les appeloit les premiers peuples de la terre pour avoir de la constance et pour être fidèles, particulièrement à leurs rois. Les dames angloises n'étoient pas oubliées dans ses éloges : il disoit que toutes les femmes pouvoient passer pour des Lucrèces, et toutes les filles pour des vestales. Je ne finirois point si je voulois répéter toutes les louanges qu'il prodiguoit aux personnes de son pays. Enfin il fatiguoit toute la compagnie

de ses sots discours, et principalement mon maître, qui, n'y pouvant plus tenir, me dit un soir en langue castillane, que l'Anglois n'entendoit pas : *Ah ! que ce fou m'ennuie !*

Ces paroles de l'ambassadeur ne frappèrent pas en vain les oreilles d'un page qui n'étoit ni sot ni sourd. Je me tins pour dit qu'il falloit absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le servir à table. Dès qu'il demandoit à boire, ce qui lui arrivoit presque à chaque moment, je lui versois dans un grand verre et jusqu'aux bords d'un vin qui avoit de la force, et qui ne tarda guerre à l'étourdir. Si tôt que je m'en aperçus à ses discours, je liai avec un cordon de soie une de ses jambes à la chaise sur laquelle il étoit assis, sans qu'aucun des convives prît garde à mon action. A la fin du souper, l'ambassadeur se leva, et toute la compagnie suivit son exemple ; mais quand mon Anglois voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez et les mâchoires. Je défis subtilement le cordon en faisant semblant de l'aider à se relever. Néanmoins, malgré tout le vin qu'il avoit bu, il remarqua que tout le monde rioit à ses dépens ; et, se doutant bien de la cause de sa chute, il sortit fort en colère et ne revint plus au logis ; ce qui fit un extrême plaisir à son excellence.

Nous étant ainsi défaits de cet écornifleur, nous entreprîmes, mes camarades et moi, de chasser aussi tous les autres ; mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnèrent bien de la peine ; entre autres un certain spadassin espagnol qui se disoit gentilhomme de Cordoue. Il vint un jour saluer son excellence, dans le temps qu'elle alloit se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il étoit dans le besoin, et que la nécessité l'obligeoit à lui découvrir sa situation. Mon maître, comprenant fort bien ce que cela signifioit, tira de sa poche une bourse où il y avoit quelques pistoles, et qu'il lui donna sans l'ouvrir ; après quoi il lui fit une inclination de tête, et lui tourna le dos ; mais le Cordouan, bien loin de se retirer, le suivit pas à pas, en lui parlant des occasions périlleuses où il s'étoit trouvé, et fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends, dit-il à son excellence ; quand je ne serois pas un bon gentilhomme, il suffit d'être soldat pour mériter l'honneur de manger avec des princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un seigneur de votre caractère doit être ouverte aux officiers dont les services n'ont point encore été récompensés.

En achevant ces paroles, il se jeta sur un plat avec avidité ; il mangea comme un affamé qu'il étoit ; ensuite me regardant, car c'étoit moi qui

devois le servir, il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon gentilhomme, au-lieu d'obéir à ses signes, je feignis de ne m'en apercevoir nullement; et pendant ce temps-là il ne buvoit point. S'il crut d'abord que je n'en usois de la sorte avec lui que par négligence ou par bêtise, il ne fut pas long-temps dans cette erreur; et voyant bien qu'il y avoit de la malice dans mon fait : Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laisser mourir de soif? Là-dessus mon maître, qui n'avoit pas peu d'envie de rire de la scène que je lui donnois, me fit signe de la tête de servir cet aventurier; ce que je fis, Dieu sait de quelle façon. Je lui présentai un verre des plus petits, et je fus même assez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le temps que je venois de lui donner à boire, et que je reportois la soucoupe sur le buffet, il entra dans la salle deux autres parasites que je connoissois pour les avoir vus à la table de l'ambassadeur. Dès qu'ils remarquèrent que les places étoient prises, ils s'attachèrent à considérer les convives, et particulièrement notre prétendu noble de Cordoue; et il me parut, à l'air dont ils le regardèrent, qu'ils avoient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curiosité, je m'approchai de ces nouveaux personnages, et je leur demandai si ce gentilhomme, qu'ils sembloient

examiner avec attention, étoit de leur connoissance. Bon, me répondit l'un des deux, vous nous faites rire avec votre gentilhomme. Apprenez que ce galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, et que vous croyez d'un sang noble, est fils d'un père qui m'a souvent fait des bottines, et qui tient boutique auprès de l'église cathédrale de Cordoue. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à son tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En parlant de cette manière, ces fanfarons retroussèrent fièrement leurs moustaches, relevèrent des plumes de coq qu'ils avoient sur leurs chapeaux, et gagnèrent la cour, où ils s'arrêtèrent pour se consulter sur le parti qu'ils prendroient. Je les y laissai quelque temps; puis courant les rejoindre : Messieurs, leur dis-je, ce gentilhomme que vous méprisez tant assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oser vous présenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir, s'écrièrent-ils tous deux ensemble! nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un et l'autre contre l'officier de Cordoue, je revins à celui-ci : Monsieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton si bas que tout le monde m'entendit, il y a dans la cour deux gentilshommes qui seroient bien aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent

patience, me répondit-il; je ne quitterai point son excellence pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent, repris-je, que vous vous donnez faussement pour un cavalier de noble race, et que vous n'êtes que le fils d'un cordonnier. Vive Dieu, s'écria-t-il d'un air furieux! se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre pour oser tenir de semblables discours d'un homme tel que moi! Où sont ces faquins, poursuivit-il en se levant? où sont-ils? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez, lui dis-je, qu'à me suivre, je vais vous mettre aux mains avec eux. A ces mots, je le pris par le bras et l'emmenai hors de la salle, quoiqu'il n'eût aucune envie d'en sortir.

Aussitôt l'ambassadeur et sa compagnie coururent aux fenêtres qui ouvroient sur la cour, pour voir de quelle façon se termineroit la querelle que je venois de faire naître entre ces trois faux braves. Messieurs, dis-je aux deux qui se promenoient dans la cour, voici ce gentilhomme dont le père, si l'on veut vous en croire, est un cordonnier cordouan. Qu'il rende grace, s'écrièrent-ils, au respect que nous devons à cet hôtel, que nous regardons comme la maison du roi d'Espagne. Voyant que l'officier de Cordoue étoit si effrayé qu'il n'avoit pas même la force de leur répondre, je portai pour lui la parole : Messieurs, leur dis-je, il va sortir tout-à-l'heure si vous le souhaitez, et

vous viderez votre différend dans la rue. Non, non, me répartirent-ils en se retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla le courage de mon gentilhomme, qui les traita de poltrons. Il sortit un moment après eux, mais il prit un chemin opposé au leur.

Une si ridicule aventure divertit infiniment l'ambassadeur et ses convives, qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois aventuriers. Après le dîner, chacun prit son parti et se retira, pendant que son excellence entra dans son cabinet pour y faire la sieste.

CHAPITRE X.

De la pièce que fit Guzman à un capitaine et à un avocat qui vinrent un jour dîner chez l'ambassadeur, sans y avoir été invités.

RIEN ne faisoit plus de plaisir à mon maître que de voir d'honnêtes gens à sa table; il y souffroit même volontiers des parasites, pourvu qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimoit pas que ces derniers vinssent manger chez lui lorsqu'il régaloit des personnes de considération.

Cela étant, tu t'imagines bien qu'un jour, qu'il donnoit à dîner à l'ambassadeur de France et à plusieurs autres seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux écumeurs de table : c'étoit un capitaine et un avocat, qui ne manquoient pas de mérite chacun dans sa profession; mais ils ne savoient parler que de leur métier, ce qui les rendoit l'un et l'autre fort ennuyeux.

Notre ambassadeur n'étoit pas capable de leur faire un mauvais compliment. Il se contenta de prendre un air chagrin; ce qui me fit connoître qu'il ne voyoit qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'aperçurent de la mauvaise humeur de son excellence, du-moins ils n'en témoignèrent rien. Il est vrai qu'ils avoient trop bonne opinion d'eux-mêmes pour s'en croire la cause; aussi, bien loin de s'en aller après avoir salué l'ambassadeur, ils demeurèrent et se mêlèrent parmi les autres. Mon maître, dans l'ame de qui je lisois, me regarda, et je n'eus pas besoin d'un second coup-d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeoit de moi que je divertisse la compagnie aux dépens du capitaine et de l'avocat. J'en formai dans le moment la résolution, et le moyen en fut bientôt imaginé.

Il faut observer que l'avocat, homme grave et froid, avoit une moustache dont il paroissoit idolâtre. Il n'osoit rire, de peur de lui faire perdre

l'équilibre, et il la regardoit souvent dans un petit miroir qu'il tiroit de sa poche avec son mouchoir, dont il faisoit semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on fût au fruit, parce que c'est alors que la joie règne dans le repas : comme en effet, toute la compagnie se mit en train, et la conversation devint si enjouée, que je ne pouvois avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avois projeté. Je m'approchai du capitaine, et lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, et il m'obligea de baisser la tête pour l'entendre. Je lui répliquai, il me repartit, et toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en étoit temps, j'élevai la voix en disant d'un air sérieux, et comme si c'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre valet, seigneur capitaine ; je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Guzman, s'écria mon maître ? Ma foi, monseigneur, lui répondis-je, c'est à M. le capitaine à vous le dire ; cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer sur la barbe de M. l'avocat, et il me presse de divertir la compagnie, en adoptant les traits railleurs qui lui sont échappés. Mais encore, dit l'ambassadeur de

France, apprends-nous quelles sont ces plaisanteries. Puisque vous me le commandez, mon maître et vous, repris-je, il faut que j'obéisse à vos excellences. M. le capitaine en veut à la moustache de M. l'avocat, lequel, dit-il, a grand soin de la teindre tous les matins, afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle commence à blanchir, et ne dort jamais que sur le dos, de peur de lui faire prendre un mauvais pli. En un mot, il y a un quart-d'heure qu'il fait des railleries assez piquantes de M. le docteur en droit, et qu'il me presse de vous en divertir, en vous les disant comme si elles venoient de mon cru. Mais ce n'est point à un garçon de ma sorte à se jouer à un personnage tel que M. l'avocat.

Le capitaine se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes, au-lieu de me démentir pour se justifier, et toute la compagnie suivit son exemple, sans savoir si je mentois ou si je disois la vérité. Le docteur en droit demeura quelques moments incertain de la manière dont il devoit prendre la chose; mais il ne put tenir contre les ris immodérés du capitaine; et l'apostrophant d'un ton qui marquoit sa colère : Fanfaron, lui dit-il, vous avez bonne grace vraîment de vous moquer de mon âge, vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siège de Tunis. Apprenez, monsieur le mauvais plaisant, que je ne fais point de

comparaison avec un homme de votre robe. Tout beau, monsieur l'avocat, interrompit le capitaine en prenant son sérieux, vous oubliez devant quels seigneurs nous sommes ici. Si je n'étois pas plus raisonnable que vous... Comment plus raisonnable, interrompit à son tour le docteur en se levant de table d'un air furieux, c'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le capitaine, qui commençoit à perdre patience, n'auroit pas manqué de répliquer à l'avocat, en lui jetant peut-être une assiette au visage, si les deux excellences ne les eussent empêchés d'en venir aux voies de fait. On apaisa donc peu-à-peu ces deux ennemis, et depuis ce temps-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre hôtel ces deux parasites; ce qui fut très-agréable à mon maître.

CHAPITRE XI.

L'ambassadeur devient amoureux d'une dame romaine. Guzman entreprend de servir son amour. Succès de cette galante entreprise.

Je t'ai déjà dit que le seul défaut de l'ambassadeur étoit d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire libertin. Il avoit vu, je ne sais dans quelle occasion, la femme d'un chevalier romain, et il en étoit devenu passionnément amoureux. Il avoit déjà mis à ses trousses une vieille des plus stylées à séduire les jeunes dames; mais cette agente, tout habile qu'elle étoit, n'avoit encore fait que des démarches inutiles. Il en étoit au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, et me dit qu'il s'étonnoit de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette dame, à la fleur de son âge, se voyoit pour mari un vieillard désagréable et plein d'infirmités.

Le but de cette confidence étoit de m'engager à me mêler de cette intrigue; ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon maître me donna, et je lui fis

concevoir les plus flatteuses espérances. En m'apprenant que j'étois en liaison particulière avec la suivante de la dame. Il m'embrassa de joie quand je lui eus dit cette circonstance, et il demeura persuadé que, nous ayant dans ses intérêts la soubrette et moi, il obtiendroit bientôt, par notre secours, l'accomplissement de ses desirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoleta, c'étoit le nom de la suivante, je la disposai à rendre service à mon patron. Effectivement, elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'esprit de sa maîtresse, saisissant toutes les occasions de le louer, et de parler au désavantage du mari. Néanmoins, après avoir perdu plusieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler, elle commençoit à désespérer de la vaincre, lorsqu'un matin cette dame, prenant tout-à-coup un visage riant, lui dit : Ma chère Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon ame ; c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévouée que tu l'es à tous mes sentiments. Apprends que l'ambassadeur d'Espagne me paroît l'homme du monde le plus digne d'être aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-temps le maltraiter. Mais tu me connois ; tu sais que je suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui ; et si tu m'en trouves

un qui me satisfasse, je ne ferai plus difficulté de me rendre à la passion de cet aimable seigneur. Je te permets de ne rien céler à Guzman, et même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison, et je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta, transportée de joie de voir sa maîtresse dans la disposition où elle paroissoit être, embrassa ses genoux, lui baisa les mains, et fit devant elle mille folies qui marquoient son ravissement. Ensuite, pour mieux l'affermir dans sa résolution, elle se mit à lui vanter les bonnes qualités de l'ambassadeur, et elle finit en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette intrigue, qu'aucune personne dans Rome n'en auroit le moindre soupçon. Sur cette assurance, Fabia dit à sa suivante qu'elle s'abandonnoit entièrement à son zèle et à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver, et, comme une fille que l'excès de sa joie rendoit presque folle, elle me jeta les bras au cou en s'écriant : Mon ami, mon cher ami, paye-moi l'agréable nouvelle que j'ai à t'annoncer : ma maîtresse ne résiste plus; elle veut rendre ton maître le plus heureux de tous les hommes. Je fus si charmé d'entendre ces paroles, auxquelles je ne m'attendois nullement, que, ne me possédant plus à mon tour, je pris Nicoleta par la main, et la

menai comme en triomphe après une victoire dans le cabinet de mon maître, où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne, et en fit présent à la soubrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainsi que cela se pratique en pareil cas.

Cette officieuse agente s'étant ensuite retirée, non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il falloit que je me trouvasse cette nuit, et de l'heure à laquelle je m'y devois rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia, me laissa seul avec l'ambassadeur. Nous passâmes l'après-dînée, lui à me conter où il avoit vu cette dame, et moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connoissance. Dès que la nuit fut venue, je courus à l'endroit où l'on m'avoit donné rendez-vous, et j'y attendis l'heure marquée; mais cette soubrette ne parut que pour me dire que sa maîtresse ne pouvoit me parler cette nuit; et il en fut ainsi des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas, le patron et moi, un fort bon augure de cela; néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance, et une nuit enfin il arriva que la confidente me dit, par une petite fenêtre basse, que dans quelques moments elle m'introduiroit dans la maison.

Il faut observer que j'étois dans une ruelle

toute remplie de boue, et où j'aurois inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tomboit, et qui perça bientôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurois pas eue, si je n'eusse été là que pour mon compte; mais j'avois pour mon maître un zèle à l'épreuve de tout. J'étois donc mouillé comme un canard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoleta; je la joignis promptement, et elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avoit été ouverte. Guzman, me dit la suivante, je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien-aimée me valut un fagot pour me sécher. Je ne sentis plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la dame dont l'ambassadeur étoit épris, et je goûtois par avance la joie que j'aurois à rapporter à ce seigneur ce qui se seroit passé entre elle et moi. Fabia vint en effet, peu de temps après, avec sa soubrette, à qui elle dit : Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le seigneur Guzman, remontez dans la chambre de mon mari; observez-le bien; et si par hazard il s'avise de me demander, revenez vîte m'en donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avoit jugé à-propos de me recevoir sans lumière, de sorte que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettoit pas seulement de nous

discerner. Cette dame, baissant la voix, commença par s'informer de l'état de ma santé, comme si elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté je fis la même chose; mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon maître, que je lui peignis brûlant d'amour pour elle. Cependant, quoique mon discours fût très-pathétique, elle y fit, à ce qu'il me sembla, fort peu d'attention, puisque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guzman, me dit-elle, pardonnez, je vous prie, si je ne vous écoute pas de la manière que vous le souhaiteriez; mais je tremble; et, dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon époux a ici des espions qui nous écoutent. Marchez tout droit devant vous, poursuivit-elle en parlant encore plus bas; vous allez entrer dans une salle où je vous conjure de m'attendre : je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer; je ne tarderai pas à venir vous rejoindre. Ne faites point de bruit.

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard; mais, au-lieu de trouver une salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale et si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boue, d'où, voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre

devant moi, que je demeurai près d'un quart-d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétendue salle dont on m'avoit parlé, et je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous ma main; autre erreur: me voilà, s'il vous plaît, dans une arrière-cour fort étroite, et qui n'avoit pas deux toises de longueur. Pour comble de misère, la pluie continuoit toujours de la même force; et, tombant dans cette arrière-cour par deux gouttières, elle l'avoit inondée de façon, que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussitôt pour me tirer de là en regagnant la porte; mais elle n'étoit plus ouverte, soit que le vent l'eût fermée, soit que quelqu'un qui me suivoit de près, ce qui est plus vraisemblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans ce marais. Je fus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arrière-cour, où, quand je voulois m'éloigner d'une gouttière qui m'incommodoit, je me trouvois sous l'autre: je ne faisois que fuir Carybde pour tomber dans Scylla. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve et du bernement!

Tout désagréable pourtant qu'il m'étoit de me voir dans l'eau, et de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en défendre, les réflexions que je faisois sur les suites fâcheuses qu'auroit peut-être

cette aventure ne m'affligeoient pas moins que ma situation présente. Misérable Guzman, disois-je, tu te vois donc pris au trébuchet! Le mari de Fabia ne manquera pas de te demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela? Si tu dis la vérité, pour la première fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, et que tu as promis de l'épouser: si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé; il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourments qu'on te feroit souffrir pour te faire parler. Mais qui sait si l'on se contentera de te donner la question: peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, et qu'on m'enterrera dans ce vilain cimetière. Je dois tout craindre d'un mari italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour: alors je crus entendre que l'on ouvroit doucement la porte de l'arrière-cour; et je m'en réjouis d'abord, dans la pensée que c'étoit la soubrette ou sa maîtresse qui venoit par pitié me tirer de ma prison; mais c'est à quoi l'une et l'autre songeoient le moins. Véritablement la porte n'étoit plus fermée; et de quelque côté que je tournasse la vue, je n'apercevois personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avois traversée la

nuit; et, ayant ouvert une petite porte qui n'étoit que poussée, je me vis dans la rue, ou plutôt dans la même ruelle où la soubrette m'avoit donné rendez-vous : je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avoit parlé; et me représentant alors toute la supercherie qu'on m'avoit faite, je remerciai le ciel de n'avoir pas été plus maltraité. Je retournai promptement vers notre hôtel; je gagnai mon appartement, où, m'étant mis nu comme la main, je me jetai sur mon lit, après m'être enveloppé dans mes couvertures, pour rappeler la chaleur que l'humidité de mes habits m'avoit ôtée.

CHAPITRE XII.

De l'aventure du cochon, et quelle en fut la suite.

J'ÉTOIS dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos; et, ne pouvant dormir, je me mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette dame avoit de la vertu, et que, pour le faire connoître à l'ambassadeur, elle avoit jugé à-propos de recevoir ainsi son envoyé. Mais

ce qui me mortifioit plus que tout le reste, c'est que je voyois dans cet événement de quoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étois aussi fort en peine de savoir de quelle façon je tournerois la chose à mon maître quand il faudroit la lui conter; car je ne doutois pas que tôt ou tard elle ne vînt à sa connoissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui qui avoit été si bien ajusté par la pluie, et je me mis en état de me présenter devant l'ambassadeur, comme s'il ne me fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât; ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet, où il me dit : Pourquoi donc, Guzman, ne vous ai-je point vu ce matin? Je croyois que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Monseigneur, lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sais ce que je dois penser de Fabia. J'ai passé la nuit dans la rue, sans avoir entendu parler de cette dame, ni même de sa suivante. Plût au ciel que vous n'eussiez jamais conçu le dessein que vous avez formé. D'où vient, me répliqua-t-il? vous vous découragez bien facilement; peut-être quel-

que contre-temps n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avoit résolu, ni même à sa soubrette de vous en avertir : quoi qu'il en soit, ne vous rebutez point, et retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon maître de n'y pas manquer; et je ne fus pas si tôt sorti de son cabinet, qu'un de nos valets d'écurie vint à moi, et me remit un billet de la part, me dit-il, d'une dame qui l'avoit prié de me le faire tenir. C'étoit la soubrette. Elle me mandoit qu'elle étoit fort surprise que j'eusse négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'étoit passé la nuit entre sa maîtresse et moi; que, pour réparer ma faute, je n'avois qu'à l'aller trouver vers le soir dans la ruelle derrière la maison de Fabia, et que, par la fenêtre basse que je connoissois, nous aurions ensemble une petite conversation. Ce billet ranima mon courage. Je me rendis sur les six heures du soir dans la ruelle, qui, comme on l'a déjà dit, étoit fort étroite, et où il y avoit par-tout un pied de boue.

La suivante m'attendoit à la fenêtre, et d'abord elle me fit de grands reproches, qui se changèrent ensuite en compliments de condoléance, quand je lui fis un fidèle récit de ce qui m'étoit arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa maî-



Il me jetta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux.

C. P. Marillier direx. Delvaux f.

tresse m'avoit joué ; et quoique je fusse en garde contre ses discours, elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avoit aucune part.

Il faut observer que, pendant notre entretien, pour tenir une contenance plus galante, j'avois le cou alongé, les jambes ouvertes; et c'étoit, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparoit ma mauvaise fortune. Il y avoit à un des bouts de la ruelle une écurie d'où il sortit tout-à-coup un cochon des plus gros, qu'on venoit d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un taureau furieux à qui l'on a ouvert la barrière, enfila la venelle de mon côté, et, me passant entre les jambes, m'enleva de terre, et m'emporta sur son dos en grognant d'une manière épouvantable. J'embrassai le cou de la bête; et, me tenant à ses soies le mieux qu'il m'étoit possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boue, j'espérois me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le cou, il secoua si rudement la tête pour se délivrer de ce qui l'incommodoit, qu'il me jeta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux: c'étoit à l'entrée du côté de la place Navonne. Il y a toujours là du monde, et il y en avoit alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particulièrement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de boue depuis la tête jusqu'aux pieds ! On entendit bientôt dans la place des cris et des huées, et dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencèrent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je dévorai, tant j'étois accablé de honte et de confusion. Je ne songeois uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher, et en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'asile que je cherchois, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans, et fermai brusquement la porte au nez des marauds qui me poursuivoient. Ceux-ci aussitôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir : et l'on eût dit, en les voyant si ardents à me persécuter, que j'avois commis quelque crime digne d'un châtiment exemplaire.

Pour comble d'infortune, le maître de la maison où je m'étois sauvé ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'étoit un vieux jaloux à qui tout faisoit ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étois pouvoit être une ruse dont je me servois pour m'introduire impunément chez lui, et faire un amoureux message. Cette ridicule vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses

domestiques, qui me mirent dehors à grands coups de poing et de pied au cul. Me voilà donc une seconde fois livré à mes railleurs impitoyables, qui, courant après moi à mesure que je m'éloignois d'eux, renouvelèrent leurs railleries et leurs injures. Je ne savois plus à quel saint me vouer, lorsque le ciel, pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir ses services et ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnoient. Avec ce secours, dont j'avois grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs; tandis que l'Espagnol et ses compagnons les écartoient à coups de plat d'épée, je m'avançois à toutes jambes vers notre hôtel, méprisant les coups de dents que je recevois dans les rues de tous les petits chiens qui se mettoient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain et sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheur de parvenir jusqu'à ma chambre sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mouchoir pour m'essuyer le visage, je l'avois laissé tomber dans la maudite maison où je m'étois réfugié si mal-à-propos. Ah! misérable, me dis-je alors à moi-même; que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connoissance aux domestiques de l'am-

bassadeur ? Si quelqu'un t'aperçoit dans l'équipage où tu es, il ira le dire aux autres, et voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-temps pensé à ce que je devois faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes camarades dont la chambre étoit voisine de la mienne, et qui, s'il n'étoit pas de mes amis, faisoit du-moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte. Il ouvrit ; et, me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je, quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours, me répondit-il; mais contente auparavant ma curiosité : conte-moi l'accident qui t'est arrivé; je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avoit pas un mot de vrai. Après cela, je le pressai de me rendre le service que j'attendois de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il appréhendoit que je ne gâtasse ses meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étois, que je ne m'en approcherois point, et que je demeurerois debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi il revint assez promptement avec

un serrurier qui ouvrit ma chambre, où, sans perdre de temps, je changeai d'habit et de linge, après m'être bien lavé les mains et le visage.

A-peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'ambassadeur vouloit me parler. Il savoit déjà l'histoire du cochon. Il y a toujours, dans les grandes maisons, des domestiques qui, pour faire leur cour à leurs maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait. Mais il n'avoit appris mon aventure que très-imparfaitement; aussi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la chose s'étoit passée, et si ce n'étoit point une insulte que m'eût fait faire le mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une fable. Je lui dis que deux grands laquais m'ayant vu parler dans la ruelle à Nicoleta s'étoient avisés de me vouloir railler là-dessus; que je leur avois répondu, et qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions; que, selon toutes les apparences, j'en aurois tué un, si, heureusement pour lui, un cochon, sortant de la ruelle avec furie, n'eût passé entre nous et ne m'eût fait tomber dans la boue; et qu'enfin, m'étant relevé sur-le-champ pour continuer le combat, j'avois vu mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monseigneur fut la dupe de mon récit fanfaron;

mais si je lui en donnai à garder ce soir-là, dès le lendemain matin, en récompense, il apprit la vérité. Je m'en aperçus bien au dîner; il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contre les deux grands laquais, et m'appela le paladin au cochon. J'aurois ri tout le premier de ses plaisanteries, s'il me les eût faites en particulier; mais c'étoit en présence des autres domestiques, qui tous étoient charmés de m'entendre ainsi turlupiner par mon maître, et qui jugeoient bien par-là que je ne serois pas long-temps son favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'est qu'un des amis de l'ambassadeur, et par conséquent un de mes ennemis, vint lui faire visite peu de jours après, et dit à son excellence qu'il avoit quelque chose de très-important à lui communiquer. Mon maître demanda de quoi il s'agissoit, et alors son ami lui parla dans ces termes, ou du-moins dans d'autres équivalents : « L'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde ne me permet pas de vous laisser ignorer un bruit qui se répand dans Rome, et qui blesse votre réputation. Guzman, dont la conduite est fort mauvaise, passe pour le ministre de vos plaisirs : on ne s'entretient par-tout que de l'aventure du cochon; et si l'on en veut croire la médisance, c'est en ménageant pour vous les bonnes graces d'une dame que l'offi-

cieux Guzman a servi de jouet à la populace ».

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvoient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon maître, qui savoit bien toutes les mesures qu'une personne de son caractère avoit à garder, tant pour son honneur que pour celui de son prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien; mais quoiqu'il affectât de vivre avec moi comme à son ordinaire, je le connoissois trop pour ne pas m'apercevoir de sa dissimulation et de la face nouvelle que mes affaires prenoient auprès de lui.

Le carême, qui arriva dans ce temps-là, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avoit de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avoit envie de se retirer du commerce des femmes, et de mener une vie plus réglée. Je t'avouerai même, ajouta-t-il, que je ne suis plus follement épris de Fabia. La raison m'est revenue; je reconnois que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jeté les yeux sur cette dame. Son époux est un des premiers cavaliers de Rome, et je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu déshonorer sa maison.

Il me tint encore d'autres discours semblables, que je feignis de croire pieusement. Je fis plus, j'applaudis à sa résolution; et, contrefaisant à mon

tour le pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendois suivre son exemple. Je changeai en effet de conduite; je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux domestiques, et particulièrement à mon maître, que j'avois renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

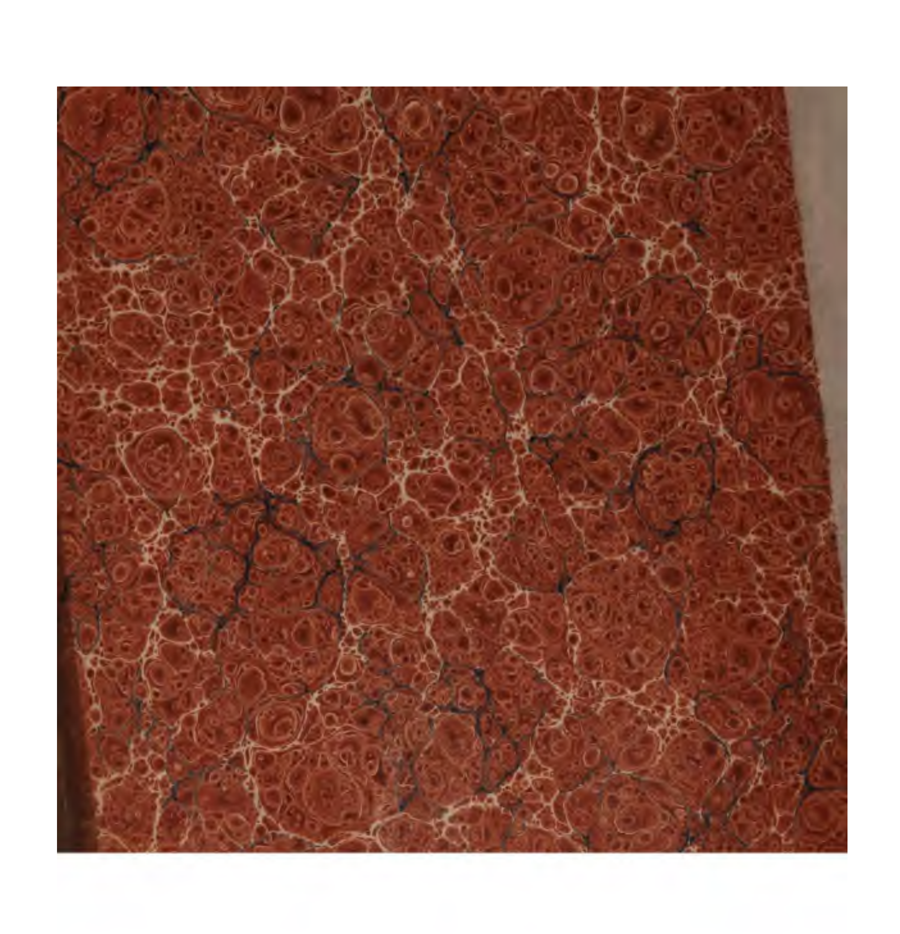
TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

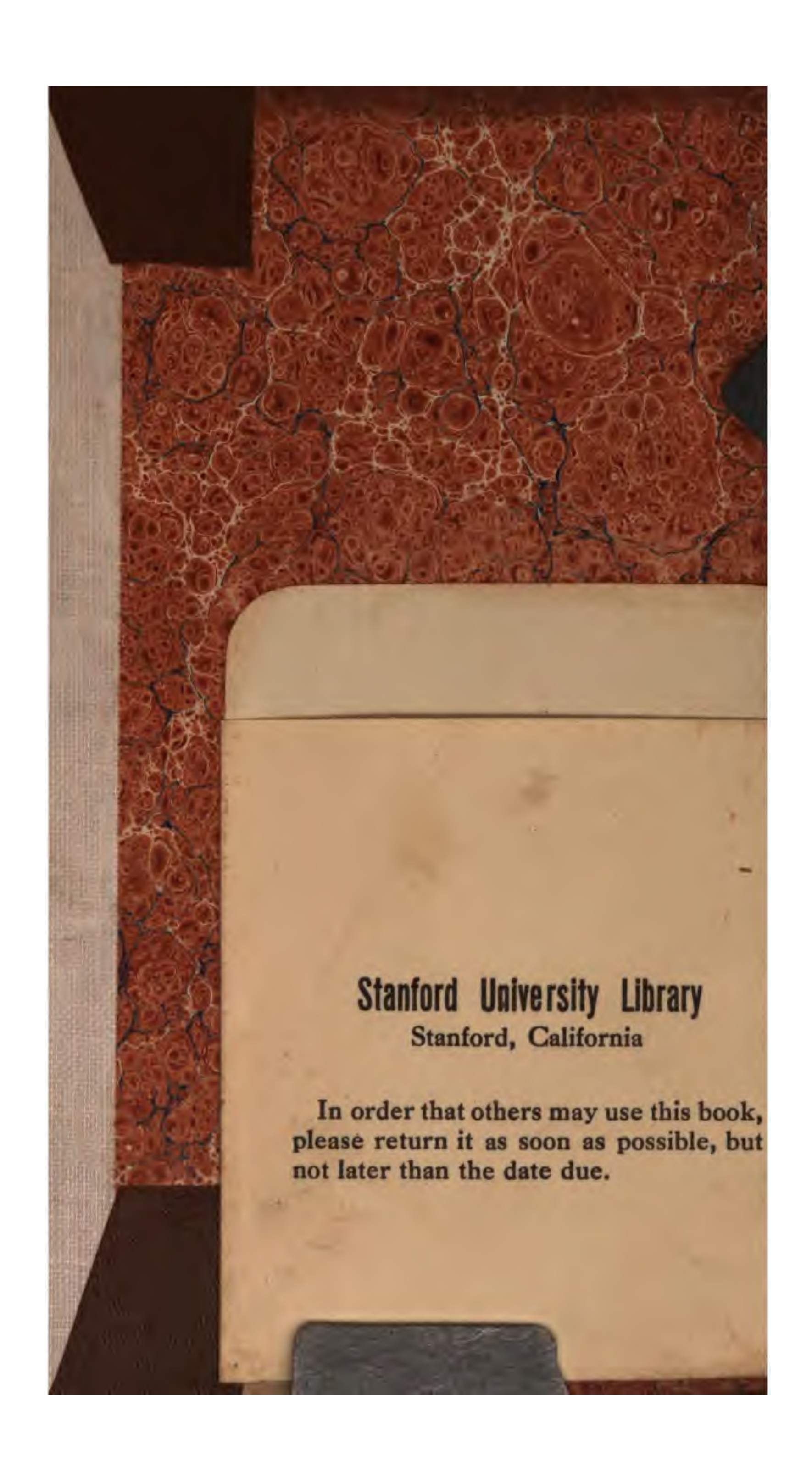
LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.




Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.

